


CASIMIR DELAVIGNE
LOVIS MICHAVD
ÉDITEVR
168 Bd St GERMAIN PARIS



CASIMIR DELAVIGNE

(par Henri Scheffer)

BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

Casimir Delavigne

MESSÉNIENNES — POÈMES ET BALLADES SUR L'ITALIE — LA BALLERINE — MEMMO — LE PRÊTRE — LOUIS XI (*Tragédie*) — ETC...

Choix, Notice biographique et bibliographique

par

ALPHONSE SÉCHÉ

Avec deux portraits, une caricature et un dessin



LOUIS-MICHAUD

ÉDITEUR

168, boulevard Saint-Germain

PARIS



CASIMIR DELAVIGNE

SUR CASIMIR DELAVIGNE

Après avoir connu une gloire sans doute excessive, le nom de Casimir Delavigne est tombé dans un oubli assurément injuste. L'auteur des Messéniennes *et de* Louis XI *n'eut point de génie, cela est évident, du moins fut-il un poète et un auteur dramatique de grand talent. Il ne faut pas exagérer ses mérites, mais il convient de les reconnaître. Ce qui lui a manqué, ç'a été de la hardiesse. Ses moyens, cela est indéniable, n'étaient pas ceux du vulgaire ; il avait une inspiration élevée et solide. On trouve dans son œuvre des vers admirables, mais l'originalité lui a fait défaut. Il a eu peur de sa propre imagination ; il s'est retenu et, pour avoir été trop timoré, il s'est embourgeoisé petit à petit. Il a été trop timide ou trop adroit.*

Il a été trop timide, en ce sens qu'il n'a point su profiter de son avance sur les jeunes écrivains romantiques, pour aller résolument de l'avant avec eux.

Il a été trop adroit, en ce sens qu'il consentit tardivement à faire des concessions de détails, afin de conserver la faveur du public qui, il ne le voyait que trop, allait aux novateurs.

Et, en définitive, il n'a point su rester lui-même. Voilà sa plus grande faute.

Sainte-Beuve, qui lui succéda à l'Académie française, et qui, comme tel, eut à prononcer son éloge, avec beaucoup de légèreté a bien exprimé cela.

« Il eut, — dit-il, — des moments difficiles. L'Ecole romantique, en abordant le théâtre et en y luttant comme dans un assaut, réussit du moins à y déranger les anciennes allures et à y troubler la démarche régulière de ce qui avait précédé. M. Delavigne soutint le choc : il faut avouer pourtant que sur plusieurs points il plia. On l'a remarqué avec justesse, depuis son Louis XI *jusqu'à son* Luther *il céda plus ou moins de terrain à l'invasion, et, s'il dissimula avec habileté l'espèce de violence qu'il se faisait, il est permis de croire, du moins, que ce fut une violence... »*

Vous sentez bien qu'ici Sainte-Beuve triomphe. Si Casimir Delavigne avait été un plus sincère artiste, s'il avait eu un idéal bien arrêté, il n'aurait point fourni au critique des Lundis *et à ses amis ces motifs d'orgueil.*

Nettement classique à ses débuts, par la suite, tout en se défendant d'entrer dans les vues de l'école nouvelle, il accepta quelques-unes de ses réformes. Si bien que, pour n'être ni classique ni romantique, il fut sur le point de n'être rien du tout. Car son talent n'était pas assez original pour s'ériger en marge des grands courants littéraires.

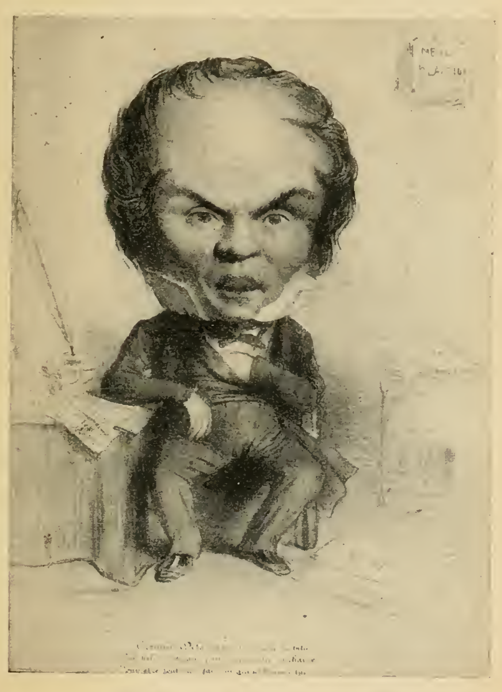
Il faut ici citer quelques lignes d'un critique qu'on ne consulte pas assez, Gustave Planche :

« M. Delavigne n'est pas applaudi pour ce qu'il fait, mais bien pour ce qu'il ne fait pas. Il n'invente pas, car l'invention est un jeu dangereux, et M. Delavigne a trop de prudence pour tenter un jeu qui ne serait pas sûr ; il s'interdit comme péchés mortels toutes les singularités qui effarouchent le goût général, et de toutes les fautes qu'il a évitées ou qu'il n'a pas osé commettre, il s'est composé une sorte de gloire négative... »

En un mot, Gustave Planche accuse Casimir Delavigne de sacrifier au goût du jour, de prendre le vent, *comme l'on dit vulgairement. Au reste, il précise :*

« Toutes les œuvres de M. Delavigne, — écrit-il encore,

— répondent parfaitement à l'opinion générale de la bourgeoisie. Elles participent à la fois des maîtres pour la forme extérieure, pour les lignes du plan, et des essais contemporains par quelques traits détachés fort étonnés



CASIMIR DELAVIGNE (caricature)

*du cadre où ils sont placés. Il est évident que M. Delavigne n'a pas de volonté personnelle, qu'il se propose pour but unique le succès, et rien de plus : il a pris la tradition comme un appui, mais non comme un autel; s'il s'efforce de copier l'alexandrin de Racine, ce n'est pas qu'il préfère les césures et les périodes d'*Andromaque *aux hardiesses de* Nicomède *ou de l'*Ecole des femmes *; c'est qu'il connaît dès longtemps le respect de la majorité pour la périphrase et les hémistiches disciplinés, et que l'imitation de Racine lui semble une spéculation profitable. S'il dérobe, çà et là, quelques scènes à Shakespeare pour les mutiler, ce n'est pas qu'il ait une haute estime pour le roi de la scène anglaise ; mais il sait l'engouement de la jeunesse pour les nouveautés étrangères, et il voit dans ce larcin un assaisonnement qui piquera la curiosité.* »

Le critique est sévère mais je crois bien que, au fond, il est dans la vérité. Si, au lieu de louvoyer au milieu de la faveur populaire, au lieu d'aller tantôt à droite puis à gauche, faisant un pas en avant pour en faire bientôt après trois en arrière, — si, dis-je, Casimir Delavigne avait affirmé ses convictions d'artiste, pareille déconvenue ne lui serait pas arrivée. Pourquoi, à l'instar de Nodier, n'a-t-il pas donné franchement la main aux jeunes? Ou pourquoi, s'il avait peur de leurs idées révolutionnaires, et puisqu'il s'était toujours montré respectueux de la tradition, pourquoi ne s'être pas tenu sur le terrain qui était le sien? Je dirais plus: en face des assauts des écrivains romantiques, du moment qu'il hésitait à capituler, sa tactique était de fortifier ses positions. A la révolution il fallait opposer la réaction, une réaction chaque jour plus intransigeante. Le romantisme d'un côté, représenté par Hugo, Vigny, Dumas, — de l'autre côté le classicisme absolu dont il aurait été le plus notoire champion. Sans doute il aurait quand même été vaincu, mais, du moins, combien il aurait eu plus haute figure! Assurément, à tous les points de vue, cette situation franche lui eût été plus profitable.

Après la déroute romantique, le public n'aurait pas

manqué de faire un retour vers lui et, l'année même de sa mort, la Lucrèce *de Ponsard n'aurait pas inauguré une ère nouvelle.*

Quoi qu'il en soit, l'œuvre de Casimir Delavigne est trop importante pour qu'on puisse jamais la passer sous silence. Il n'est pas possible d'oublier que, pendant un temps assez long, l'auteur des Messéniennes *et du* Paria *a, en quelque sorte, aux yeux d'une génération tout entière, incarné la poésie française. Sa réputation fut énorme. On le tenait pour notre poète national ; on citait son nom à côté de ceux de Lamartine et de Béranger.*

Il correspond, en somme, à un idéal bourgeois d'une époque qu'il ne nous est pas permis d'ignorer. Casimir Delavigne a sa place marquée dans toutes les bibliothèques. L'intérêt qui s'attache à ses œuvres est avant tout un intérêt de curiosité rétrospective, mais, enfin, c'est là pour nous un motif suffisant pour revenir de temps à autre à son théâtre et à ses poésies.

Car Casimir Delavigne, outre ses pièces et ses Messéniennes, *a encore écrit un certain nombre de poésies, parmi lesquelles il en est de tout à fait délicieuses. Citerai-je la très simple et jolie ballade de* La Brigandine, *ou bien cette autre, fraîche et spirituelle :* La Toilette de Constance ? — *citerai-je le tragique poème de* Memmo ; *la chanson de* La Vache perdue, *qui fait songer aux vers légers d'Hégésippe Moreau, et encore ce tendre, triste et poétique* Adieu, *pur comme une églogue virgilienne ?...*

Ce sont surtout ces poésies que l'on trouvera dans le présent volume. On y trouvera aussi quelques-uns de ces chants enflammés qui lui furent inspirés par les malheurs du pays ; ces chants, sans avoir la force ni la beauté des Iambes *d'Auguste Barbier, sont néanmoins souvent emportés par un robuste souffle patriotique et une très ardente et lyrique inspiration. Leur prodigieuse popularité fut légitime. On les lira longtemps encore et, même bien après qu'on aura cessé de les lire, on citera certains de leurs vers comme l'on fait des proverbes de La Fontaine et des axiomes pédagogiques de Boileau. Et, d'avoir ainsi enrichi la langue*

de ces vers, qui seront devenus comme des expressions-types de la pensée française, ce ne sera pas le moins beau côté de la gloire, alors très oubliée, de Casimir Delavigne.

***

La vie de Casimir Delavigne compte peu de faits saillants, on n'y trouve ni agitation, ni romanesque. Dans la notice qu'il a écrite pour l'édition des œuvres de son frère, Germain Delavigne nous a tracé du poète le portrait suivant :

« Casimir était un de ces hommes rares, à l'épreuve de la crainte, de l'intérêt ou de l'ambition. Aucun danger, aucune séduction n'aurait pu le pousser à un acte qu'il aurait regardé comme blâmable ou lui faire abandonner ce qu'il croyait noble et juste. Beaucoup ont connu sa bonté, mais bien peu ont su se faire une idée de toute l'énergie de son âme. Honoré de l'amitié du souverain, jamais il ne demanda rien pour lui-même ; mais, sans crainte d'être importun, il demanda bien souvent pour les autres, et jamais il n'éprouva un refus. Son cœur était ouvert à tous les sentiments tendres : aimant avec passion le travail et la retraite, les réunions intimes de la famille faisaient tout le charme de sa vie. »

*Germain Delavigne se défend d'avoir flatté ce portrait ; nous le croyons. C'est bien ainsi que devait être l'auteur de l'*Ecole des Vieillards, *c'est bien ainsi du moins que nous l'imaginons. — Je le vois avec son haut et calme visage, sorte de Chateaubriand sans passions, — sa mise est correcte, son maintien modeste et réservé, sa démarche grave. Il se mêle peu à la vie ; il la regarde en spectateur intéressé mais qui laisse à peine paraître ses émotions. A-t-il des* poussées *poétiques ? Non. L'inspiration, chez lui, est sage comme lui-même et réglée comme ses habitudes. Dans un assez vaste bureau, que je me plais à évoquer sobrement meublé d'acajou et de reps vert, où les œuvres d'art étaient rares, il devait s'enfermer aux mêmes heures et faire, sans trop de peine, sa besogne quotidienne. C'était un tra-*

vailleur et un sage. Son œuvre est le fruit de sa volonté, de sa persévérance, le reflet de l'ordre de sa pensée et de sa vie. Ce fut un ouvrier de grand talent ; mais un poète inspiré, cela, je ne le pense pas. Lorsqu'on étudie son théâtre, on ne peut qu'admirer le métier qui préside à la construction de ses principaux drames : tous les personnages nous sont habilement présentés, chacun d'eux a tour à tour une scène où il joue le principal rôle,



LA MADELEINE

l'intrigue se déroule avec clarté et l'intérêt, savamment gradué, croît et se soutient jusqu'à la fin. — La versification n'est pas toujours à la hauteur du sujet, mais on ne saurait reprocher à Casimir Delavigne de mal composer ses tragédies. Il en va de même pour ses poèmes ; souvent l'inspiration en est faible, pleine de rhétorique, mais la composition n'en est jamais mauvaise. Cela vient de ce que chez lui l'ordre prime l'inspiration ; il raisonne, il n'improvise pas. Et c'est bien cela qu'entend dire Sainte-Beuve quand il écrit :

« Il y a chez lui de la composition, de l'arrangement toujours ; il idéalise, il construit, il revêt sa pensée

première avec lenteur, grâce, circonlocution et harmonie.»

Casimir Delavigne naquit au Havre le 4 avril 1793. *Il était fils d'un négociant estimé. Son enfance ne présenta aucune circonstance remarquable. Un seul fait est à noter parce que symptomatique : il apprenait difficilement et il ne pouvait suivre ses camarades qu'à force de travail.*

A dix ans, il fut mis au collège à Paris, où son frère l'avait précédé. — Ses premiers vers datent de sa quinzième année. « Comme presque tous les jeunes gens, — nous dit son frère — je faisais alors des vers fort médiocres... Je les lisais à Casimir, qui avait la bonhomie de les trouver admirables... Il voulut aussi essayer ses forces ; il apporta dans ce travail l'ardeur qu'il mettait dans tout ce qu'il entreprenait, et je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il réussissait beaucoup mieux que moi. » C'est ainsi que Casimir Delavigne devint poète. La vocation, l'inspiration, il n'en est point question chez lui. Il fit des vers par imitation, en s'y appliquant et parce qu'il voulait *en faire.*

Au collège, Casimir et Germain Delavigne avaient pour meilleur ami un jeune homme qui devait occuper plus souvent qu'à son tour les scènes du théâtre parisien, il s'appelait Eugène Scribe. En ce temps là, l'auteur du Verre d'eau *se destinait au barreau. Casimir Delavigne, lui, voulait consacrer sa vie à la composition d'un poème épique. Ce fut en écoutant les conseils de leur aîné, Germain Delavigne, que Casimir et Scribe se décidèrent à écrire pour le théâtre.*

Les débuts poétiques de Casimir Delavigne eurent lieu à l'occasion de la naissance du Roi de Rome. Pour fêter cet heureux événement, le jeune homme qui était encore élève de rhétorique, composa un dithyrambe qui attira sur lui l'attention générale. Le comte Français, de Nantes, alors directeur général des Droits-Réunis, et qui a laissé la réputation d'un protecteur des lettres, se fit présenter le jeune poète, l'encouragea et, pour lui faciliter la carrière littéraire, le nomma à un petit emploi dans son administration..... en lui recomman-

dant de ne s'y présenter que le dernier jour de chaque mois, pour toucher ses appointements. — « Mon cher Casimir, allez travailler, ne venez pas ici perdre votre temps. Si je vous ai donné une place, c'est pour que vous ayez bientôt le moyen de vous en passer. » — Digne homme ! heureux poète ! temps bénis !...

Ainsi libéré des soucis matériels de l'existence, Casimir Delavigne travailla avec ardeur. Il prend part aux concours poétiques de l'Académie. Une année il envoie un épisode épique: Charles XII à Narva. *Il n'obtint qu'une mention honorable mais cela suffit à l'encourager et, l'année suivante, il tenta encore une fois la fortune avec un poème sur la découverte de la vaccine. Un accessit vint récompenser son mérite.*

Cependant les désastres de l'Empire étaient arrivés. Casimir assista, le cœur déchiré, à la chute du héros et à la double invasion de l'étranger. Malgré son amour de la liberté, malgré le despotisme du régime qui disparaissait, il ne pouvait se défendre d'admiration pour Napoléon qui, pour lui comme pour Béranger d'ailleurs, incarnait l'héroïsme national. « Il ne put voir sans indignation, dit son frère, les outrages prodigués à cette époque aux derniers défenseurs de la patrie. Il voulut les consoler et les venger ; et au mois de juillet 1815, *quelques jours après la funeste bataille de Waterloo, il composa la première* Messénienne... *Cette* Messénienne *fut immédiatement suivie de deux autres, et tel fut l'enthousiasme qu'elles excitèrent que, dans la première année de leur publication, il en fut vendu vingt et un mille exemplaires. En un moment, Casimir devint le poète national de la France... »*

Une conséquence du renversement de l'Empire fut la révocation du Comte Français et, du même coup, Casimir Delavigne se vit priver du petit emploi qu'il occupait — ou, pour mieux dire, qu'il était censé occuper. Fort heureusement le baron Pasquier vint à son aide : il créa pour lui la place de bibliothécaire au ministère de la justice où, on le présume, on ne le vit guère plus souvent qu'aux Droits-Réunis.

Enfin, en 1819, *il aborda la scène avec une tragédie,* Les Vêpres Siciliennes, *qui furent représentées à l'Odéon. Ces débuts furent un succès triomphal. Dès lors, il se consacra presque exclusivement au théâtre. Successivement, soit à la Comédie-Française, soit à l'Odéon, il fit représenter* Les Comédiens, *une comédie satirique tournée contre les artistes de la Maison de Molière qui avaient été défavorables à sa première pièce;* Le Paria, *une tragédie en cinq actes ;* L'Ecole des Vieillards, *une comédie également en cinq actes ; et encore une comédie,* La Princesse Aurélie; *puis un drame* Marino Faliero, *joué à la Porte-Saint-Martin, celui-là ; et* Louis XI ; *et* Les Enfants d'Edouard..., *etc..... Ce dernier drame lui avait été inspiré par le célèbre tableau de Paul Delaroche.*

De toutes ces œuvres La Princesse Aurélie *fut la seule qui ne réussit pas. Quant aux autres, leur succès fut énorme et tel qu'on n'en avait vu rarement. Les ouvrages qui suivirent n'eurent pas la même fortune. C'est qu'alors on était en plein romantisme, en pleine période de feu, et les tragédies de Casimir Delavigne paraissaient bien froides au public enfiévré qui applaudissait frénétiquement* Chatterton, Antony *et* Hernani.

En 1825, *Casimir Delavigne, âgé de trente-deux ans, fut élu à l'Académie française. A ce propos, il est curieux d'entendre Germain Delavigne parler de* l'attente *que dut subir son frère ! — Aujourd'hui, les écrivains qui entrent à l'Académie à cinquante ans s'estiment heureux.*

Charles X lui accorda une pension de douze cents francs, mais Casimir Delavigne, désireux de rester libre en face de ce gouvernement auquel il reprochait de vouloir retirer au pays la plupart des libertés dont il jouissait, refusa très correctement et très fermement cette pension. Aussi bien, quand la Révolution de Juillet survint, Casimir Delavigne, qui ne devait rien au régime expirant et qui comptait en la personne du duc d'Orléans un protecteur et un ami, laissa-t-il éclater sa joie en composant cette Parisienne *dont Auber fit la musique et qui devint, pour la France et pour l'Europe entière, une seconde* Marseillaise.

En 1830, Casimir Delavigne épousa une demoiselle Elisa de Courtin, qu'il avait connue lors d'un voyage en Italie, en 1826. Le poète qui adorait la vie de famille, eut bientôt la joie d'avoir un fils. Vivant le plus souvent en Normandie, dans sa petite propriété de la Madeleine, qu'il a si heureusement et si mélancoliquement chantée le jour où il se vit obligé de la vendre, il travaillait beaucoup. Cependant sa santé donnait de vives inquiétudes aux siens. Quand arriva l'hiver de 1843, il voulut s'éloigner de Paris. Le midi de la France l'attirait.

« *Il quitta Paris le 2 décembre, — écrit son frère — et soutint assez heureusement la fatigue des premiers jours ; mais il avait plus de courage que de force, et en arrivant à Lyon, il fut obligé de s'arrêter. C'est en vain qu'il lutta avec énergie contre le mal, il fallut céder... Une heure avant de succomber, il se faisait lire encore* Guy Mannering *de Walter Scott... Cependant, quelques minutes après, c'était le 11 décembre, à neuf heures du soir, il parut cesser d'écouter la lecture, et posant sa tête sur sa main, murmura quelques vers à demi-voix ; puis se laissant doucement retomber sur son oreiller, il sembla s'endormir ; mais il ne devait plus se réveiller.* »

Telle fut la fin, très noble, de ce grand honnête homme au calme génie.

A. S.

CHRONOLOGIE DES ŒUVRES DRAMATIQUES
DE CASIMIR DELAVIGNE

1819, 23 octobre, Théâtre de l'Odéon : *Les Vêpres Siciliennes*, tragédie en cinq actes et en vers. — 1820, 6 janvier, Odéon : *Les Comédiens*, comédie en cinq actes et en vers. — 1821, 1er décembre, Odéon : *Le Paria*, tragédie en cinq actes et en vers. — 1823, 6 décembre, Théâtre-Français : *L'Ecole des Vieillards*, comédie en cinq actes et en vers. — 1828, 6 mars, Théâtre-Français : *La Princesse Aurélie*, comédie en cinq actes et en vers. — 1829, 30 mai, Porte-Saint-Martin, *Marino Faliero*, tragédie en cinq actes et en vers. — 1832, 16 février, Théâtre-Français : *Louis XI*, drame en cinq actes et en vers. — 1833, 18 mai, Théâtre-Français : *Les Enfants d'Edouard*, tragédie en trois actes et en vers.— 1835, 17 octobre : Théâtre Français : *Don Juan d'Autriche*, comédie en cinq actes et en prose. — 1836, *Une Famille au Temps de Luther*, tragédie en un acte en prose. — 1838, 1er octobre, Théâtre-Français : *La Popularité*, comédie en cinq actes et en vers. — 1839, 15 décembre, Théâtre de la Renaissance : *La Fille du Cid*, tragédie en cinq actes. — 1840, 17 avril : *Le Conseiller rapporteur*, comédie en un acte, en prose. — 1843, 15 mars, en collaboration avec son frère Germain Delavigne, *Charles VII*, livret pour l'opéra d'Halévy.

Œuvres complètes, Paris 1895, trois vol. in-18.

PRINCIPAUX OUVRAGES
A CONSULTER SUR LA VIE ET L'ŒUVRE DE C. DELAVIGNE

P. POITEVIN : *Hommage à Casimir Delavigne*, in-8°, 1845. — P.-A. CAP : *Eloge de C. Delavigne*, in-8°, 1846. — GUSTAVE PLANCHE : *Portraits littéraires*, t. II, 1853. — SAINTE-BEUVE : *Portraits contemporains*, t. V. — GERMAIN DELAVIGNE : *Notice sur Casimir Delavigne*, édition des œuvres complètes du poète, Paris, Garnier. — FERDINAND VUACHEUX : *Etude biographique et littéraire sur C. Delavigne*, in-8°, 1893. — MARCELLIN BLANADET : *Casimir Delavigne*, notice biographique suivie d'un essai bibliographique des parodies de C. Delavigne, in-8°, 1894.

CHOIX DE POÉSIES

MESSÉNIENNES

LA BATAILLE DE WATERLOO

JUILLET 1815

Ils ne sont plus, laissez en paix leur cendre:
Par d'injustes clameurs ces braves outragés
A se justifier n'ont pas voulu descendre;
Mais un seul jour les a vengés:
Ils sont tous morts pour vous défendre.

Malheur à vous si vos yeux inhumains
N'ont point de pleurs pour la patrie!
Sans force contre vos chagrins,
Contre le mal commun votre âme est aguerrie;
Tremblez, la mort peut-être étend sur vous ses mains!

Que dis-je? quel Français n'a répandu des larmes
Sur nos défenseurs expirants?
Prêt à revoir les rois qu'il regretta vingt ans,
Quel vieillard n'a rougi du malheur de nos armes!

En pleurant ces guerriers par le destin trahis,
Quel vieillard n'a senti s'éveiller dans son âme
Quelque reste assoupi de cette antique flamme
Qui l'embrasait pour son pays?

Que de leçons, grand Dieu! que d'horribles images
L'histoire d'un seul jour présente aux yeux des rois!
Clio, sans que la plume échappe de ses doigts,
Pourra-t-elle en tracer les pages?

Cachez-moi ces soldats sous le nombre accablés,
Domptés par la fatigue, écrasés par la foudre,
Ces membres palpitants dispersés sur la poudre,

Ces cadavres amoncelés !
Eloignez de mes yeux ce monument funeste
De la fureur des nations :
O mort ! épargne ce qui reste !
Varus, rends-nous nos légions !

Les coursiers frappés d'épouvante,
Les chefs et les soldats épars,
Nos aigles et nos étendards
Souillés d'une fange sanglante,
Insultés par les léopards,
Les blessés mourant sur les chars,
Tout se presse sans ordre, et la foule incertaine,
Qui se tourmente en vains efforts,
S'agite, se heurte, se traîne,
Et laisse après soi dans la plaine
Du sang, des débris et des morts.

Parmi des tourbillons de flamme et de fumée,
O douleur ! quel spectacle à mes yeux vient s'offrir :
Le bataillon sacré, seul devant une armée,
S'arrête pour mourir.
C'est en vain que, surpris d'une vertu si rare,
Les vainqueurs dans leurs mains retiennent le trépas,
Fier de le conquérir, il court, il s'en empare :
LA GARDE, avait-il dit, MEURT ET NE SE REND PAS.

On dit qu'en les voyant couchés sur la poussière,
D'un respect douloureux frappé par tant d'exploits,
L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière,
Les regarda sans peur pour la première fois.

Les voilà ces héros si longtemps invincibles !
Ils menacent encor les vainqueurs étonnés.
Glacés par le trépas, que leurs yeux sont terribles !
Que de hauts faits écrits sur leurs fronts sillonnés !
Ils ont bravé les feux du soleil d'Italie ;
De la Castille ils ont franchi les monts ;
Et le Nord les a vus marcher sur les glaçons
Dont l'éternel rempart protège la Russie.

Ils avaient tout dompté... Le destin des combats
Leur devait, après tant de gloire,
Ce qu'aux Français naguère il ne refusait pas,
Le bonheur de mourir dans un jour de victoire.

Ah ! ne les pleurons pas ! sur leurs fronts triomphants
La palme de l'honneur n'a pas été flétrie ;
Pleurons sur nous, Français, pleurons sur la patrie :
L'orgueil et l'intérêt divisent ses enfants.
Quel siècle en trahisons fut jamais plus fertile ?
L'amour du bien commun de tous les cœurs s'exile ;
La timide amitié n'a plus d'épanchements ;
On s'évite, on se craint ; la foi n'a plus d'asile,
Et s'enfuit d'épouvante au bruit de nos serments.

O vertige fatal ! déplorables querelles
Qui livrent nos foyers au fer de l'étranger !
Le glaive étincelant, dans nos mains infidèles,
Ensanglante le sein qu'il devait protéger.

L'ennemi cependant renverse les murailles
De nos forts et de nos cités ;
La foudre tonne encore, au mépris des traités ;
L'incendie et les funérailles
Epouvantent encor nos hameaux dévastés ;
D'avides proconsuls dévorent nos provinces ;
Et, sous l'écharpe blanche ou sous les trois couleurs,
Les Français, disputant pour le choix de leurs princes,
Détrônent des drapeaux et proscrivent des fleurs.

Des soldats de la Germanie
J'ai vu les coursiers vagabonds
Dans nos jardins pompeux errer sur les gazons,
Parmi ces demi-dieux qu'enfanta le génie ;
J'ai vu des bataillons, des tentes et des chars,
Et l'appareil d'un camp dans le temple des arts.
Faut-il, muets témoins, dévorer tant d'outrages ?
Faut-il que le Français, l'olivier dans la main,
Reste insensible et froid comme ces dieux d'airain
Dont ils insultent les images ?

Nous devons tous nos maux à ces divisions
Que nourrit notre tolérance.
Il est temps d'immoler au bonheur de la France
Cet orgueil ombrageux de nos opinions :
Etouffons le flambeau des guerres intestines.
Soldats, le ciel prononce ; il relève les lis :
Adoptez les couleurs du héros de Bouvines,
En donnant une larme aux drapeaux d'Austerlitz.

France, réveille-toi ! qu'un courroux unanime
Enfante des guerriers autour du souverain !
Divisés, désarmés, le vainqueur nous opprime ;
Présentons-lui la paix, les armes à la main.

Et vous, peuples si fiers du trépas de nos braves,
Vous, les témoins de notre deuil,
Ne croyez pas, dans votre orgueil,
Que, que pour être vaincus, les Français soient esclaves.
Gardez-vous d'irriter nos vengeurs à venir ;
Peut-être que le Ciel, lassé de nous punir,
Seconderait notre courage,
Et qu'un autre Germanicus
Irait demander compte aux Germains d'un autre âge
De la défaite de Varus.

LA MORT DE JEANNE D'ARC

Silence au camp ! la vierge est prisonnière ;
Par un injuste arrêt Bedford croit la flétrir :
Jeune encore, elle touche à son heure dernière...
Silence au camp ! la vierge va périr.

Des pontifes divins, vendus à la puissance,
Sous les subtilités des dogmes ténébreux
Ont accablé son innocence.
Les Anglais commandaient ce sacrifice affreux :

Un prêtre en cheveux blancs ordonna le supplice ;
Et c'est au nom d'un Dieu par lui calomnié,

D'un Dieu de vérité, d'amour et de justice,
Qu'un prêtre fut perfide, injuste et sans pitié.

Dieu quand ton jour viendra, que sera le partage
Des pontifes persécuteurs?
Oseront-ils prétendre au céleste héritage
De l'innocent dont ils ont bu les pleurs?
Ils seront rejetés ces pieux imposteurs
Qui font servir ton nom de complice à leur rage,
Et t'offrent pour encens la vapeur du carnage.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers?
Pour qui ces torches qu'on excite?
L'airain sacré tremble et s'agite...
D'où vient ce bruit lugubre? Où courent ces guerriers
Dont la foule à long flots roule et se précipite?
La joie éclate sur leurs traits,
Sans doute l'honneur les enflamme:
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais?
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leur courroux!
Qu'il est beau d'insulter un bras chargé d'entraves!
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves:
« Qu'elle meure! elle a contre nous
« Des esprits infernaux suscité la magie »
Lâches! que lui reprochez-vous?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes;
En faut-il d'autres que des armes,
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger?

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image;
Ses longs cheveux épars, flottaient au gré des vents:
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille, elle y monta, quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,

Les bourreaux en suspens; la flamme déjà prête;
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Ah! pleure, fille infortunée!
Ta jeunesse va se flétrir,
Dans sa fleur trop tôt moissonnée!
Adieu, beau ciel, il faut mourir.

Ainsi qu'une source affaiblie,
Près du lieu même où naît son cours,
Meurt en prodiguant ses secours
Au berger qui passe et l'oublie;

Ainsi, dans l'âge des amours,
Finit la chaste destinée,
Et tu péris abandonnée
Par ceux dont tu sauvas les jours.

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,
Et ta chaumière et tes campagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Chevaliers, parmi vous qui combattra pour elle?
N'osez-vous entreprendre une cause si belle?
Quoi! vous restez muets! aucun ne sort des rangs!
Aucun pour la sauver ne descend dans la lice!
Puisqu'un forfait si noir les trouve indifférents,
Tonnez, confondez l'injustice;
Cieux, obscurcissez-vous de nuages épais;
Eteignez sous leurs flots les feux du sacrifice,
Ou guidez au lieu du supplice,
A défaut du tonnerre, un chevalier français.

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé:
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encore menaçante,

Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais ? son bras est désarmé.

La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encor : « O France ! ô mon roi bien-aimé ! »
Que faisait-il ce roi ? Plongé dans la mollesse,
Tandis que le malheur réclamait son appui,
L'ingrat, il oubliait, aux pieds d'une maîtresse,
La vierge qui mourait pour lui !

Ah ! qu'une page si funeste
De ce règne victorieux,
Pour n'en pas obscurcir le reste,
S'efface sous les pleurs qui tombent de nos yeux !
Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi, qui des vainqueurs renversas les projets !
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance ;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès.
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance !

Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes.
Venez, jeunes beautés ; venez, braves soldats ;
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses !
Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose et s'écrie :
« A celle qui sauva le trône et la patrie,
« Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits ! »

Notre armée au cercueil eut mon premier hommage ;
Mon luth chante aujourd'hui les vertus d'un autre âge :
Ai-je trop présumé de ses faibles accents ?
Pour célébrer tant de vaillance,
Sans doute il n'a rendu que des sons impuissants,
Mais, poète et Français, j'aime à vanter la France.
Qu'elle accepte en tribut de périssables fleurs.
Malheureux de ses maux et fier de ses victoires,

Je dépose à ses pieds ma joie et mes douleurs :
J'ai des chants pour toutes ses gloires,
Des larmes pour tous ses malheurs.

PARTHÉNOPE ET L'ÉTRANGÈRE

« O femme, que veux-tu ? — Parthénope, un asile.
— Quel est ton crime ? — Aucun. — Qu'as-tu fait ? —
[Des ingrats.
— Quels sont tes ennemis ? — Ceux qu'affranchit mon bras.
Hier on m'adorait, aujourd'hui l'on m'exile.
— Comment dois-tu payer mon hospitalité ?
— Par des périls d'un jour et des lois éternelles.
— Qui t'osera poursuivre au sein de ma cité ?
— Des rois. — Quand viendront-ils ? — Demain. — De
[quel côté ?
— De tous... Eh bien ! pour moi tes portes s'ouvrent-elles ?
— Entre ; quel est ton nom ? — Je suis la Liberté ! »

Recevez-la, sacrés portiques ;
Par elle autrefois habités,
Au rang de vos divinités
Recevez-la, sacrés portiques ;
Levez-vous, ombres héroïques.
Faites cortège à ses côtés.
Beau ciel napolitain, rayonne d'allégresse ;
O terre, enfante des soldats ;
Et vous, peuples, chantez ; peuples, c'est la déesse
Pour qui mourut Léonidas.

Sa tête a dédaigné les ornements futiles :
Les siens sont quelques fleurs qui semblent s'entr'ouvrir ;
Le sang les fit éclore au pied des Thermopyles :
Deux mille ans n'ont pu les flétrir.

Sa couronne immortelle exhale sur sa trace
Je ne sais quel parfum dont s'enivre l'audace.
Sa voix terrible et douce a des accents vainqueurs
Qui ne trouvent point de rebelle ;

Ses yeux d'un saint amour font palpiter les cœurs,
Et la vertu seule est plus belle.

Le peuple se demande, autour d'elle arrêté,
Comment elle a des rois encouru la colère.
« Hélas ! répond cette noble étrangère,
« Je leur ai dit la vérité.
« Si jamais sous mon nom l'imprudence ou la haine
« Ebranla leur pourvoir, que je veux contenir,
« Est-ce à moi d'en porter la peine?
« Est-ce aux Germains à m'en punir?
« Ont-ils donc oublié, ces vaincus de la veille,
« Ces esclaves d'hier, aujourd'hui vos tyrans,
« Que leurs cris de détresse ont frappé mon oreille.
« Qu'auprès d'Arminius j'ai marché dans leurs rangs?
« Seule, j'ai rallié leurs peuplades tremolantes,
« Et, de la Germanie armant les défenseurs,
« J'ai creusé de mes mains, dans ses neiges sanglantes,
« Un lit de mort aux oppresseurs.

« Vengez-moi, justes dieux, qui voyez mes outrages !
« Puisse le souvenir de mes bienfaits passés
« Poursuivre ces ingrats, par l'effroi dispersés !
« Puissent les fils d'Odin, errant sur les nuages,
Le front chargé d'orages,
« La nuit leur apparaître à la lueur des feux,
« Et puissent les débris des légions romaines,
« Dont j'ai blanchi leurs plaines,
« Se lever devant eux !
« Que dis-je? Rome entière est-elle ensevelie
« Dans la poudre de leurs sillons?
« Mon pied, frappant le sol de l'antique Italie,
« En fait jaillir des bataillons.
« Rome, ne sens-tu pas, au fond de tes entrailles,
« S'agiter les froids ossements
« Des guerriers citoyens, que tant de funérailles
« Ont couchés sous tes monuments?

« Génois, brisez vos fers; la mer, impatiente
« De vous voir secouer un indigne repos,

« Se gonfle avec orgueil sous la forêt flottante
« Où vous arborez mes drapeaux.
« Veuve de Médicis, renais, noble Florence,
« Préfère à ton repos les droits que je défends ;
« Préfère à l'esclavage où dorment tes enfants
« Ton orageuse indépendance.

« O fille de Neptune, ô Venise, ô cité
« Belle comme Vénus, et qui sortis comme elle
« De l'écume des flots, surpris de ta beauté,
« Epouvante Albion d'une splendeur nouvelle.
« Doge, règne en mon nom ; sénat, reconnais-moi ;
« Réveille-toi, Zéno ; Pisani, lève-toi :
« C'est la Liberté qui t'appelle. »

Elle dit : à sa voix s'agite un peuple entier ;
Dans la fournaise ardente
Je vois blanchir l'acier ;
J'entends le fer crier
Sous la lime mordante ;
L'enclume au loin gémit, l'airain sonne, un guerrier
Prépare à ce signal sa lance menaçante,
Un autre son coursier.

Le père chargé d'ans, mais jeune encor d'audace,
Arme son dernier fils, le devance et prend place
Au milieu des soldats ;
Arrêté par sa sœur, qui rit de sa colère,
L'enfant dit à sa mère :
Je veux mourir dans les combats.

Que n'auraient-ils pas fait, ceux en qui la vaillance
Avait la force pour appui ?
Quel homme dans la fuite eût mis son espérance,
Et quel homme aurait craint pour lui
Cette mort que cherchaient la vieillesse et l'enfance ?
Ils s'écrièrent tous d'une commune voix :
« Assis sous ton laurier, que nous courons défendre,
« Virgile, prends ta lyre et chante nos exploits ;
« Jamais un oppresseur ne foulera ta cendre. »
Ils partirent alors, ces peuples belliqueux,

Et trente jours plus tard, oppresseur et tranquille
Le Germain triomphant s'enivrait avec eux,
Au pied du laurier de Virgile.

La Liberté fuyait en détournant les yeux,
Quand Parthénope la rappelle.
La déesse un moment s'arrête au haut des cieux;
Tu m'as trahie; adieu, dit-elle,
Je pars. — Quoi! pour toujours? — On m'attend. —
[Dans quel lieu?
— En Grèce. — On y suivra tes traces fugitives.
— J'aurai des défenseurs. Là, comme sur mes rives,
On peut céder au nombre. — Oui, mais on meurt. Adieu!

PROMENADE AU LIDO

Venise.

Arrête, gondolier; que ta barque un moment
Cesse de fendre les lagunes:
L'essor qu'elle a reçu va mourir lentement
Sur les sables noirs de ces dunes.
Gondolier, je reviens: je viens dans un moment
Prêter l'oreille aux infortunes
De Clorinde et de son amant.

Souvent un étranger, qui parcourait ces rives,
Prit plaisir aux accords de vos stances plaintives.
Je veux voir si ces lieux déserts
Ont gardé de lui quelque trace;
Car il aima, souffrit, chanta comme le Tasse,
Dont tu viens de chanter les vers...

Lido, triste rivage! ô mer plus triste encore,
Qui frémissais d'amour quand tes flots empressés
S'entr'ouvraient pour l'anneau tombant du Bucentaure.
Des fêtes de Saint-Marc les beaux jours sont passés!
Rialto n'entend plus le chant des barcaroles;
Adieu la soie et l'or mollement enlacés,
Qui tombaient en festons sur le fer des gondoles:
Des fêtes de Saint-Marc les beaux jours sont passés!

En vain du marronnier les fleurs et le feuillage
Parent de la Brenta les palais délaissés,
La gloire et les amours n'y cherchent plus l'ombrage :
Des fêtes de Saint-Marc les beaux jours sont passés !

Que de fois dans sa rêverie,
Sur ce bord dont l'écho répète encor son nom,
Alors qu'il errait sans patrie,
Ces souvenirs de deuil ont poursuivi Byron !
Souvenirs où son cœur, abreuvé d'amertume,
Trouvait dans ses ennuis de douloureux appas,
Tandis que le coursier, qu'il blanchissait d'écume,
Faisait jaillir le sable où s'imprimaient ses pas.

O ciel ! la voilà donc cette beauté si fière
Qu'adoraient, en tremblant, les peuples asservis,
Le jour qu'un empereur, dans ses sacrés parvis,
Sous les pieds d'un pontife a baisé la poussière !
Des siècles, pour grandir ; pour mourir, des instants !
Tels furent ses destins ; sa longue décadence
D'une lutte sans fin n'a point lassé le temps :
Un peuple a tout perdu s'il perd l'indépendance.

C'est en vain que Venise a revu ces coursiers
Attelés si longtemps au char de notre gloire,
Qui s'est enfin rompu sous le poids des lauriers ,
Usé par trente ans de victoire.
Le lion dans les fers en vain menace encor ;
Il ne secoûra plus sa crinière sanglante,
Et ses ailes d'airain ne prendront plus l'essor
Pour suspendre au retour, sous la coupe d'or.
Les drapeaux conquis à Lépante.

Non, Venise n'est plus : ses tranquilles tyrans
Marchent, la tête haute, entre les deux géants
Qui virent de ses chefs le courroux tutélaire
Frapper les cheveux blancs qu'elle avait révérés,
Quand la hache des lois, de degrés en degrés,
Fit bondir d'un tyran la tête octogénaire.

Où sont donc ses héros ? où sont-ils ?... Sous ta main,
Qui touche leurs froides reliques.

Où sont-ils? Cherche-les, au seuil de ces portiques,
Dans l'immobilité d'un simulacre vain,
Dans ces marbres debout sur des tombeaux gothiques...
Ses héros aujourd'hui sont de marbre et d'airain.

Que dis-je? de leurs yeux l'éclair encor s'élance:
Ils respirent encor sur ces murs où Palma,
Où du fier Tintoret la main les anima.
Le pinceau du Bassan fait parler leur silence.
Vous vivez, Lorédan, Bembo, Contarini,
Vous vivez sur la toile, où le croissant puni
Livre ses crins captifs à vos pieux courages.
Vous ne pouvez mourir... les morts sont vos enfants,
Les morts sont les guerriers qui peuplent ces rivages,
Et passent devant vos images
Sans s'affranchir de leurs tyrans.

Père de tous les biens, l'amour de la patrie
Fonde seul la grandeur d'un peuple à son berceau:
Il fit régner Venise, et Venise flétrie,
Le jour qu'il expira, dut le suivre au tombeau.
Sa grandeur s'écoula comme le flot qui roule,
Sans laisser à mes pieds de trace sur ce bord.
Ils dorment, ses vengeurs, comme le flot qui dort
Dans ces canaux déserts où le marbre s'écroule...

Les Grecs aussi dormaient; ils se sont réveillés!
Ils ont levé leurs bras si longtemps immobiles;
Leurs glaives, si longtemps rouillés,
Brillent du même éclat qu'au jour des Thermopyles.
Fiers, quand ils ont péri, d'un trépas glorieux,
Les Grecs, le front levé, regardent leurs aïeux,
Et tout couverts d'un sang qui lave tant d'injures,
Quand ils montrent du doigt leurs corps percés de coups,
Léonidas recule en comptant leurs blessures,
Et Thémistocle en est jaloux.

La république est opprimée:
Et vous aussi, réveillez-vous,
Guerriers dont la main désarmée

Languit sans force et sans courroux,
Fils de saint Marc, réveillez-vous;
Qu'un peuple devienne une armée.

Saint Marc! gloire et saint Marc!... A ce cri répété
Le lion a rugi, du beffroi qui résonne
L'airain pieux s'est agité;
Courez, obéissez au signal qu'il vous donne;
Frappez, il vous appelle, il sonne
Les vêpres de la liberté!

« Des armes! » dites-vous?... vos tyrans ont des armes:
Osez les leur ravir. Forcez vos arsenaux,
Reprenez ces poignards, ces glaives, ces drapeaux,
Que Zara, que Byzance arrosa de ses larmes.
Reprenez-les pour conquérir
Ces lois, de tout grand peuple uniques souveraines!
Reprenez-les pour secourir
Et pour imiter les Hellènes!
Reprenez-les pour vaincre... et, fût-ce pour mourir,
Ils seront moins lourds que vos chaînes.

Vainqueurs, sauvez les Grecs! Vous manquez de vaisseaux!
Venise traîne encor son linceul en lambeau:
Comme une voile immense, eh bien! qu'il se déploie
Au faîte de ces tours qui nagent sur les eaux,
A ses flèches de marbre, aux pointes des créneaux
Où volent ces oiseaux de proie!
Venise avec ses tours et ses palais mouvants,
Ses temples que la mer balance,
Va flotter, va voguer, conduite par les vents,
Aux bords où pour les Grecs le passé recommence.
Partez! et puisse-t-elle, aux flots s'abandonnant,
Refleurir près d'Athène à sa splendeur rendue,
Et recouvrer en la donnant
La liberté qu'elle a perdue!

Tais-toi, muse, tais-toi! le sommeil de la mort
Pèse encor sur ce peuple et ferme son oreille.
En voulant réveiller cet esclave qui dort,

Crains pour toi l'oppresseur qui veille.
Dans ces murs, où souvent un seul mot répété
A provoqué des Dix la rigueur ténébreuse,
La tyrannie est ombrageuse,
Comme autrefois la liberté...

Gondolier, je reviens; en fendant les lagunes,
Rends à ton noir esquif son doux balancement,
Et chante-moi les infortunes
De Clorinde et de son amant.

AU VALLON D'ARGENTOL

Retraite d'Argentol, vallon tranquille et sombre,
Qu'habitent le travail, la paix et le bonheur,
Que j'aime à respirer ce reste de fraîcheur,
A l'ardeur des étés échappé sous ton ombre!
Le zéphyre se plaît dans tes longs peupliers;
Ces monts, où deux forêts balancent leur verdure,
Environnent ton sein d'une double ceinture.
Courbez-vous sur mon front, rameaux hospitaliers;
Source fraîche où ma main recueille une onde pure,
Reviens par cent détours aux bords que tu chéris;
Poursuis; que ton murmure, en charmant mes oreilles,
Se mêle au bruit léger de cet essaim d'abeilles
Qui vole en bourdonnant sur les buissons fleuris.
Des chênes ébranlés mutilant les racines,
Puissent les noirs torrents, dont le cours inégal
Dans un lit de gravier gronde au pied des collines,
Ne jamais obscurcir ton paisible cristal!
Puissent le dieu des champs et ses nymphes divines
Ecarter loin de toi le chasseur inhumain,
Quand, l'oreille aux aguets, sortant du bois voisin,
La biche au pied léger ou le chevreuil timide
Vient se désaltérer à ta source limpide!
Ah! si jamais le ciel, soigneux de mes plaisirs,
Fixe ma vie errante au milieu de ces plaines,
Je veux que leur enceinte enferme mes désirs,
Que mon travail soit libre ainsi que mes loisirs:

J'y veux couler en paix des jours exempts de peines,
Quand l'ardent Sirius blanchit l'azur des cieux,
Quel bonheur de fouler des herbes verdoyantes !
Ou dans les nuits d'hiver, quand un vent pluvieux
Vient battre à coups pressés les vitres frémissantes,
De rêver à ce bruit qui vous ferme les yeux !
Si je meurs entouré de riantes images,
Je ne veux poûr tombeau que ces gazons épais.
Les passants, fatigués de quelques longs voyages,
Pourront s'y reposer sous des peupliers frais ;
Mon ombre écartera de leur couche tranquille
L'insecte malfaisant, le reptile odieux :
Un regret, un soupir, en quittant ces beaux lieux,
Me payeront au delà mes soins et mon asile.
Voilà mes seuls désirs : puissent-ils plaire aux dieux !
O vallon fortuné, paisibles promenades,
Tout ce faste imposant que Paris va m'offrir,
Ces palais, ces jardins et leurs tristes naïades,
Du besoin de vous voir ne me sauraient guérir :
Entre vos monts altiers, au bruit de vos cascades,
Que ne m'est-il donné de vivre et de mourir !

LA PARISIENNE

MARCHE NATIONALE

Peuple français, peuple de braves,
La Liberté rouvre ses bras ;
On nous disait : Soyez esclaves !
Nous avons dit : Soyons soldats !
Soudain Paris dans sa mémoire
A retrouvé son cri de gloire :

En avant, marchons
Contre leurs canons !
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons
A la victoire !

Serrez vos rangs ; qu'on se soutienne !
Marchons ! chaque enfant de Paris

De sa cartouche citoyenne
Fait une offrande à son pays.
O jours d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :

En avant, marchons... etc.

La mitraille en vain nous dévore ;
Elle enfante des combattants,
Sous les boulets voyez éclore
Ces vieux généraux de vingt ans.
O jours d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :

En avant, marchons... etc.

Pour briser ces masses profondes,
Qui conduit nos drapeaux sanglants ?
C'est la liberté des deux mondes :
C'est Lafayette en cheveux blancs !
O jours d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :

En avant, marchons... etc.

Les trois couleurs sont revenues,
Et la Colonne avec fierté
Fait briller à travers les nues
L'arc-en-ciel de la liberté.
O jours d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :

En avant, marchons... etc.

Soldat du drapeau tricolore,
D'Orléans, toi qui l'as porté !
Ton sang se mêlerait encore
A celui qu'il nous a coûté.
Comme aux beaux jours de notre histoire
Tu redirais ce cri de gloire :

En avant, marchons... etc.

Tambours, du convoi de nos frères
Roulez le funèbre signal,
Et nous, de lauriers populaires
Chargeons leur cercueil triomphal.
O temple de deuil et de gloire,
Panthéon, reçois leur mémoire !

Portons-les, marchons,
Découvrons
Nos fronts ;
Soyez immortels, vous tous que nous pleurons,
Martyrs de la victoire !

L'ATTENTE

L'aurore a chassé les orages,
D'un voile de pourpre et d'azur
Elle pare un ciel sans nuages ;
L'onde roule un cristal plus pur,

Sur un gazon humide encore,
Aux premiers regards du soleil,
La rose, se hâtant d'éclore,
Ouvre un calice plus vermeil,

Un zéphir plus doux la caresse !
Les oiseaux sont plus amoureux ;
La vigne avec plus de tendresse
Embrasse l'ormeau de ses nœuds.

Dans ces retraites solitaires,
Tout s'embellit de mon espoir :
Frais gazons, beau ciel, ondes claires,
Sauriez-vous qu'elle vient ce soir ?

POÈMES & BALLADES SUR L'ITALIE

LA BRIGANDINE

BALLADE

A bord de la *Madone.*

La brigandine
Qui va tourner
Roule et s'incline
Pour m'entraîner.

O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie !
Provence, adieu !

Mon pauvre père
Verra souvent
Pâlir ma mère
Au bruit du vent.

O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie !
Mon père, adieu !

La vieille Hélène
Se confira
Dans sa neuvaine
Et dormira

O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie !
Hélène, adieu !

Ma sœur se lève,
Et dit déjà :

« J'ai fait un rêve :
« Il reviendra. »

O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie !
Ma sœur, adieu !

De mon Isaure
Le mouchoir blanc
S'agite encore
En m'appelant.

O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie !
Isaure, adieu !

Brise ennemie,
Pourquoi souffler,
Quand mon amie
Veut me parler ?

O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie !
Bonheur, adieu !

PIETRO

BALLADE

Naples.

« Le flot grossit, le ciel est noir :
Piétro, pourquoi partir ce soir ?
Lui dit sa mère :
L'an dernier, j'eus beau l'avertir,
Ton frère aussi voulut partir,
Ton pauvre frère ! »

Piétro, montant
Sur la nacelle

Qui fuit loin d'elle,
Dit en partant :
« Nanna m'appelle :
Elle est si belle !
Je l'aime tant ! »

La mauve blanche, au cri plaintif,
Disait, en volant sur l'esquif :
« Pêcheur, arrête !
Le nid qui m'avait tant coûté
De ce roc vient d'être emporté
Par la tempête ! »

Piétro luttant
Avec courage
Contre l'orage,
Allait chantant :
« Nanna m'appelle :
Elle est si belle !
Je l'aime tant ! »

Un sourd murmure au bruit des flots
De temps en temps mêlait ces mots :
« Piétro, mon frère,
Avant que ton heure ait sonné,
Pour l'âme de ton frère aîné,
Une prière ! »

Piétro pourtant
Croit se méprendre,
Et, sans l'entendre,
Il va chantant ;
« Nanna m'appelle :
Elle est si belle !
Je l'aime tant ! »

Il approchait, quand sur les bords
L'airain funèbre, qui des morts
Sonnait l'antienne,
Murmura : « Chrétien sans pitié

Pour l'âme qui t'a supplié,
Songe à la tienne ! »

Piétro, sautant
Sur le rivage,
Rit du présage,
Et va chantant :
« Nanna m'appelle :
Elle est si belle !
Je l'aime tant ! »

Il courait près d'elle à Méta ;
Un cortège en deuil l'arrêta
Sous la tourelle.
— « Pour qui donc priez-vous, pêcheurs ? »
Un d'eux, en essuyant ses pleurs,
Dit : — « C'est pour elle ! »

Piétro l'entend,
Pâlit, soupire,
Et puis expire
En répétant :
« Nanna m'appelle :
Elle est si belle !
Je l'aime tant ! »

LA BALLERINE

POÈME (1)

CHANT PREMIER

NICE

Naples.

Engagez qui vous plaira
Pour danser la tarentelle !
Je suis un enfant, dit-elle ;
Mais cet enfant grandira.

(1) Ce poème devait se composer de six chants ; mais, au moment de la mort de l'auteur, les deux premiers seuls étaient terminés.

Quand ma sœur court sur la plage.
Les pêcheurs suivent ses pas.
Moi je cours toute seule et l'on ne me suit pas;
Mais bientôt j'aurai son âge,
Et pour d'autres baisers que pour ceux du soleil,
Bientôt le hâle vermeil
Fleurira sur mon visage.

Engagez qui vous plaira... etc.

Je ne me plains de personne;
Jamais dans notre verger
Je ne vois les essaims sur la fleur voltiger,
Si le bouton l'emprisonne;
Mais, au soleil d'avril, lorsque des myrtes verts
Les boutons blancs sont ouverts
Autour d'eux l'essaim bourdonne.

Engagez qui vous plaira... etc.

Quand, sous son écorce tendre,
La grenade jeune encor
Ne tente pas les mains par sa couronne d'or,
A l'arbre on la laisse attendre;
Mais sur ses grains vermeils appelant le larcin,
Quand l'été gonfle son sein,
C'est à qui voudra la prendre.

Engagez qui vous plaira... etc.

J'ai rompu sur les rocailles
Un filet ces jours derniers,
Et Beppo, le pêcheur, n'a de ses prisonniers
Retrouvé que les écailles,
« Patience ! a-t-il dit, quand l'automne viendra,
« Nice en baisers me paiera
« Ce qu'elle a rompu de mailles. »

Engagez qui vous plaira... etc.

Seule, hier, j'étais venue
Me baigner à Nisita;

D'une herbe qu'à mes pieds le flot des mers jeta,
J'entourai ma jambe nue.
L'an passé, sans effort l'herbe eût suffi, je crois,
Pour se joindre sous mes doigts;
Hier, elle s'est rompue.

Engagez qui vous plaira... etc.

J'ai, de ma coupe d'ébène,
Couvert mon sein l'autre jour:
Il n'a pu, je l'avoue, en remplir le contour;
Mais il s'en fallait à peine.
Laissez au Vomero les orangers grandir,
Leurs fruits dorés s'arrondir,
Et la coupe sera pleine.

Engagez qui vous plaira... etc.

Je sais que j'ai les dents blanches,
Les pieds mignons et l'œil noir;
J'ai les bras si jolis que ma sœur pour les voir,
Relève souvent mes manches.
Vienne la Saint-Janvier, et j'aurais, si je veux,
Sur mes pas plus d'amoureux
Que les ans n'ont de dimanches.

Engagez qui vous plaira
Pour danser la tarentelle!
Je suis un enfant, dit-elle;
Mais cet enfant grandira.

CHANT DEUXIÈME

LA BALLERINE

Nice, qui poursuivait l'hirondelle marine,
En folâtrant au bord de l'eau,
Danse, règne au théâtre, et c'est la ballerine
Qui fait fureur à San-Carlo.

Nice, qui dans les flots se mirait sur la plage
Avec des fleurs pour ornements,

Voit le cristal poli réfléchir son image
Rayonnant de diamants.

Nice, qui n'était pas même la fantaisie
Du dernier pêcheur d'alentour,
Nice traîne à son char noblesse et bourgeoisie,
Et n'a souci de leur amour.

Ses pieds, qui, s'enfuyant devant la blanche écume,
Couraient tout nus soir et matin,
Souples comme le jonc, légers comme la plume,
Sont prisonniers dans du satin.

Elle, dont les baisers se perdaient dans la brise,
Offerts à tous sans intérêt,
N'en donnerait pas un pour tout l'or de l'église,
Quand un cardinal l'en prîrait.

Pour un écrin, naguère, elle a cédé sans peine
Aux vœux de plus d'un baronnet;
Elle a cédé pour moins, oui, pour voir sur la scène
Son nom voler dans un sonnet;

Pour voir les andalous de l'envoyé d'Espagne
Piaffer devant son palais;
Pour sentir sous ses doigts pétiller le champagne,
A bord de l'amiral anglais.

La folle a ruiné jusqu'à ce juif lui-même,
Pour venger le monde chrétien;
Elle en riait alors, mais maintenant elle aime,
Elle donne et ne vend plus rien.

Que donne-t-elle encor? de l'espoir, des promesses;
Car l'amant qui sut la charmer
N'en peut pas obtenir une de ces caresses
Qu'elle prodiguait sans aimer.

Duc de San-Severo, ton fils qu'elle idolâtre,
Languit enchaîné sous sa loi;

Il se dit chaque soir, penché sur le théâtre :
« Elle ne danse que pour moi. »

Prends garde, noble duc : aux yeux de Naple entière,
Qui blâme un amour scandaleux,
Il marche tête nue, auprès de sa litière,
Dont elle ouvre les rideaux bleus.

Quand il veut de ses dons combler celle qu'il aime,
Elle répond à son vainqueur :
« Ne m'avez-vous pas fait, en vous donnant vous-même,
« Le seul présent selon mon cœur ? »

Ton fils, qui croit encor dans sa reconnaissance
Ne s'être pas assez donné,
Lui proposait hier un anneau d'alliance
Dans l'église del Carminé.

Pourtant elle résiste ; est-ce calcul en elle ?
Non, pourquoi la calomnier ?
Est-ce crainte ? encor moins. C'est donc ce qu'on appelle
Un miracle de saint Janvier.

Saint Janvier, tous les ans, peut, selon sa coutume,
Du fond d'un caveau sépulcral,
Ordonner à son sang, qui se couvre d'écume,
De bouillonner dans le cristal.

Sur sa base ébranlée il peut rasseoir la terre,
Du golfe apaiser l'ouragan,
Dire aux torrents de feu vomis par le cratère :
« Glacez-vous au pied du volcan ! »

Mais qu'une des beautés dont la robe légère
Flotte le soir à l'Opéra
Sans devenir dévote, à vingt ans soit sévère,
Pape ni saint ne le fera.

Je vous l'ai dit, elle aime ; elle aime et cette flamme
A la pureté d'un beau jour :

Le véritable amour est entré dans son âme,
Et la pudeur avec l'amour.

Public, battez des mains, dites que Nice est belle,
Criez que rien n'est si charmant :
Elle est plus que charmante, elle est plus que fidèle ;
Elle est chaste avec son amant.

Noble Laurintina, vous qui de votre loge
Regardez Nice avec pitié,
Pourrais-je en dire autant, duchesse, à votre éloge,
En ne mentant que de moitié ?

MEMMO

POÈME

CHANT PREMIER

LE CHEVRIER

Terracine.

Chaque jour sur ce roc mon amour me ramène ;
Chaque jour, les pieds nus et le front découvert,
J'arrive, haletant, jusqu'au sommet désert,
D'où je vois l'olivier qui borne ton domaine.
J'y reste sous l'azur d'un ciel étincelant ;
Sous l'ardeur du midi j'y tombe, et mon envie
Est d'y tomber en exaltant
Le dernier souffle de ma vie.

Je t'aime, Adda, je meurs pour toi ;
N'auras-tu pas pitié de moi ?

Je t'aime avec terreur, ô belle entre les belles !
Accouru pour te voir, je fuis à ton abord ;
Te parler, c'est ma vie ; et le froid de la mort
Vient me glacer la voix si de loin tu m'appelles.
Quand, muet devant toi, je me sens défaillir,
Tu fais de ma pâleur un jeu pour tes compagnes.
Pourtant j'étouffai sans pâlir
Une louve dans les montagnes.

Je t'aime, Adda, je meurs pour toi ;
N'auras-tu pas pitié de moi ?

Jaloux, je porte envie à ta sœur qui sommeille
Sur ta couche, où son bras t'enlace avec amour,
Qui respire ton souffle, et qui baise à son tour
Le rosaire pressé par ta bouche vermeille.
Jaloux, lorsqu'un enfant que tu veux embrasser,
En détournant son front, contre toi se dépite,
L'air me brûle, et j'y sens passer
Tes baisers perdus qu'il évite.

Je t'aime, Adda, je meurs pour toi ;
N'auras-tu pas pitié de moi ?

Si je rêve de toi, le feu court dans mes veines ;
Je m'éveille, et mon œil t'admire où tu n'es pas ;
Je couvre de mes pleurs, je serre dans mes bras
Ta vaine image en proie à mes caresses vaines.
Ma bouche, qui te cherche et tremble de désir,
Irrite en s'abusant l'ardeur qui me dévore,
Et s'entr'ouvre pour ressaisir
Un bonheur qu'elle rêve encore.

Je t'aime, Adda, je meurs pour toi ;
N'auras-tu pas pitié de moi ?

Je suis pauvre, il est vrai ; mais aucun sacrifice
Ne pourrait de mon cœur lasser le dévoûment.
Pour toi je plongerais dans un gouffre écumant,
Et j'oserais pour toi franchir ce précipice.
Si tu voulais mon sang, moi, qui te fuis partout,
J'irais, pour te l'offrir, tomber sur ton passage :
Le plus riche, en te donnant tout,
Peut-il te donner davantage ?

Je t'aime, Adda, je meurs pour toi ;
N'auras-tu pas pitié de moi ?

Parle, je n'ai qu'un bien, c'est cette croix d'ébène,
A ta porte, ce soir, je cours la déposer,
J'ai ma guitare encor, parle, et je vais briser

Ces cordes dont les sons répondaient à ma peine.
Mon chien, c'est mon ami : je serai son bourreau ;
Ah ! parle, et je tûrai, malgré notre misère,
La seule chèvre du troupeau
Qui de son lait nourrit ma mère.

Je t'aime, Adda, je meurs pour toi ;
N'auras-tu pas pitié de moi ?

Mais de tes cruautés à plaisir tu m'accables.
Eh bien ! j'irai dans l'ombre épier ton retour ;
Tu deviendras ma proie, ingrate, et mon amour,
Mes caresses pour toi seront impitoyables ;
Et je veux le goûter, ce bonheur inhumain,
Et t'en désespérer, et m'en lasser moi-même,
Et te dire le lendemain :
Adda, ce n'est plus vous que j'aime !

Non, mon Adda, je meurs pour toi ;
N'auras-tu pas pitié de moi ?

Je meurs, tu l'as voulu : la force m'abandonne,
Mes yeux, las de s'ouvrir, sont brûlés par mes pleurs,
Je respire la mort dans le parfum des fleurs ;
Sous les feux de l'été mon corps tremblant frissonne.
Du moins, quand devant toi passera mon cercueil,
Pour cacher ton mépris détournant le visage,
Ne ris pas de ma mère en deuil,
Qui te dira : C'est votre ouvrage !

Adda, je serai mort pour toi ;
N'auras-tu pas pitié de moi ?

CHANT DEUXIÈME

ADDA

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons :
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

Tu sais si ma mère était belle !
Quand elle passe, chacun dit :
« Voyez, c'est Térésa, c'est celle
Qui fut la femme d'un bandit ! »
Mais ce bandit, c'était un homme :
Son nom faisait pâlir d'effroi
Tous les carabiniers de Rome ;
Et ton chien seul a peur de toi.

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons :
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

Bon Memmo, tu ne hais personne,
Et tu n'en veux qu'aux fleurs des bois.
Tu crains pour l'oiseau qui frissonne
En se débattant sous tes doigts.
Un brave, à l'affût de ces grèves,
Tire, et dort quand il s'est vengé ;
Mais toi, tu fais de mauvais rêves
Si tes chevreaux n'ont pas mangé.

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons :
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

La guitare napolitaine,
Memmo, te sied bien en dansant ;
Mais qui t'a vu dans la fontaine
Laver tes bras couverts de sang ?
Tes jours sont doux, tes nuits sont sages ;
Et si tu t'es rougi la main,
C'est aux fruits des mûriers sauvages
Que tu pillais sur ton chemin.

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons :
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

Dans les gorges de Terracine,
Où mon père fut mis en croix,
De ton genou sur sa poitrine
Quel mourant a senti le poids?
Mes lèvres tremblaient de colère
Quand je te contai, l'autre jour,
Comment ils ont tué mon père,
Et toi, tu m'as parlé d'amour !...

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons :
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

Pourtant tu me plais, quand la brise
Joue avec tes cheveux châtains :
De ta force je fus surprise,
Quand dans tes bras tu me retins :
Empreint d'un désespoir qui touche,
Ton regard faillit m'émouvoir ;
Mais le dédain manque à ta bouche,
Et la colère à ton œil noir.

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons :
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

A minuit, près de la cascade
Où j'ai vu mon père aux aguets,
Qu'ils sont doux dans une embuscade
D'un bandit les baisers muets !
Sur ses genoux, sous son haleine,
Dans ses bras... Memmo, quelle nuit !
Mais ta vieille mère est en peine
Quand tu reviens après minuit.

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons :
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

Le ciel est noir, la nuit profonde :
Ecoute, et comprends si tu veux :
Les trois soldats, qui font la ronde,
Vont passer dans le chemin creux.
Adieu, si la terreur te glace !
A revoir, si tu suis leurs pas !
Qu'un des trois reste sur la place,
Demain je ne te dirai pas :

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons :
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

CHANT TROISIÈME

LES PRÉSAGES

Adda berçait son enfant dans ses bras
Et Memmo ne revenait pas.

« — Mère, entre Rome et Terracine
Que fait mon père, chaque nuit ?
L'air des marais tue à minuit,
Et sur la route on assassine.
Mon Dieu ! quand donc viendra le jour ?
Mère, prions : j'ai peur, ma mère !
— Dors, cher petit ; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père !

« — Dans les grands pins le vent murmure
Comme la nuit de Saint-Médard.
Quelle nuit ! il revint si tard !
Elle saignait tant sa blessure !
Mon Dieu ! quand donc viendra le jour ?
Mère, prions : j'ai peur, ma mère !
— Dors, cher petit ; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père !

« — On a frappé ! c'est lui peut-être...
Non ; des morts c'est l'oiseau hideux

Qui nous a regardés tous deux,
En volant contre la fenêtre.
Mon Dieu ! quand donc viendra le jour ?
Mère, prions : j'ai peur, ma mère !
— Dors, cher petit ; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père !

« — J'entends hurler dans les ténèbres
Les deux chiens noirs du vieux berger :
Quelqu'un dit-il, est en danger
Lorsqu'ils poussent ces cris funèbres.
Mon Dieu ! quand donc viendra le jour ?
Mère, prions : j'ai peur, ma mère !
— Dors, cher petit ; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père !

« — Malheur ! malheur !... Vois-tu le cierge
Que mon père avait allumé ?
Avant de s'être consumé,
Il s'éteint aux pieds de la Vierge !
Mon Dieu ! quand donc viendra le jour ?
Mère, prions : j'ai peur, ma mère !
— Dors, cher petit ; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père !

« — On a tiré sur la colline :
Trois coups dans l'ombre ont retenti.
D'où vient qu'au second j'ai senti
Passer du froid dans ma poitrine ?
Mon Dieu ! quand donc viendra le jour ?
Mère, prions : j'ai peur, ma mère !
— Dors, cher petit ; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père !

« — C'est le cri d'un homme en détresse !...
Ecoute, écoute !... Ils le tûront.
J'ai peur : écarte de mon front
Ce bras glacé qui me caresse !
Mon Dieu ! quand donc viendra le jour ?
Mère, prions ; j'ai peur, ma mère !

— Dors, cher petit ; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père !

Le pauvre enfant s'endormit dans ses bras ;
Pourtant Memmo ne revint pas.

CHANT QUATRIÈME

LA MORT DU BANDIT

Trente écus d'or aux brigadiers romains !
Il est tombé près des marais Pontins,
Ce fier Memmo ; le voilà sans haleine,
Défaillant, pâle, adossé contre un chêne
Des Apennins.
La mort attend ; mais si la proie est belle,
Pour la saisir il lui faut des efforts,
Et l'âme est sourde à sa voix qui l'appelle ;
Il faut du temps pour chasser d'un tel corps
L'âme rebelle.

Près d'un vieux mur, tombeau de Cicéron
Ils ont porté leur vaillant compagnon ;
Car du Vésuve à la route Appienne,
Il n'est tombeau, villa qui n'appartienne
A Cicéron.
Douze bandits dans ta demeure sombre,
La torche en main, implorant le Seigneur
Pour ce bandit couché sur un décombre :
O Tullius ! ces hôtes font honneur
A ta grande ombre !

Penché sur lui, du front inanimé
L'un approchait le sapin enflammé ;
Creusant la fosse et dévorant ses larmes,
L'autre disait : « De ses compagnons d'armes
Il fut aimé.
Un cardinal ne l'est pas davantage
Par les neveux dont il meurt assisté.
Qu'il était beau dans l'ardeur du pillage,
L'homme de bien ! et que de probité
Dans un partage !

« D'un buis sacré, chaque printemps nouveau,
Pâque fleurie ombrageait son chapeau;
Au coin d'un bois, jamais durant l'octave,
Jamais à l'œuvre on n'aurait vu ce brave
Sans son rameau.
Prêtres, laïcs, voyageaient à leur guise,
Hors les Anglais, tous obtenaient merci;
Mais l'hérétique était de bonne prise,
Fêtez donc Pâque, et pour mourir ainsi,
Servez l'Eglise! »

Memmo s'agite: il vous parle: écoutez!...
Sa voix s'éteint, ses bras ensanglantés,
Ses larges mains cherchent sous la bruyère
Un vieux mousquet couché dans la poussière
A ses côtés.
C'est son ami, son défenseur fidèle;
Il le regarde, et, prêt à défaillir,
Sur la détente à ses efforts rebelle,
Son doigt glacé se courbe, et fait jaillir
Une étincelle.

« Bien! bien! dit-il, tu reconnais celui
Qui fut ton maître !... adieu, c'est fait de lui!
Humide encor du sang de ma blessure,
Pour me venger, dans une main plus sûre
Passe aujourd'hui.
Ce Gaëtan qui m'est venu surprendre,
Tu me le dois: feu sur mon meurtrier!
Dans cette fosse, où mon corps va descendre,
Avant trois jours il faut me l'envoyer,
Je vais l'attendre. »

Un moine alors, l'air doux et l'œil fervent,
Suivait sa route et marchait en rêvant
Au saint emploi des dons que les fidèles
Avaient remis dans ses mains paternelles
Pour son couvent.
Avec respect on s'incline, on l'arrête,
Il s'approcha, guidé par un bandit,

Sans résister, sans relever la tête,
Et pas à pas, de peur qu'on n'entendit
Sonner sa quête.

Il fit tout bas plus d'un acte de foi :
On pense à Dieu quand on tremble pour soi.
Memmo lui dit : « Votre heure est arrivée,
Si par vos soins mon âme n'est sauvée ;
Confessez-moi.
Là-haut, mon père, il faut que je réponde
De bien du sang répandu sans remords. »
Humble et saisi d'une terreur profonde,
Le prêtre dit : « Mon fils, qui n'a ses torts
Dans ce bas monde ? »

A chaque meurtre, avec recueillement,
Tous les bandits se signaient tristement.
Memmo reprit : « Au nom de la Madone
Et du Sauveur, voici ce que je donne
Par testament
A mon Adda, qui pour moi fut si tendre.
Tous mes joyaux ; ma croix d'or au saint lieu ;
Cette arme à toi pour réjouir ma cendre ;
Ma bourse au prêtre ; enfin mon âme à Dieu,
S'il veut la prendre. »

Force fut bien au prêtre épouvanté
De le bénir quand il eut accepté.
Adda survient, et son fils avec elle.
Dans ses yeux noirs, où l'éclair étincelle,
Que de fierté !
Mort ! mort ! dit-elle : amis, du moins j'espère
Que l'ennemi ne l'a pas vu fuyant ? »
« Non ! » cria-t-il, se dressant de colère...
Et, pour l'enfant, il pleurait en voyant
Pleurer sa mère.

Memmo touchait à son dernier moment,
Et son Adda lui parlait doucement,
Puis l'embrassait, puis de ses tresses blondes

Elle essuyait les blessures profondes
De son amant.
Lui, sur un bras se relève et soupire.
Ses dents déjà, malgré lui se heurtant,
Par un bruit sourd trahissaient son martyre.
Penché sur elle, il lui sourit pourtant :
Mais quel sourire !...

« Adieu, dit-il, adieu ! Séparons-nous
Comme le soir d'un jour de rendez-vous.
Te souvient-il, ô ma belle compagne,
De ce baiser donné sur la montagne
Par ton époux
Baiser d'amour, baiser de fiançailles !
Il fut plus doux, plus ardent qu'aujourd'hui,
Quand j'étouffai tes cris dans les broussailles.
Un seul encor !... mais glacé... c'est celui
Des funérailles.

« Adda, ma veuve, il te faut un soutien :
Choisis un brave ; et, tous deux, aimez bien
Ce pauvre enfant qui me regarde et pleure.
Ainsi que moi, prends soin qu'il vive et meure
En bon chrétien.
Treize ans venus, qu'au maître-autel du temple
Il communie, et dès le lendemain,
Tu lui diras : « Ton père te contemple ;
Ici sa tombe, et là le grand chemin :
Suis son exemple !... »

Lors commença le bandit pâlissant
A se rouler dans les flots de son sang.
C'était pitié que de voir sa souffrance !
« *Ave!* » dit-il. « *Amen!* » dit l'assistance
En gémissant.
Sa tête enfin retombe appesantie.
Salves d'adieu, retentissez dans l'air
Couvrez la voix de son enfant qui crie
Tonnez, mousquets !... pour le ciel ou l'enfer
L'âme est partie.

LA TOILETTE DE CONSTANCE

BALLADE

Rome.

« Vite, Anna ! vite, au miroir !
Plus vite, Anna ! l'heure avance :
Et je vais au bal, ce soir,
Chez l'ambassadeur de France.

« Y pensez-vous ? ils sont fanés, ces nœuds ;
Ils sont d'hier ; mon Dieu ! comme tout passe !
Que du réseau qui retient mes cheveux
Les glands d'azur retombent avec grâce.
Plus haut !... plus bas... Vous ne comprenez rien.
Que sur mon front ce saphir étincelle.
Vous me piquez, maladroite !... Ah ! c'est bien ;
Bien, chère Anna ! je t'aime, je suis belle.

« Vite, j'en crois mon miroir,
Et mon cœur bat d'espérance.
Vite, Anna, je vais ce soir
Chez l'ambassadeur de France.

« Celui qu'en vain je voudrais oublier...
Anna, ma robe !... il y sera, j'espère .
Ah ! fi, profane ! est-ce là mon collier ?
Quoi ! ces grains d'or bénits par le Saint-Père !...
Il y sera ; Dieu ! s'il pressait ma main !
En y pensant, à peine je respire
Frère Anselme doit m'entendre demain :
Comment ferai-je, Anna, pour tout lui dire ?

« Vite ! s'il venait me voir,
Il me gronderait d'avance.
Vite, Anna, je vais ce soir
Chez l'ambassadeur de France.

« Quoi de plus doux que ce bruit enivrant
Que ces clartés dont les feux vous inondent
Et ces transports qu'on excite en entrant.

Et ces regards qui sur vous se confondent;
Plaisirs trop courts! Anna, pour les sentir,
Suffira-t-il d'une nuit tout entière?
Pressez-vous donc: si je tarde à partir,
Laure avec lui peut danser la première.
« Vite! il brûle de me voir;
Prends pitié de sa souffrance.
Vite, Anna, je vais ce soir
Chez l'ambassadeur de France.

« Si tu voyais ces groupes se fuyant,
Se rapprochant pour s'éviter encore,
Lorsque la valse emporte en tournoyant
Un couple heureux, qui s'unit, qui s'adore!
C'est comme un rêve où vos sens éperdus,
Vos yeux mourants confondent les images:
La terre fuit sous vos pieds suspendus;
On croit glisser, voler sur les nuages.

« Vite! il m'entoure en espoir
De ses bras où je m'élance.
Vite, Anna, je vais ce soir
Chez l'ambassadeur de France.

« Je suis à vous, mon bon oncle, un instant!
Le cardinal va monter en voiture.
Et mon bouquet que j'oublie en partant!
Viens l'attacher: prends garde à ma ceinture.
Un bal! un bal! ce soir je vais au bal...
Anna, pardon si j'ai quitté ma place;
Mais je croyais entendre le signal
Et je dansais: je l'ai vu dans la glace.

« Vite! un coup d'œil au miroir;
Le dernier!... j'ai l'assurance
Qu'on va m'adorer ce soir
Chez l'ambassadeur de France.

Près du foyer, Constance s'admirait:
Dieu! sur sa robe il vole une étincelle.

Au feu ! courez... Quand l'espoir l'enivrait,
Tout perdre ainsi ! Quoi, mourir ! et si belle !
L'horrible feu ronge avec volupté
Ses bras, son sein, et l'entoure, et s'élève,
Et sans pitié, dévore sa beauté,
Ses dix-huit ans, hélas ! et son doux rêve.

Adieu bal, plaisir, amour !
On se dit : Pauvre Constance !
Et l'on dansa jusqu'au jour
Chez l'ambassadeur de France.

LE PRÈTRE

POÈME

CHANT PREMIER

L'ENFANT DE CHŒUR

Rome.

Quel saint amour de Dieu l'embrase !
Frère, en passant, ne dites rien ;
De l'enfant de chœur Adrien,
Frère, ne troublez pas l'extase !
Sous ces nefs, toujours le dernier,
A sa muette rêverie
Il s'abandonne tout entier,
Sans penser que la confrérie
Le trouve plus beau quand il prie,
Et rentre pour le voir prier.

Au cœur du jeune cénobite
L'orgueil n'est pas encore éclos ;
Ses yeux ne passent point l'enclos
Du tombeau sacré qu'il habite.
Ici des plaisirs incertains,
Des fausses gloires de la terre
Viennent mourir les bruits lointains,
Et nul souffle mondain n'altère
Ce lis qui fleurit solitaire
Dans le cloître des Célestins.

Du siècle et de ses pompes vaines
Jamais l'appât ne l'a tenté ;
Est-il une autre volupté
Que de murmurer des neuvaines,
D'entonner *laudes* au réveil,
D'aller d'une huile parfumée
Remplir la lampe de vermeil,
Qui brille toujours allumée
Sous la madone bien-aimée
Dont il rêve dans son sommeil ?

D'un soin pieux sa main apprête
Les vases brillants de rubis,
L'étole dont le blanc tapis
N'est déployé qu'aux jours de fête.
Il va disputer aux essaims
L'œillet, les jasmins et la rose,
Pour embaumer de ses larcins
Le lin sans tache qu'il dispose
Sous le tabernacle où repose
La majesté du Saint des saints.

Comment peindre pendant l'office
Son innocente gravité,
Quand le vin par lui présenté
Vient rougir l'or pur du calice ?
Et quand Dieu descend sur l'autel
Au bruit de la cloche argentine,
Quel recueillement solennel !
Les mains jointes sur sa poitrine,
C'est l'enfant Jésus qui s'incline ;
C'est un ange de Raphaël.

Du tribunal de pénitence
Si la grille s'ouvre pour lui,
On dirait que la foudre a lui,
Tant il redoute sa sentence !
Il y confesse à demi-voix
Qu'au sermon du prieur Césaire
Il se fût endormi deux fois,

N'était le bruit de son rosaire,
Que, par pitié pour sa misère,
Dieu fit glisser entre ses doigts.

La rougeur couvre encor sa joue:
Quel crime va-t-il confesser?
Il a.... mais par où commencer?
Doux Jésus, faut-il qu'il l'avoue!...
Il a, sous l'or et le satin
D'une chasuble étincelante,
Scandalisé le sacristain,
En imitant la marche lente,
L'air contrit et la voix dolente
Du révérend frère Augustin.

Souffre-t-il de quelqu'autre peine,
C'est lorsqu'il voit sur le vélin
Les tortures de saint Paulin,
Le repentir de Madeleine.
Son front retombe sans couleurs;
Et quelle grâce enchanteresse
De ses longs cils mouillés de pleurs,
Dans ses yeux bleus que de tristesse,
Quand son cœur se fond de tendresse,
Pour la Vierge des Sept-Douleurs!
. . . .

Ainsi coule dans la retraite
Sa douce vie et chaque soir,
Son ange gardien vient s'asseoir
Sous les rideaux de sa couchette.
Il entend l'hymne matinal
Des chérubins, qui sont ses frères,
Au chœur lui donner le signal,
Et croit sentir dans ses prières
Le vent de leurs robes légères
Passer sur son front virginal.

Chérubins, venez en silence,
Venez baiser ses blonds cheveux.

Au Seigneur reportez les vœux
De ce cœur qui vers lui s'élance,
Pur comme l'air délicieux
Où l'essaim des anges fidèles
Balance son vol gracieux,
Comme les sources éternelles
De l'onde où vous baignez vos ailes
Dans la Jérusalem des cieux.

CHANT DEUXIÈME

LE JEUNE PRÊTRE

Si frais que soit l'abri qui cache leurs trésors,
Le soleil est fatal aux lis de la vallée,
Et sèche promptement leur coupe immaculée
Que l'eau pure du ciel remplissait jusqu'aux bords.
Belle, la fleur n'a plus la beauté reposée,
Le charme virginal qu'elle eut sous la rosée;
Elle brûle, elle souffre, et pourtant on dirait,
Emu par l'abandon de sa tête abattue,
Qu'elle trouve en souffrant un douloureux attrait
A se laisser mourir de l'ardeur qui la tue.

Beaux rêves, paix du cœur, calme divin des sens,
Ainsi vous nous fuyez! ainsi nous est ravie
La candide fraîcheur du matin de la vie,
Quand s'allument les feux de nos désirs naissants.
Mais que ce trouble ardent qui charme et qui dévore
Est, dans sa volupté, plus dévorant encore,
Lorsque le chaste cœur, de sa fièvre agité
Soulève en palpitant la bure qui l'oppresse,
Et, sans pouvoir le fuir, repousse épouvanté
Le bonheur interdit dont il rêve l'ivresse!

Où sont, frère Adrien, ces jours si doux pour toi,
Ces purs ravissements, ces extases de flamme,
Ces visions du ciel qui noyaient ta jeune âme
Dans des torrents d'amour, d'espérance et de foi?
L'oisiveté te pèse, et le travail t'accable;
Tu te sens des remords, et tu n'es pas coupable!

Tu te laisses surprendre à de vagues douleurs,
Et dans ton regard morne attaché sur la pierre,
Un sombre éclair parfois brille à travers les pleurs
Qui se sèchent de honte au bord de ta paupière.

Tu ne vois plus frémir l'aile du séraphin
Sur ces fleurs, comme toi, dans le cloître captives.
Ces fêtes, qui jadis passaient si fugitives,
Traînent leur pompe sainte en des longueurs sans fin.
Ces chants dont l'harmonie a charmé ton oreille,
Ils reviendront demain les mêmes que la veille,
Puis demain, puis sans cesse, et chaque instant nouveau
De chaque jour, que suit un jour plus monotone,
Goutte à goutte, pour toi, coulera comme l'eau
Qui tombe et tombe encor d'un pâle ciel d'automne.

Que te manque-t-il donc? Sur tes cheveux bouclés
Les ciseaux ont du prêtre arrondi l'auréole;
Pour le monde à ta voix l'Agneau divin s'immole;
Des portes du salut tes mains tiennent les clés.
Courons: c'est lui qui prêche à la Trinité sainte!
Et l'on court, et du temple on assiège l'enceinte,
Et, pour ces flots d'élus pressés dans le saint lieu,
Ta parole est du ciel la promesse vivante,
Ou l'écho foudroyant des colères de Dieu,
Qui fait passer sur eux un frisson d'épouvante.

Dans l'asile qui s'ouvre à nos remords secrets,
Il n'est Romain si fier ni si noble Romaine,
Que sous tes doigts sacrés le repentir n'amène,
Qui ne courbe à genoux son front sous tes arrêts;
Du Vatican, dit-on, l'auguste confidence
A déjà par deux fois consulté ta prudence.
Quel triomphe! pourquoi n'a-t-elle plus d'appas,
La coupe où, jeune encor, tu t'enivrais en songe?
Pourquoi? Mais il médite et ne vous répond pas;
C'est dans l'éternité que muet il se plonge.

Non, non, ce temps n'est plus; non, c'est la liberté
Qu'il dévore en espoir, qu'avec l'air il aspire;

C'est l'air vaste, où se meut tout être qui respire,
Qu'il fend d'un vol de feu dans son immensité.
Plaisir et peine, espace, et chaleur et lumière,
Tout est à lui : sa proie est la nature entière.
Comme un phénix nouveau, qui, du trépas vainqueur,
S'élève en secouant la poudre de sa tombe,
Libre, il monte, il est libre !... il s'éveille, et son cœur,
Du haut du firmament sous sa chaîne retombe.

Par sa chute meurtri, ce cœur est sans pitié·
Son âcre désespoir, sa chasteté jalouse,
Fait d'un bonheur permis un reproche à l'épouse,
D'un idolâtre excès accuse l'amitié.
Il sent qu'il est injuste : il rougit ; il se blâme :
Mais à qui confesser les troubles de son âme ?
Au plus inexorable il veut les dévoiler ;
Il choisit le vieillard que le moins il redoute,
Et, prêtre, le seul tort qu'il venait révéler,
C'est le seul qu'il dérobe au prêtre qui l'écoute.

Sacrilège, il s'effraie : « A Dieu seul j'appartiens ;
Arrière, tentateur ! se dit-il à voix basse ;
Va-t'en, femme, va-t'en ; ton faux respect me lasse ;
Va-t'en, mes yeux baissés ne cherchent pas les tiens.
Pourquoi, dans la ferveur d'une humilité feinte,
De mes pieds sur le marbre avoir baisé l'empreinte ?
Et ce marbre, où depuis je n'ose m'arrêter,
D'où vient que pour le fuir vainement je recule,
Que défaillant j'y tombe, et le sens palpiter
Sous mes genoux tremblants qu'il attire et qu'il brûle.

« Femme, que t'ai-je fait, et que veut ton orgueil ?
D'un serviteur de Dieu troubler la paix profonde ?
Ces fragiles attraits, où tant d'orgueil se fonde,
Tu crois les relever par tes voiles de deuil.
Tes yeux sont plus ardents sous ces noires dentelles,
Tes mains, et tu le sais, tes blanches mains plus belles.
Je les brave, démon !... Non, tout est pur en toi :
La foudre sur ton front n'a pas laissé de trace :
Le ciel est dans tes yeux ; détourne-les de moi ;
Grâce, ange de beauté, je te demande grâce ! »

Au fond de sa cellule il fuit ce front, ces yeux,
Ces lèvres de corail qui troublent sa prière;
Il veut s'y consumer de sa ferveur première,
Revoir les chérubins quitter pour lui les cieux.
O bonheur! les voilà ces formes enfantines!
Ils viennent, mais privés de leurs ailes divines.
Ils n'ont rien de céleste; ils sont sa chair, son sang;
Ces enfants sont les siens; ils le nomment leur père,
Et le prêtre égaré crie en les repoussant:
« Je la retrouve en eux, c'est elle, c'est leur mère! »

Le long des cloîtres saints, comme un spectre, à minuit,
Toujours suivi par elle, il traîne ses tortures,
Va fouler l'herbe humide entre les sépultures,
Offrir sa tête nue aux vents froids de la nuit.
Elle est là, toujours là, belle et demi-voilée:
Il laisse choir son corps au pied d'un mausolée;
Il s'y couche éperdu pour y finir ses maux,
Pour y figer son sang dont l'ardeur est un crime,
Pour y glacer son cœur, sa vie; et des tombeaux
La pierre qu'il réchauffe entre ses bras s'anime.

Au prêtre qui t'implore accorde ton appui,
Toi qui voulus, grand Dieu, que toute créature
Obéit, hors lui seul, au cri de sa nature!
Dieu, prends pitié du prêtre: étouffe l'homme en lui!
Tombe, fraîcheur de l'aube, et qu'à la voix divine
Tes pleurs vivifiants humectent sa poitrine;
Rends-lui cette candeur qu'au lis fané tu rends;
Ou plutôt de la grâce, ineffable rosée,
Descends, lave son âme, et viens sous tes torrents,
Viens éteindre les feux dont elle est embrasée!

CHANT TROISIÈME

LE VENDREDI SAINT

C'est l'heure où la nature, à son Sauveur unie,
Et qui sembla du Christ partager l'agonie,
Dans un saisissement d'horreur et de respect

Suspendit ses lois à l'aspect
De cette douleur infinie;
Où, déchiré d'un coup, le rideau du saint lieu,
Que d'invisibles mains tirèrent,
Des combles au pavé s'ouvrit par le milieu,
Où du mont Golgotha les rocs, qui s'ébranlèrent,
Jusqu'en leurs fondements tremblèrent
Sous le dernier soupir d'un Dieu.

C'est l'heure où la lumière aux ténèbres fit place,
Où des formes sans nom traversèrent l'espace;
C'est l'heure où le soleil, du crime épouvanté,
Se roula dans l'obscurité
Un voile sanglant sur la face!
Où je ne sais quel froid glaça l'air et les vents
Quand les sépulcres se fendirent,
En laissant s'échapper de leurs débris mouvants
Le peuple enseveli qu'à ce monde ils rendirent,
Et dont les morts se confondirent
Avec le peuple des vivants.

Heure où se consomma le sacrifice immense!
Heure de dévouement, de fureur, de clémence,
Où d'un autre chaos l'univers fut tiré,
Comme un vieillard régénéré
Dont la jeunesse recommence!
L'homme-Dieu, sans se plaindre, à la mort se livra
Et, laissant sur la croix immonde
Le corps inanimé dont il se sépara,
Après le long travail de cette mort féconde,
D'où sortit le salut du monde,
Penchant la tête, il expira.

. . . .

Adrien, qui succombe à son saint ministère,
Juge en son tribunal les fautes de la terre.
Incliné vers la grille, il la rouvre; ô terreur!
De ses sens, que trompe une erreur,
Est-ce le crime involontaire?
Non, c'est elle, à genoux, qui vient lui demander

La paix qu'en vain lui-même appelle.
L'œil humide, à parler n'osant se hasarder.
Elle a le front couvert d'une pâleur mortelle,
Et son juge, aussi pâle qu'elle,
L'écoute sans la regarder.

De sa raison qui fuit reprendra-t-il l'usage?
Une sueur glacée inonde son visage;
Tremblant, il ne voit plus; mais son cœur, il l'entend
Battre dans son sein haletant,
Comme pour s'ouvrir un passage,
Il flotte entre l'horreur, la joie et le courroux;
Penché sur des cheveux d'ébène,
Enivré, malgré lui, par le poison si doux
D'une haleine de feu mêlée à son haleine,
Il recule, et murmure à peine :
« O ma fille, confessez-vous ! »

« Pitié, mon père !
C'est ma faute, ma faute ! Ah ! pardonne, ou de moi
Je désespère !
J'aime, et celui que j'aime est prêtre comme toi,

« J'ai choisi l'heure où sans murmures
Le Christ a quitté ce séjour,
Pour que le sang de ses blessures
Se répandît sur les souillures
Que ma douleur expose au jour.
En vain je prie, en vain je pleure;
Je veux fuir et cherche à toute heure
L'objet de mon fatal amour.

« Sur le siècle quand sa voix tonne,
A l'effroi qui glace mon sang
Se mêle un charme qui m'étonne;
Et quand, plus tendre, il s'abandonne
Aux pieux transports qu'il ressent,
Ivre du plaisir de l'entendre,
Mon cœur vole pour se suspendre
A ses lèvres d'où Dieu descend.

« Pitié, mon père !
C'est ma faute, ma faute ! Ah ! pardonne, ou de moi
Je désespère !
J'aime, et celui que j'aime est prêtre comme toi.

« Pour ma passion adultère
La suprême félicité
N'est pas, quand j'aurai fui la terre,
Dans sa beauté que rien n'altère
L'aspect de la divinité;
C'est le sien, c'est son œil de flamme
Dans mes yeux répandant son âme
Pendant toute l'éternité.

« Mais entre nous s'ouvre un abîme;
En ce monde, son saint devoir,
Plus tard, les maux dus à mon crime
Le séparent de sa victime;
Maux sans fin, et mon désespoir
N'est pas d'en souffrir la torture,
Sans fin, sans repos, sans mesure,
Mais de la souffrir sans la voir.

« Pitié, mon père !
C'est ma faute, ma faute ! Ah ! pardonne, ou de moi
Je désespère !
J'aime, et celui que j'aime est prêtre comme toi.

« Juge à quel excès je l'adore :
Sa robe un jour vint effleurer
Ce voile qui me couvre encore;
Depuis, je sens qu'il me dévore.
Et je ne peux m'en séparer;
Sous ce doux et cruel cilice
Je meurs, et c'est avec délice
Que je m'en laisse dévorer.

« De quel crime, ô ciel, suis-je avide?
Et, dans ma honte, où me cacher?
Quand je vois cette coupe vide

Du vin céleste encore humide,
Dont son souffle vient d'approcher,
Dût mon cœur mortel se dissoudre
En tombant frappé par la foudre,
Mes lèvres la voudraient toucher.

« Pitié, mon père !
C'est ma faute, ma faute ! Ah ! pardonne, ou de moi
Je désespère !
J'aime, et celui que j'aime est prêtre comme toi.

« De ce cœur foule aux pieds la cendre,
Que brûle un exécrable feu ;
Mais suspends encor pour m'entendre
Le juste arrêt que tu vas rendre ;
Je n'ai pas tout dit, et mon vœu.
C'est que mon âme criminelle
Cède à ton souffle qui l'appelle
Et s'exhale avec cet aveu :

« Il a ta voix, celui que j'aime ;
Il a ta ferveur en priant ;
S'il sourit, sa grâce est la même ;
Dans les yeux de celui que j'aime
Brille ton regard foudroyant ;
En lui c'est toi que je redoute ;
C'est toi qu'en l'écoutant j'écoute
Toi que je vois en le voyant.

« Frappe, mon père !
J'aime... prête à parler, Dieu m'arrête, et de moi
Je désespère !
J'aime, et celui que j'aime, ô mon père... c'est toi ! »

Quel silence ! il ressemble au calme de l'orage,
Quand la foudre en éclats va sortir du nuage.
D'un muet tremblement l'homme de Dieu frémit ;
La pénitente qui gémit
Dans ses mains cache son visage.
Comme un condamné meurt sous le coup qui descend,

Avant d'être atteint par le glaive,
Elle meurt de l'arrêt que sa terreur pressent :
Son châtiment enfin du ciel tombe, et l'achève :
Adrien pousse un cri, se lève,
Et s'enfuit en la maudissant.

CHANT QUATRIÈME

LA VEILLÉE

« Qui frappe, et quelle voix m'appelle ?
— Ouvrez : vous n'avez qu'un instant ;
C'est l'huile sainte qu'elle attend ;
Frère Adrien, courez près d'elle :
Bénissez-la ! — Qui donc ? — Celle qu'à vos genoux
Un repentir fervent a naguère amenée,
Et qu'en pleurs sur le marbre on trouva prosternée,
Quand dans la nef déserte il ne restait que nous.
Voulez-vous refuser au vœu d'une mourante
Le Dieu que sur sa bouche attend son âme errante ?
Frère, le voulez-vous ? »

Son front l'aurait trahi peut-être ;
La bure en couvre la pâleur :
Quand il doit cacher sa douleur,
Quel prêtre oublîrait qu'il est prêtre ?
Il part. mais sur ce lit la doit-il retrouver ?
Que de lui pardonner pieusement avide,
Il se reproche alors sa sentence homicide !
Il entend dans son âme une voix s'élever
Pour le glacer d'effroi, le presser, et lui dire :
« Plus vite ! elle se meurt ; toi, qui l'as pu maudire,
« Pourras-tu la sauver ? »

Oh ! qu'à cette heure solennelle
Rome est sublime dans la nuit !
Qui ne l'a pas vue à minuit
N'a pas vu la ville éternelle.
Que de grandeur ce calme ajoute à sa beauté !
Dans quel recueillement jusqu'au jour on prolonge,
L'inexprimable extase où son aspect vous plonge !

Tout est silence, à moins que l'airain agité.
Pour lui parler du temps ne résonne dans l'ombre,
Ou que le vent des nuits ne détache un décombre
De son éternité.

. . . .

Il entre et son espoir se glace :
Hier la vie était ici
Encor dans sa fleur, et voici
Que la froide mort la remplace.
Si grand que soit le crime, il est trop châtié ;
Et sur qui ! dans ses traits quelle douceur céleste
Quoi ! sa vie est éteinte et sa beauté lui reste !
Ah ! le bras qui frappait laissa l'œuvre à moitié,
Tant il fut prompt sans doute à se retirer d'elle !
Tant l'ange des tombeaux. en la voyant si belle,
Fut ému de pitié !

« Qu'elle a souffert ! dit à voix basse
La vieille assise à son chevet ;
Les tourments dont Dieu l'éprouvait
Devant vous auraient trouvé grâce.
Ce voile si léger, qu'il lui semblait pesant !
Il l'écrasait, mon père ; à s'y noyer de larmes
Julia, qu'il brûlait, pourtant trouvait des charmes.
J'en voulus délivrer son front agonisant ;
Mais à le retenir sa main s'est obstinée,
Et, morte dans l'effort, la pauvre infortunée
Est morte en le baisant »

« — Sortez ; je veillerai près d'elle. »
Il dit ; on s'éloigne, il est seul.
Entre sa couche et le linceul
Sur un siège étendu pour elle.
Triomphe ! le linceul va couvrir, Adrien.
Son front charmant, ses mains dont la dernière étreinte
Pressa ce voile humide où leur trace est empreinte,
Ses yeux dont le regard osa chercher le tien.
Ses lèvres qui t'ont dit... Mais Dieu prit ta défense :
Ses lèvres ni ses yeux d'un amour qui t'offense
Ne te diront plus rien.

Quoi, plus rien ! sa force succombe,
Et, dans sa douleur abîmé,
Devant ce corps inanimé
Sur ses genoux Adrien tombe.
Vaincu, le prêtre pleure ; il ose enfin pleurer.
Vainement ses deux mains où sa tête s'incline
Etouffent les sanglots qui brisent sa poitrine ;
Son secret s'en échappe, et pour le déclarer
A ce muet témoin qui ne peut plus l'entendre,
Son cœur, las d'étouffer un sentiment si tendre.
Vient de se déchirer.

« Paix à ton âme ! après la vie,
Adieu ! douce victime, adieu !
Va chercher sur le sein de Dieu
Cette paix que je t'ai ravie.
Adieu ! va dans le ciel refleurir loin de moi,
Rose du ciel tombée et qu'un jour a flétrie.
C'est ma faute, ma faute ! à mon tour je le crie
Du plus profond d'un cœur qui parjura sa foi ;
La faute qu'à tes pleurs je n'ai point pardonnée,
C'est la mienne ; et j'étais, quand je t'ai condamnée,
Plus coupable que toi.

« Dieu, dans tout un peuple fidèle
Je ne voyais qu'elle à genoux :
Je devais ta parole à tous,
Et je ne parlais que pour elle.
Son sacrilège amour dut s'allumer au mien ;
Mes regards. mes accents dans un réseau de flamme
Malgré sa résistance enveloppaient son âme ;
Et, quand je l'enlaçais de ce brûlant lien,
Je te criais : Pitié ! du fond de ma poussière,
Et, croyant prononcer ton nom dans ma prière,
Je murmurais le sien.

« O jour qui décida ma perte !
O transports sitôt expiés,
Quand son aveu vint à mes pieds
Mourir dans sa bouche entr'ouverte !

O joie ! ô désespoir ! ô douloureux combats !
Je sentais ma raison de terreur se confondre.
Et mon cœur de délice en frissonnant se fondre.
Eh bien ! à l'en punir je trouvai des appas ;
Moi. qui me le reproche. et pleure, et m'en indigne,
De pardon, devant toi. je me jugeais indigne,
Et n'en accordai pas.

« C'est ma faute, ô mon Dieu, fais grâce
A l'âme qui monte vers toi :
Punis ma faute, et que sur moi
Tombe l'arrêt qui la menace.
De ta miséricorde ouvre-lui le trésor ;
Prends, pour la racheter, mes veilles, mes tortures,
Prends mes pleurs, prends le sang qui sort de mes
[blessures,
Prends ce cœur qui voudrait s'unir à son essor,
Mes jours, mon avenir, mon éternité même ;
Prends tout : vivante, ô Dieu, je l'aimais, et je l'aime !
Morte, je l'aime encore ! »

« — Tu m'aimais !... » quel pouvoir magique
Ranime la voix qu'il entend ?
Sa victime ressuscitant
Secoue un sommeil léthargique.
L'étonnement de vivre ajoute à ses attraits ;
Sa voix manque à l'excès du bonheur qui l'oppresse ;
Mais sous ses noirs cheveux son front qui se redresse,
Mais ce faible incarnat revenu sur ses traits,
Ces yeux ouverts, ces yeux où la joie étincelle,
Mais tout, mais son soupir et ses pleurs, tout en elle
Dit encor : « Tu m'aimais !... »

Qu'elle est belle, et qu'ils ont de charmes
Ses traits émus d'un doux transport,
Où luttent la vie et la mort
Comme le sourire et les larmes !
Fatale vision ! rêve délicieux !
Ces bras tendus vers lui, ce voile qui palpite,
Ces humides regards où sa perte est écrite,

C'est l'enfer promettant la volupté des cieux.
Fuis, malheureux ; ah ! fuis ce spectacle funeste !
Il veut fuir ; il s'élance, il se retourne et reste...
Anges, fermez les yeux !

CHANT CINQUIÈME

LE DERNIER JOUR DE CARNAVAL

Vingt ans se sont passés : jusqu'au ciel Rome envoie
De tout un peuple ému les confuses rumeurs,
Regardez ce concours ! Ecoutez ces clameurs !
Jamais soleil plus beau n'éclaira plus de joie.
Un jeune homme, lui seul, morne au milieu du bruit,
Sous le soleil frissonne et regrette la nuit.
Entraîné par le flux de la mer qui le presse,
Il l'entend, sans la voir, rouler ses flots épais
Du forum Flaminie au temple de la Paix,
Et reste indifférent à la publique ivresse.

Sur toi, Rome, un grand jour a lui !
As-tu pris Sagonte ou Numance ?
Quel grand homme traîne après lui
De tes enfants la foule immense ?
Après quarante ans de vertus,
Est-ce le vieux Cincinnatus
Qu'aux dieux le triomphe assimile ?
Vas-tu recevoir l'Africain,
Ou du chêne républicain
Ceindre le front de Paul-Emile ?

O cité veuve de tes droits,
Est-ce un des successeurs d'Octave
Qui de la dépouille des rois
Vient couronner la reine esclave ?
Aux jeux cours-tu de toute part
Pour applaudir un léopard
Que le sang chrétien désaltère ?
Vas-tu placer au rang des dieux
Quelque monstre humain dont les cieux
Ont enfin délivré la terre ?

Infidèle à ton Panthéon,
Du Christ épouse catholique,
Rome, est-ce Jule, est-ce Léon,
Qui t'attend dans la basilique?
Non, ceinte du rameau pascal,
Sous son pardon pontifical
Ce n'est pas Jule qui t'appelle;
Non; ton héros, ton dictateur,
Ton pontife triomphateur,
Ton seul dieu, c'est Polichinelle!

Polichinelle en souverain
Rend ses décrets au Capitole;
Rome a pour sceptre un tambourin!
Rome, la sainte Rome, est folle.
Tous les âges et tous les rangs,
Sous leurs mille habits différents,
En char, à pied, masqués, sans masque,
Au vol se hâtent de saisir
L'égalité qui du plaisir
Vient signaler la mort fantasque.

Plus d'opprimés, plus d'oppresseurs!
Plus de distances mensongères!
Toutes les royautés sont sœurs,
Comme tous les cultes sont frères.
Une hérétique en char doré
Ose toucher le gant sacré
D'un cardinal à sa fenêtre;
L'ambassadeur d'un roi récent
Veut bien saluer en passant
Le roi déchu qui fut son maître.

. . . .

Courez, marquise en domino;
Prélats, cachez-vous sous le masque;
Dans les airs, fille d'Albano,
Agitez vos tambours de basque!
Du plaisir gais dilettanti,
A la grêle des confetti.

Que la grêle en sifflant réponde;
Vive le jour sans lendemain!
Vive le carnaval romain!
C'est le seul carnaval du monde.

Pourtant, sous le balcon du palais Rospoli,
Ce jeune homme, en lambeaux, médite, enseveli
Dans quelque noir projet ou quelque horrible rêve.
Tantôt avec fierté sur la foule il relève
Son front, qu'avant le temps la débauche a pâli:
Tantôt, pour se cacher, ramenant sur sa bouche
Les plis du vieux manteau qu'il froisse dans ses mains,
Il insulte en riant de son dédain farouche
Au spectacle nouveau qui ravit les Romains.

Contenez encore
L'ardeur qui dévore
Ces chevaux rétifs!
La barrière à peine
Peut fermer l'arène
A leurs bonds captifs.

L'aigrette éclatante
Que dans leur attente
Ils livrent aux vents
Voltige, et sans cesse
S'élève ou s'abaisse
Sur leurs fronts mouvants.

Leur regard s'allume;
Leur poitrail qui fume
Se cabre dans l'air
Leurs pieds qui s'abattent
Du pavé qu'ils battent
Font jaillir l'éclair.

Vainement leur guide,
D'un bras intrépide,
Veut les enchaîner:
Tombant dans la lutte,

Il fait par sa chute
Rire et frissonner.

Soudain l'airain tonne;
La trompette sonne;
Rome pousse un cri;
C'est l'éclair qui passe;
Dévorez l'espace,
Fougueux barberi!

En vrai fils du Tibre,
Chacun d'eux est libre,
Et, sans cavalier,
Ces rivaux de gloire
Ont de leur victoire
L'honneur tout entier.

Leurs muscles se tendent;
Des métaux qui pendent
Aux crins ondoyants
Le bruit les étonne,
La pointe aiguillonne
Leurs jarrets fuyants.

Heurté dans la lice,
L'un chancelle et glisse,
L'autre en furibond
Par-dessus l'athlète
Qu'à ses pieds il jette
A passé d'un bond.

Le vaincu se roule
Aux cris de la foule,
Et, demi-boiteux.
Poursuit sa carrière,
Blanc d'une poussière
Dont il est honteux.

Autre catastrophe!
Mais. en philosophe,

Ce prudent jouteur
S'assied sur la route,
Et veut de la joute
Rester spectateur.

Un pari s'engage,
Et lord Falkland gage
Contre un vieux manoir
Sa villa d'Albane,
Avec lord Atlane,
Pour le coureur noir.

Près d'eux la duchesse,
Dont le front se dresse,
Pâlit, et ce cœur,
Qu'à sa suite emporte
L'ardente cohorte,
Est tout au vainqueur.

Son mouchoir s'agite :
Sa main blanche excite
L'alezan doré ;
Elle tremble, et même
Au peintre qu'elle aime
Il est préféré.

Le peuple au passage
Leur jette l'outrage,
Ou par ses bravos
Les exalte et nomme
Des vieux noms de Rome
Ces nobles rivaux :

« Un effort, Clélie !
« Brutus, l'Italie
« Suit tes pas des yeux !... »
Mais Brutus se lasse ;
Et César, qui passe,
A pour lui les dieux.

Au but César touche ;
Et de bouche en bouche

Il est répété,
Ce nom, qui, du reste,
Fut toujours funeste
A l'égalité.

Viens, juge suprême,
Décorer toi-même
Ce front sans rival;
Sénateur unique
De la république,
Couronne un cheval!

Monte au Capitole,
Triomphante idole!
A lui, citoyens,
Cette palme verte
Autrefois offerte
A vos Fabiens!

Mais la foule à grand bruit comme un torrent s'écoule,
Et ce jeune Romain, que seul elle a laissé,
Semble ignorer encore que le bruit ait cessé.
Il regarde avec rage; entre ses doigts il roule
Un écrit que bientôt il cache dans son sein,
Lui, si pâle, d'où vient qu'il pâlit d'épouvante,
Comme s'il eût touché le fer d'un assassin?
Des plis de son manteau sa main sort frémissante.
Il demeure pourtant; un immense concours
Revient, au jour tombant, se heurter sur le cours.
D'un premier moccolo la cire est allumée;
Un second brille, un autre et cent autres encor;
La folie à leur vue a repris son essor:
Un cri part, et du soir la fête est proclamée.

Guerre au moccolo!
Courez, sautez pour l'atteindre,
D'en haut, d'en bas, pour l'éteindre,
Lancez l'air et l'eau.
A mort, dès qu'il étincelle!
Guerre, guerre universelle,
Mort au moccolo!

La nuit sur Rome a déployé ses voiles ;
Le jour en sort : mille errantes clartés,
Courant, roulant, volant de tous côtés,
Peuplent le cours de terrestres étoiles.
Marais lombards où, dans les eaux nageant,
Le riz balance une moisson d'argent,
Tel, sur vos bords par nos exploits célèbres,
Vole et se joue et luit l'insecte ailé,
Quand ses essaims dont l'air est étoilé,
Quand ses amours embrasent les ténèbres.

Guerre au moccolo !
Sur lui, dès qu'il étincelle,
Lancez l'air et l'eau.
Guerre, guerre universelle,
Mort au moccolo !

L'astre modeste à pied s'enfuit en vain !
Du haut d'un char cette fière pléïade
En vain domine et croit tromper la main
Des assaillants qui tentent l'escalade.
Au bruit croissant du rire et des grelots
Voyez mourir ces feux à peine éclos !
Dernier avis d'une sagesse austère,
Que pour adieu nous laisse la gaîté :
Ainsi grandeur, gloire, talents, beauté,
Tout ce qui brille ainsi meurt sur la terre.

Guerre au moccolo !
Sur lui, dès qu'il étincelle,
Lance l'air et l'eau.
Guerre, guerre universelle,
Mort au moccolo !

Des combattants le fol honneur s'irrite ;
Le cours rayonne ; il éblouit les yeux :
Mêlée ardente, embrasement joyeux
Qui de sa cendre en riant ressuscite !
Le carnaval, ivre de volupté,
Y tombe enfin dans des flots de clarté,

Et ces transports, ces cris. cette fumée,
Ces mille feux se croisant dans les airs.
Sont du mardi qui meurt brillant d'éclairs,
Sont du plaisir l'agonie enflammée.

Descends au tombeau,
Brillant mardi, l'airain sonne;
Eteins au signal qu'il donne
Ton dernier flambeau!
Plus de cris, plus d'étincelles!
Paix et nuit universelles!
Rome est un tombeau.

Le jeune homme s'éloigne. et. si l'on pouvait lire
Sur ces beaux traits voilés des ténèbres du soir,
On verrait qu'il poursuit d'un regret sans espoir
Ces plaisirs dont lui seul dédaigna le délire.
A travers les détours de la vaste cité,
Toujours morne, il arrive au pied d'un monastère,
Et semble, en s'arrêtant près du seuil solitaire,
S'indigner de la honte où descend sa fierté.
Le marteau sous sa main a retenti dans l'ombre;
La porte s'ouvre; il jette une lettre au gardien,
Et. sans courber le front, l'œil irrité, l'air sombre,
Se retire en disant: « Pour le frère Adrien! »

CHANT SIXIÈME

LA LETTRE

« Encor moi! mais lisez, c'est ma lettre dernière
Du cri de votre sang je vous fatigue en vain,
Et je n'en puis troubler votre calme divin:
L'homme de Dieu qui prie est sourd à ma prière.
De peur qu'un tel secret ne vienne à transpirer,
Cachez-vous pour la lire et pour la déchirer;
Brûlez-la, cette lettre, à quelque lampe sainte,
Comme un écrit profane, aux regards interdit;
Mais si vous la brûlez sans répondre à ma plainte,
O mon père, soyez maudit!

« Oui, mon père ! ce mot vous fait rougir de honte.
Ce fils dont le silence endormait vos remords,
Vous l'avez cru couché dans la poudre des morts :
Pour réclamer ses droits du sépulcre il remonte.
Pâle, il a dit : Je souffre. Il a soif, il a faim ;
Mais d'implorer du marbre on se lasse à la fin.
Puisque de vous toucher votre fils désespère,
En vous disant encor ce qu'il vous a tant dit ;
Puisque vous restez moine et n'osez être père ;
O mon père, soyez maudit !

« Au temps où vous m'aimiez, enfant, sans les [comprendre
Que de fois de ce front j'écartais les chagrins,
Quand mes doigts innocents se jouaient dans les grains
Du rosaire sacré que vous me laissiez prendre !
« Le profane ! » disait ma mère doucement ;
Et de veiller sur moi vous faisiez le serment.
O vous qui chaque jour, en baisant ce rosaire,
Parjurez le serment qu'alors il entendit,
Et du pied, loin de vous, repoussez ma misère,
O mon père, soyez maudit !

« Quelle était envers vous la faute involontaire
De celle qu'a puni votre dur abandon ?
Elle a, dans un transport bien digne de pardon,
Révélé le secret qu'elle devait me taire.
Vos pieds, depuis ce jour, n'ont plus passé le seuil
Que je devais franchir en suivant son cercueil.
L'amour dans votre sein brûlait encor peut-être ;
De son souffle glacé la peur le refroidit ;
Vous fûtes criminel pour ne le point paraître :
O mon père, soyez maudit !

« La première à l'église, hélas ! et la dernière
Elle espéra longtemps fléchir votre courroux,
Là, dans l'ombre tous deux nous restions à genoux,
Et tous deux nous pleurions ; c'était notre prière.
Un seul mot, une lettre eût ranimé ces jours
Que vous aviez au deuil condamnés pour toujours.

Mais non ; l'humble victime était par vous proscrite :
Ce mot, jamais, jamais vos lèvres ne l'ont dit :
Cette lettre, jamais vous ne l'avez écrite :
O mon père, soyez maudit !

« Par votre robe, un soir, en baisant vos sandales,
De mes petites mains j'osai vous arrêter ;
Je ne sais quel effroi sembla vous transporter ;
Mais, repoussé par vous, je tombai sur les dalles.
Ce coup tua ma mère, et plus tard j'étais là,
Lorsqu'à son lit de mort elle vous appela.
Votre cœur, cette fois, resta sourd à sa plainte ;
C'est un autre que vous dont le bras s'étendit
Vers ce front qui de vous attendait l'huile sainte :
O mon père, soyez maudit !

« Un autre, en l'exhortant, soutint de sa prière
L'âme à qui votre choix refusa cet adieu ;
Penché vers le cercueil, dans la maison de Dieu,
Un autre de ses mains y jeta la poussière.
Sur la tombe déserte où je portais des fleurs,
Jamais je ne trouvai la trace de vos pleurs.
Une rose effeuillée, un débris d'immortelle
A mon vœu le plus cher jamais ne répondit,
En me disant : Ton père y vint prier pour elle.
O mon père, soyez maudit !

« Je voyais, orphelin, naître et mourir l'année
Sans qu'aucun être aimé sourit à mon réveil,
Sans qu'une voix me dît au coucher du soleil :
Quel bien avez-vous fait, enfant, dans la journée ?
Guidé par vous, par vous dans un vol soutenu,
Qu'aurais-je été ?... Sans vous que suis-je devenu ?
Déchu, comme Satan, de ma splendeur première,
Moi, qu'avec les démons le vice confondit,
J'aurais été peut-être un ange de lumière.
O mon père, soyez maudit !

« — Qu'avez-vous fait des biens laissés par votre mère ?
— Je les ai dévorés ; j'en conviens ; mais pourquoi ?

Qui détourna mes mains d'en faire un fol emploi?
Qui m'apprit que le vice enfantait la misère?
C'était votre devoir; l'avez-vous rempli? Non.
Avais-je à respecter ou mon père ou mon nom?
Pour m'éloigner du mal je n'eus ni l'un ni l'autre;
Nul ne me le montra; rien ne m'en défendit.
Vous m'en faites un crime, et ce crime est le vôtre:
O mon père, soyez maudit!

« Je veux de l'or; quêtez chez vos nobles Romaines!
Vous dites que le pauvre a des droits sur cet or;
Si j'ai plus de besoins, je suis plus pauvre encor,
Abandonné par vous aux passions humaines.
Celle qui dans mes bras mourut en vous aimant,
De ne vous pas trahir m'imposa le serment;
Je l'ai fait; vous savez que j'y serai fidèle,
Et dans son froid dédain votre cœur s'enhardit;
Il m'écrase à plaisir sous mon respect pour elle:
O mon père, soyez maudit!

« Mais je l'aurais, cet or, demain, cette nuit même.
Toi qu'en vain j'ai prié, toi qui ne m'entends pas,
Dieu sourd comme mon père, il n'était donc qu'un pas
De la débauche au meurtre, et du meurtre au blasphème.
A minuit, d'Albano les abords sont déserts,
Et les cris d'un mourant s'y perdront dans les airs;
Mon stylet, je le tiens; cette nuit sera sombre;
D'Ascagne le tombeau peut cacher un bandit;
Là j'attendrai qu'on passe, en murmurant dans l'ombre:
O mon père, soyez maudit!

« D'où vient que je frissonne, et quel effroi m'arrête?
C'est à vous de trembler: le meurtrier, c'est vous.
Quand l'airain cette nuit frappera douze coups,
Vous sentirez d'horreur se dresser votre tête.
Minuit fera sur vous passer tous mes frissons:
Vous verrez devant moi s'écarter les buissons:
Vous me verrez courir de ma retraite obscure
Comme un tigre caché qui vers le sang bondit;
Vous entendrez ce cri sortir de la blessure:
O mon père, soyez maudit!

« Si ma tête ici-bas doit rester impunie,
Vous n'en aurez pas moins le remords du forfait;
Si je meurs pour le mal que vous-même aurez fait,
De mon supplice encor vous aurez l'agonie.
Dans ces murs où, vivant, je n'ai pu pénétrer,
Mort, de mon souvenir je veux vous torturer,
Agiter devant vous ce fer encore humide,
Tacher vos vêtements du sang qu'il répandit,
Et tracer sur l'autel, de sa pointe homicide:
O mon père, soyez maudit!

« Je veux que de vos yeux la rebelle paupière
Se rouvre malgré vous, quand du pas lourd des morts
Vous m'entendrez venir dans vos noirs corridors;
Je veux vous apparaître à votre heure dernière;
Je veux que sous vos mains le divin crucifix
Prenne en vous menaçant les traits de votre fils,
Et que dans une angoisse impossible à décrire,
Sur les portes du ciel, à votre âme interdit,
Vous lisiez en mourant ce que je vais écrire:
O mon père, soyez maudit!

CHANT SEPTIÈME

LE CRIME

« Dieu, que ton esprit m'accompagne;
De ta force viens m'assister:
Que j'arrive au tombeau d'Ascagne
Encore à temps pour l'arrêter!

« Marchons et prions; si je prie.
Dieu peut-être m'assistera.
Marchons; le meurtre veille; il attend; il me crie:
« Je porterai le coup quand minuit sonnera. »
Mais, déjà chancelant, je me soutiens à peine:
Arrêtons-nous!... Le temps ne reprend pas haleine,
Il court, lui; marchons donc sous le poids de cet or;
Marchons sans essuyer la sueur qui m'inonde;
Marchons, fût-ce aux bornes du monde;
Fût-ce à genoux, marchons encor!

« Dieu, que ton esprit m'accompagne ; etc.

« Dans quel trouble tu me ramènes
Aux lieux où, si calme autrefois
Devant la majesté des campagnes romaines,
Je tombais à genoux en m'écriant : Je crois !
Comme, sans me lasser de leur sainte tristesse,
Dans ta divinité j'abîmais ma faiblesse !
Pur, j'y sentais, au feu de ton souffle éternel,
S'épanouir vers toi ma piété fervente,
Et, si j'y frémis d'épouvante,
C'est que j'y reviens criminel.

« Dieu, que ton esprit m'accompagne ; etc.

« Oui, je fus inhumain pour elle ;
Pour lui je fus dénaturé.
Ce cœur qui s'obstinait à leur rester fidèle,
En impuissants combats que je le déchirai !
Et pourquoi ? J'ai voulu, dans mon orgueil impie,
Cacher aux yeux de tous la faute que j'expie ;
Mais, en croyant le fuir, si tu ne nous soutiens,
Nous roulons dans l'abîme, aveugles que nous sommes !
On peut tromper les yeux des hommes ;
Quel homme peut tromper les tiens ?

« Dieu, que ton esprit m'accompagne ; etc.

« De l'oubli voilà qu'il s'élance,
Ce souvenir que j'ai cru mort.
Il respire, il est homme, et de ma ressemblance
Terrible il me poursuit comme un vivant remord.
Il est mon sang ; il a, pour me glacer de crainte,
Des traits accusateurs où ma honte est empreinte,
Des yeux dont le regard semble la proclamer,
Une voix pour crier : Je suis votre victime !
Un cœur pour méditer le crime,
Et des bras pour le consommer.

« Dieu, que ton esprit m'accompagne ; etc.

« Où va s'égarer ma pensée?
Le chemin, mes pieds l'ont perdu.
Si je tardais pourtant, si l'heure était passée,
Si... Marchons au hasard! prions! Qu'ai-je entendu?
Les sanglots d'un mourant?... Non, rien. Mais je succombe
Mon Dieu, tends-moi la main ou sous mes maux je tombe;
Rappelle-toi le Christ au Jardin des douleurs,
Quand il disait: Mon père, éloignez ce calice!
Et prends pitié de mon supplice:
Je ne suis qu'un homme, et je meurs.

« Dieu, que ton esprit m'accompagne; etc.

« Marchons !... Mais quelle forme blanche
Glisse à mes côtés sur les vents?
Est-ce toi, Julia? ton front vers moi se penche;
Sur moi de ton linceul flottent les plis mouvants.
Dans l'abîme où l'on souffre es-tu captive encore?
Ton haleine me glace et ton œil me dévore.
Pèlerinage affreux! mais je dois l'achever;
C'est la vie et la mort qu'un même acte rassemble;
Marchons donc, et prions ensemble:
C'est notre fils qu'il faut sauver!

« Dieu, que ton esprit m'accompagne; etc.

« Tu pleures, Julia, tu pleures,
Et tu me fuis en gémissant,
Que me voulais-tu donc? des funèbres demeures
Venais-tu m'apporter un message de sang?
Non; le vent seul murmure à travers la vallée;
J'approche, et tout est calme autour du mausolée;
A ce remords, mon Dieu, j'aurai donc échappé!
J'approche, un pas encore, et j'ai franchi l'espace;
Il est sauvé; je te rends grâce:
Mon Dieu, son bras n'a pas frappé!

« C'est ton esprit qui m'accompagne;
Ta force a daigné m'assister
Et j'arrive au tombeau d'Ascagne
Encore à temps pour.... »

CHANT HUITIÈME

LA PLACE DU PEUPLE

« Miséricorde !
Frères, laissez-vous attendrir ;
Priez pour que le ciel accorde
Au condamné qui va mourir
Miséricorde. »

Sur la place le peuple attend
Que le fer abatte une tête,
Et lui donne en la lui jetant,
Moins une leçon qu'une fête.
Le pénitent, qui doit prier
Pour que l'âme du meurtrier
Monte vers le Dieu qui pardonne,
Passe, et, comme un fantôme errant,
Mêle au cliquetis monotone
De la quête qui tombe et sonne
Sa voix lugubre, en murmurant :

« Miséricorde !
Frères, laissez-vous attendrir ;
Priez pour que le ciel accorde
Au condamné qui va mourir
Miséricorde. »

« — Quoi ! ma sœur, le fer dans le sein,
Ce bon prêtre, à l'heure suprême,
Voulut démentir l'assassin
Qui vint se dénoncer lui-même !
— Oui, ma sœur, oui, frère Adrien
Pour le sauver n'épargna rien.
Que sa charité fut sublime,
Quand le ciel l'eût ressuscité !
Mais, plus il excusait le crime,
Plus l'autre devant sa victime
En confessait l'iniquité. »

« Miséricorde !
Frères, laissez-vous attendrir ;

Priez pour que le ciel accorde
Au condamné qui va mourir
Miséricorde. »

Autour du char noir, pas à pas,
Des Trépassés l'ordre s'avance ;
La croix d'airain, qu'on ne voit pas,
Sous un crêpe noir les devance.
Chacun d'eux a le front couvert
Du voile pour ses yeux ouvert ;
Au *De profundis* qu'il murmure
La foule en s'inclinant répond,
Et sous un noir linceul de bure
On croit voir à la sépulture
Des morts conduire un moribond.

« Miséricorde !
Frères, laissez-vous attendrir ;
Priez pour que le ciel accorde
Au condamné qui va mourir
Miséricorde. »

« — Le voilà, ma sœur, le voilà !
Que de beauté ! que de courage !
Et si jeune !... Quoi ! tout cela
Va périr à la fleur de l'âge.
— Femmes, ne plaignez pas sa fin :
Moins féroce est dans l'Apennin
Le loup qui sort de son repaire.
— Beppo, vous êtes rigoureux ;
Pensez aux siens qu'il désespère :
S'il vit encor, son pauvre père,
Ah ! que son père est malheureux ! »

« Miséricorde !
Frères, laissez-vous attendrir ;
Priez pour que le ciel accorde
Au condamné qui va mourir
Miséricorde. »

« — Est-ce un rêve ? voyez, ma sœur !
Non, par l'eau sainte du baptême !

Regardez bien le confesseur :
C'est le frère Adrien lui-même.
La mort est peinte sur ses traits ;
A l'angoisse que tu souffrais,
Jésus, la sienne est comparable :
A peine il peut se soutenir ;
Plus pâle que ce misérable,
On dirait qu'il est le coupable
Et que c'est lui qu'on va punir. »

« Miséricorde !
Frères, laissez-vous attendrir ;
Priez pour que le ciel accorde
Au condamné qui va mourir
Miséricorde. »

« — Il veut boire avec lui le fiel
Répandu sur sa dernière heure ;
Sans que son cœur revienne au ciel,
Il ne souffrira pas qu'il meure.
Mais en vain tu lui parles bas,
Bon ange, en vain tu te débats
Contre Satan qui veut sa proie ;
Cet ingrat, que n'a pas contrit
L'amertume où ton cœur se noie
Dans son abominable joie
Insulte à tes pleurs et sourit. »

« Miséricorde !
Frères, laissez-vous attendrir ;
Priez pour que le ciel accorde
Au condamné qui va mourir
Miséricorde. »

« — Le monstre ! il vient de repousser
Du Sauveur la divine image
Frère Adrien veut l'embrasser ;
Mais il détourne le visage.
Voyez-vous briller dans son œil
Des damnés l'infernal orgueil,

Tandis que près de nous il passe?
Au prêtre, grand Dieu, qu'a-t-il dit?
— Quoi, ma sœur, quoi! Parlez, de grâce.
— Il vient de lui dire à voix basse:
O mon père, soyez maudit! »

« Miséricorde!
Frères, laissez-vous attendrir;
Priez pour que le ciel accorde
Au condamné qui va mourir
Miséricorde. »

« — A la chapelle on l'a conduit.
Tout un jour perdu dans l'attente!
Restons encor; voici la nuit!
Il mourra sans qu'il se repente.
Il sort; qu'il est fier en montant!
Nous touchons à l'horrible instant:
Dans mes mains ma tête se cache:
Mais, Beppo, regardez pour nous;
Eh bien? — Le prêtre à lui s'attache.
— Après? — De ses bras on l'arrache.
— Enfin? — Rien: j'ai fait comme vous ».

« Miséricorde!
Frères, laissez-vous attendrir;
Priez pour que le ciel accorde
Au pécheur qui vient de mourir
Miséricorde. »

La foule recule en s'ouvrant
Pour deux corps qui traversent Rome,
Pour un mort et pour un mourant:
Le criminel et le saint homme.
Elle murmure, à leur aspect,
Deux noms diversement célèbres.
L'*Ave* sonne: la nuit descend,
Et l'écho de ces mots funèbres,
Qui s'éteignent dans les ténèbres,
Par degrés va s'affaiblissant:

« Miséricorde !
Frères, laissez-vous attendrir ;
Priez pour que le ciel accorde
Au pécheur qui vient de mourir
Miséricorde. »

LA FLEUR DU COLISÉE

Rome.

Ah ! que le jour lui tardait !
Pour éclore, elle attendait,
Cette fleur du Colisée,
Que le soleil, à travers
Un des arceaux entr'ouverts,
En s'éveillant l'eût baisée.

Comme un gage de sa foi,
Nisita cueillit pour moi
Cette fleur du Colisée ;
Quand sa main vint me l'offrir,
Je vis la fleur s'entr'ouvrir :
Ses lèvres l'avaient baisée.

Un parfum plus doux encor
S'exhalait des feuilles d'or
De la fleur du Colisée ;
« Je crois, dis-je à Nisita,
Que votre souffle y resta
Quand vos lèvres l'ont baisée.

« Je la tiens de votre amour ;
Elle vivra plus d'un jour,
Cette fleur du Colisée. »
Je le crus, mais dans ma main
La fleur s'effeuilla soudain,
Tant mes lèvres l'ont baisée !

Et j'ai dit quand mon amour
A joint ses débris d'un jour

Aux débris du Colisée :
« Tout passe, et tant de grandeur
Passera comme la fleur
Que nos lèvres ont baisée. »

LES LIMBES

Comme un vain rêve du matin,
Un parfum vague, un bruit lointain,
C'est je ne sais quoi d'incertain
    Que cet empire ;
Lieux qu'à peine vient éclairer
Un jour qui, sans rien colorer,
A chaque instant près d'expirer,
    Jamais n'expire.

Partout cette demi-clarté
Dont la morne tranquillité
Suit un crépuscule d'été,
    Ou de l'aurore
Fait pressentir que le retour
Va poindre au céleste séjour,
Quand la nuit n'est plus, quand le jour
    N'est pas encore !

Ce ciel terne, où manque un soleil,
N'est jamais bleu, jamais vermeil ;
Jamais brise dans ce sommeil
    De la nature,
N'agita d'un frémissement
La torpeur de ce lac dormant,
Dont l'eau n'a point de mouvement,
    Point de murmure.

L'air n'entr'ouvre sous sa tiédeur
Que fleurs qui, presque sans odeur,
Comme les lis ont la candeur
    De l'innocence ;

Sur leur sein pâle et sans reflets
Languissent des oiseaux muets :
Dans le ciel, l'onde et les forêts,
Tout est silence.

Loin de Dieu, là, sont renfermés
Les milliers d'êtres tant aimés,
Qu'en ces bosquets inanimés
La tombe envoie.
Le calme d'un vague loisir,
Sans regret comme sans désir,
Sans peine comme sans plaisir,
C'est là leur joie.

Là, ni veille ni lendemain !
Ils n'ont sur un bonheur prochain,
Sur celui qu'on rappelle en vain,
Rien à se dire.
Leurs sanglots ne troublent jamais
De l'air l'inaltérable paix ;
Mais aussi leur rire jamais
N'est qu'un sourire.

Sur leurs doux traits que de pâleur !
Adieu cette fraîche couleur
Qui de baiser leur joue en fleur
Donnait l'envie !
De leurs yeux, qui charment d'abord,
Mais dont aucun éclair ne sort,
Le morne éclat n'est pas la mort,
N'est pas la vie.

Rien de bruyant, rien d'agité
Dans leur triste félicité !
Ils se couronnent sans gaîté
De fleurs nouvelles.
Ils se parlent, mais c'est tout bas ;
Ils marchent, mais c'est pas à pas ;
Ils volent, mais on n'entend pas
Battre leurs ailes.

Parmi tout ce peuple charmant,
Qui se meut si nonchalamment,
Qui fait sous son balancement
    Plier les branches,
Quelle est cette ombre aux blonds cheveux,
Au regard timide, aux yeux bleus,
Qui ne mêle pas à leurs jeux
    Ses ailes blanches?

Elle arrive, et, fantôme ailé,
Elle n'a pas encore volé;
L'effroi dont son cœur est troublé,
    J'en vois la cause:
N'est-ce pas celui que ressent
La colombe qui, s'avançant
Pour essayer son vol naissant,
    Voudrait et n'ose?

Non; dans ses yeux roulent des pleurs.
Belle enfant, calme tes douleurs;
    Là sont des fruits, là sont des fleurs
    Dont tu disposes.
Laisse-toi tenter, et, crois-moi,
Cueille ces roses sans effroi;
Car, bien que pâles comme toi,
    Ce sont des roses.

Triomphe en tenant à deux mains
Ta robe pleine de jasmins;
Et puis, courant par les chemins,
    Va les répandre.
Viens, tu prendras en le guettant
L'oiseau qui, sans but voletant,
N'aime ni ne chante, et partant
    Se laisse prendre.

Avec ces enfants tu joûras;
Viens, ils tendent vers toi les bras;
On danse tristement là-bas,
    Mais on y danse.

Pourquoi penser, pleurer ainsi?
Aucun enfant ne pleure ici,
Ombre rêveuse; mais aussi
    Aucun ne pense.

Dieu permet-il qu'un souvenir
Laisse ton cœur entretenir
D'un bien qui ne peut revenir
    L'idée amère?
« — Oui, je me souviens du passé,
Du berceau vide où j'ai laissé
Mon rêve à peine commencé,
    Et de ma mère. »

LE GONDOLIER

Venise.

« Conduis-moi, beau gondolier,
Jusqu'à Rialto, dit-elle:
Je te donne mon collier,
Et la pierre en est si belle! »
Pourtant elle eut un refus:
« C'est trop peu, sur ma parole,
Pour rentrer dans ma gondole.
Non; Gianetta, je veux plus. »
« Tiens, je sais un lamento;
Je le chanterai, dit-elle,
En allant à Rialto;
La musique en est si belle! »
Pourtant elle eut un refus:
« Quoi! pour une barcarole,
Vous, entrer dans ma gondole!
Non; Gianetta, je veux plus. »
Son chapelet dans les mains,
« Tiens, le veux-tu, lui dit-elle:
L'évêque en bénit les grains,
Et la croix en est si belle! »
Pourtant elle eut un refus:

Vous, entrer dans ma gondole !
Non ; Gianetta, je veux plus. »
Sur le canal cependant
Je le vis ramer près d'elle,
Et rire en la regardant.
Qu'avait donné cette belle?
Elle aborda, l'air confus.
Lui, fidèle à sa parole,
Remonta dans sa gondole
Sans rien demander de plus.

L'AME DU PURGATOIRE

Venise.

Mon bien-aimé, dans mes douleurs,
Je viens de la cité des pleurs,
Pour vous demander des prières.
Vous me disiez, penché vers moi :
« Si je vis, je prîrai pour toi. »
Voilà vos paroles dernières,
Hélas ! hélas !
Depuis que j'ai quitté vos bras,
Jamais je n'entends vos prières.
Hélas ! hélas !
J'écoute, et vous ne priez pas.

Puisse au Lido ton âme errer, »
Disiez-vous, « pour me voir pleurer ! »
Elle s'envola sans alarme.
Ami, sur mon froid monument
L'eau du ciel tomba tristement,
Mais de vos yeux, pas une larme.
Hélas ! hélas !
Ce Dieu qui me vit dans vos bras,
Que votre douleur le désarme !
Moi seule, hélas !
Je pleure, et vous ne priez pas.

Combien nos doux ravissements,
Ami, me coûtent de tourments,
Au fond de ces tristes demeures !
Les jours n'ont ni soir ni matin ;
Et l'aiguille y tourne sans fin,
Sans fin, sur un cadran sans heures :
Hélas ! hélas !
Vers vous, ami, levant les bras,
J'attends en vain dans ces demeures
Hélas ! hélas !
J'attends, et vous ne priez pas.

Quand mon crime fut consommé,
Un seul regret eût désarmé
Ce Dieu qui me fut si terrible.
Deux fois, prête à me repentir,
De la mort qui vint m'avertir
Je sentis l'haleine invisible.
Hélas ! hélas !
Vous étiez heureux dans mes bras,
Me repentir fut impossible.
Hélas ! hélas !
Je souffre, et vous ne priez pas.

Souvenez-vous de la Brenta,
Où la gondole s'arrêta,
Pour ne repartir qu'à l'aurore,
De l'arbre qui nous a cachés,
Des gazons... qui se sont penchés,
Quand vous m'avez dit : « Je t'adore. »
Hélas ! hélas !
La mort m'y surprit dans vos bras,
Sous vos baisers tremblante encore.
Hélas ! hélas !
Je brûle, et vous ne priez pas.

Rendez-les moi, ces frais jasmins,
Où, sur un lit fait par vos mains,
Ma tête en feu s'est reposée.
Rendez-moi ce lilas en fleurs,
Qui, sur nous secouant ses pleurs,

Rafraîchit ma bouche embrasée.
Hélas ! hélas !
Venez m'y porter dans vos bras
Pour que j'y boive la rosée.
Hélas ! hélas !
J'ai soif, et vous ne priez pas.

Dans votre gondole, à son tour,
Une autre vous parle d'amour ;
Mon portrait devait lui déplaire,
Dans les flots son dépit jaloux
A jeté ce doux gage, et vous,
Ami, vous l'avez laissé faire.
Hélas ! hélas !
Pourquoi vers vous tendre les bras ?
Non, je dois souffrir et me taire,
Hélas ! hélas !
C'en est fait, vous ne prîrez pas.

Adieu, je ne reviendrai plus
Vous lasser de cris superflus,
Puisqu'à vos yeux une autre est belle.
Ah ! que ses baisers vous soient doux !
Je suis morte, et souffre pour vous.
Heureux d'aimer, vivez pour elle.
Hélas ! hélas !
Pensez quelquefois, dans ses bras,
A l'abîme où Dieu me rappelle.
Hélas ! hélas !
J'y descends, ne m'y suivez pas !

LA VACHE PERDUE

Dans le Simplon.

Ah ! ah ! de la montagne
Reviens, Néra, reviens !
Réponds-moi, ma compagne,
Ma vache, mon seul bien.
La voix d'un si bon maître,
Néra,
Peux-tu la méconnaître ?

Ah ! ah !
Néra !

Reviens, reviens, c'est l'heure
Où le loup sort des bois ;
Ma chienne, qui te pleure,
Répond seule à ma voix :
Hors l'ami qui t'appelle,
Néra,
Qui t'aimera comme elle ?
Ah ! ah !
Néra !

Dis-moi si, dans la crèche,
Où tu léchais ma main,
Tu manquas d'herbe fraîche
Quand je manquais de pain.
Nous n'en avions qu'à peine,
Néra,
Et ta crèche était pleine,
Ah ! ah !
Néra !

Hélas ! c'est bien sans cause
Que tu m'as délaissé.
T'ai-je dit quelque chose
Hors un mot, l'an passé ?
Oui, quand mourut ma femme,
Néra,
J'avais la mort dans l'âme.
Ah ! ah !
Néra !

De ta mammelle avide,
Mon pauvre enfant crîra ;
S'il voit l'étable vide,
Qui le consolera ?
Toi, sa seule nourrice,
Néra.
Veux-tu donc qu'il périsse ?
Ah ! ah !
Néra !

Lorsqu'avec la pervenche
Pâque refleurira,
Des rameaux du dimanche
Qui te couronnera?
Toi, si bonne chrétienne?
Néra.
Deviendras-tu païenne?
Ah! ah!
Néra!

Quand les miens en famille
Fêtaient les rois entre eux,
Je te disais: Ma fille,
Ma part est à nous deux.
A la fève prochaine,
Néra,
Tu ne seras pas reine,
Ah! ah!
Néra!

Ingrate, quand la fièvre
Glaçait mes doigts roidis,
Otant mon poil de chèvre,
Sur vous je l'étendis.
Faut-il que le froid vienne,
Néra,
Pour qu'il vous en souvienne?
Ah! ah!
Néra!

Adieu! sous mon vieux hêtre
Je m'en reviens sans vous.
Allez chercher pour maître
Un plus riche que nous.
Allez, mon cœur se brise,
Néra!
Pourtant, Dieu te conduise!
Ah! ah!
Néra,

Je n'ai pas le courage
De te vouloir du mal:

Sur nos monts crains l'orage
Crains l'ombre dans le val.
Pais longtemps l'herbe verte,
Néra,
Nous mourrons de ta perte.
Ah! ah!
Néra!

Un soir, à ma fenêtre,
Néra, pour t'abriter,
De ta corne peut-être
Tu reviendras heurter.
Si la famille est morte,
Néra,
Qui t'ouvrira la porte?
Ah! ah!
Néra!

LE MARRONNIER D'ELISA

De la Madeleine.

Le marronnier planté pour elle
Grandit sous la rosée; il monte, il prend l'essor,
Que les hivers soient doux à sa tige nouvelle;
Que des troupeaux errants la dent l'épargne encor;
Si je le vois jamais aussi beau qu'elle est belle,
Jamais chêne orgueilleux n'égalera l'essor
Du marronnier planté pour elle.

Le marronnier planté pour elle
Livre au soleil d'avril ses bourgeons entr'ouverts.
Printemps, de tes couleurs prodigue la plus belle;
Nuit, tes pleurs les plus frais versés du haut des airs;
Soleil, les plus doux feux de ta chaleur nouvelle;
Donnez, prodiguez tout aux bourgeons entr'ouverts
Du marronnier planté pour elle.

Le marronnier planté pour elle
Se couronne en riant de ses premières fleurs.
L'oiseau qui vient de naître, à leur blancheur nouvelle,
Vient confondre l'éclat de ses jeunes couleurs:

Chantre léger des airs, tu deviendras fidèle
En commençant d'aimer sur les premières fleurs
Du marronnier planté pour elle.

Le marronnier planté pour elle
Perd tour à tour loin d'elle et reprend ses rameaux.
Quand ses jours sont flétris en vain l'homme rappelle
Ceux dont il a jonché le chemin des tombeaux.
Plus de retour pour eux, plus de fraîcheur nouvelle !...
Ils s'effeuillent pourtant ainsi que les rameaux
Du marronnier planté pour elle.

Le marronnier planté pour elle
Voit se faner les miens dans l'été de mes ans ;
Ne viendra-t-elle donc que si la mort l'appelle ?
Eh bien ! que je succombe ; et, sous l'herbe des champs,
En tombant de ses mains qu'une feuille se mêle
Aux feuilles que sur moi jettera tous les ans
Le marronnier planté pour elle.

ADIEU !
A LA MADELEINE

De Saint-Just.

Adieu, Madeleine chérie,
Qui te réfléchis dans les eaux,
Comme une fleur dans la prairie
Se mire au cristal des ruisseaux.
Ta colline, où j'ai vu paraître
Un beau jour qui s'est éclipsé,
J'ai rêvé que j'en étais maître ;
Adieu ! ce doux rêve est passé.

Assis sur la rive opposée,
Je te vois, lorsque le soleil
Sur tes gazons boit la rosée,
Sourire encore à ton réveil,
Et d'un brouillard pâle entourée
Quand le jour meurt avec le bruit,
Blanchir comme une ombre adorée
Qui nous apparaît dans la nuit.

Doux trésors de ma moisson mûre,
De vos épis un autre est roi ;
Tilleuls dont j'aimais le murmure,
Vous n'aurez plus d'ombre pour moi.
Ton coq peut tourner à sa guise,
Clocher, que je fuis sans retour :
Ce n'est plus à moi que la brise
Lui dit d'annoncer un beau jour.

Cette fenêtre était la tienne,
Hirondelle, qui vins loger
Bien des printemps dans ma persienne,
Où je n'osais te déranger ;
Dès que la feuille était fanée,
Tu partais la première, et moi,
Avant toi je pars cette année :
Mais reviendrai-je comme toi ?

Qu'ils soient l'amour d'un autre maître,
Ces pêchers dont j'ouvris les bras !
Leurs fruits verts, je les ai vus naître ;
Rougir je ne les verrai pas.
J'ai vu des bosquets que je quitte
Sous l'été les roses mourir ;
J'y vois planter la marguerite :
Je ne l'y verrai pas fleurir.

Ainsi tout passe, et l'on délaisse
Les lieux où l'on s'est répété :
« Ici luira sur ma vieillesse
« L'azur de son dernier été. »
Heureux, quand on les abandonne,
Si l'on part, en se comptant tous,
Si l'on part sans laisser personne

Sous l'herbe qui n'est plus à vous.
Adieu, prairie où sur la brune,
Lorsque tout dort, jusqu'aux roseaux,
J'entendais rire au clair de lune
Les lutins des bois et des eaux,
Qui, sous ses clartés taciturnes,

Du trône disputant l'honneur,
Se livraient des assauts nocturnes
Autour des meules du faneur.

Adieu, mystérieux ombrage,
Sombre fraîcheur, calme inspirant ;
Mère de Dieu, de qui l'image
Consacre ce vieux tronc mourant,
Où quand son heure est arrivée,
Le passereau loin des larcins
Vient cacher sa jeune couvée
Dans les plis de tes voiles saints.

Adieu, chapelle qui protège
Le pauvre contre ses douleurs ;
Avenue où, foulant la neige
De mes acacias en fleurs,
Lorsque le vent l'avait semée
Du haut de ses rameaux tremblants,
Je suivais quelque trace aimée,
Empreinte sur ses flocons blancs.

Adieu, flots, dont le cours tranquille
Couvert de berceaux verdoyants,
A ma nacelle, d'île en île,
Ouvrait mille sentiers fuyants,
Quand, rêveuse, elle allait sans guide
Me perdre en suivant vos détours
Dans l'ombre d'un dédale humide
Où je me retrouvais toujours.

Adieu, chers témoins de ma peine,
Forêt, jardin, flots que j'aimais !
Adieu, ma fraîche Madeleine !
Madeleine, adieu pour jamais !
Je pars, il le faut, et je cède ;
Mais le cœur me saigne en partant.
Qu'un plus riche qui te possède
Soit heureux où nous l'étions tant !

LOUIS XI

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

(FRAGMENTS ET ANALYSE)

Une campagne. Le château du Plessis au fond sur le côté; quelques cabanes pauvres. Il fait nuit. Les personnages sont:

LOUIS XI.	LE COMTE DE LUDE.
LE DAUPHIN.	LE CARDINAL D'ALBY.
LE DUC DE NEMOURS.	LE COMTE DE DREUX.
COMMINE.	LE DUC DE CRAON.
COITIER, *médecin du roi.*	MARCEL, *paysan.*
FRANÇOIS DE PAULE.	MARTHE, *sa femme.*
OLIVIER LE DAIM.	RICHARD. } *Paysans.*
TRISTAN L'ERMITE, *grand prévôt.*	DIDIER. } *Paysans.*
MARIE, *fille de Commine.*	CRAWFORD. } *Paysans.*

Clergé. — Châtelain. — Chevaliers, Officiers, Marchands, etc.

ACTE PREMIER

Au lever du rideau, des gardes, un paysan. C'est une ronde conduite par Tristan.

TRISTAN *(au paysan)*

Rentre, où les tiens verront avant la nuit prochaine
La justice du roi suspendue à ce chêne.

Le paysan ayant regagné sa chaumière, Tristan et les gardes rentrent au château. — Arrive Commine. Il tient un rouleau de parchemin. Il s'assied au pied d'un chêne. Le jour commence. Commine est songeur. Il ouvre le manuscrit:

Mémoires de Commine!... Ah! si les mains du roi
Déroulaient cet écrit, qui doit vivre après moi,
Où chacun de ses jours, recueilli pour l'histoire,
Laisse un tribut durable et de honte et de gloire,

Tremblant, on le verrait, par le titre arrêté,
Pâlir devant son règne à ses yeux présenté.
De vices, de vertus quel étrange assemblage !
Là, quel effroi honteux ! là, quel brillant courage !
Que de clémence alors, plus tard que de bourreaux !
Humble et fier, doux au peuple et dur aux grands vassaux,
Crédule et défiant, généreux et barbare,
Autant il fut prodigue, autant il fut avare...
Aujourd'hui quel tableau ! je tremble en décrivant
Ce château du Plessis, tombeau d'un roi vivant,
Comme si je craignais qu'un vélin infidèle
Ne trahit les secrets que ma main lui révèle.
Captif sous les barreaux dont il charge ces tours,
Il dispute à la mort un reste de vieux jours.
Usé par ses terreurs, il se détruit lui-même,
S'obstine à porter seul un pesant diadème,
S'en accable, et jaloux de son jeune héritier,
Ne vivant qu'à demi, règne encor tout entier.
Oui, le voilà : c'est lui.

Arrive le médecin du roi, Coitier. Il sort de donner ses soins à un pauvre pâtre que des archers ont blessé pour le simple plaisir de faire le mal.

COMMINE

Qu'il se plaigne : le roi deviendra son appui.

COITIER

Qu'il se taise : Tristan pourrait penser à lui.

COMMINE

Sur ce vil instrument jetez votre colère.

COITIER

J'impute au souverain les excès qu'il tolère.

Ils en viennent à parler du duc de Nemours que Louis XI a fait périr et dont les descendants ont été emprisonnés, persécutés de façon odieuse. Aujourd'hui, si un de ses fils vit encor, c'est grâce à Coitier et à Commine qui l'ont, pris de pitié, soustrait à la colère royale. Ce jeune homme, maintenant au service de Charles le Téméraire, a été élevé avec la propre fille de Commine; ils s'aiment et le ministre de Louis XI espère que des temps

plus heureux viendront qui lui permettront d'unir les deux amants.

COITIER

J'admire, en y songeant,
La politique adroite dans le père indulgent,
Qui sait? des Armagnacs la grandeur peut renaître:
Admis dans les secrets de notre premier maître,
Nemours est cher au duc, adoré du soldat;
Ce gendre tout-puissant ne sera pas ingrat,
Et, si votre fortune essuyait quelque orage,
Vous prépare en Bourgogne un port dans le naufrage.

Commine proteste:

A la cour sous ces traits, que n'allez-vous me peindre?

COITIER

Vous n'eussiez point parlé si vous pouviez le craindre.
Mes amis les plus chers sont par moi peu flattés,
Mais je garde pour eux ces dures vérités.

COMMINE

Epargnez-les du moins à Louis qui succombe.

COITIER

Quand les entendrait-il? serait-ce dans la tombe?

COMMINE

Vous, son persécuteur, devenez son soutien.

COITIER

Il serait mon tyran, si je n'étais le sien.
Vrai Dieu! ne l'est-il pas? sait-on ce qu'on m'envie?
Du médecin d'un roi sait-on quelle est la vie?
Cet esclave absolu, qui parle en souverain,
Ment lorsqu'il se dit libre, et porte un joug d'airain.
Je ne m'appartiens pas; un autre me possède;
Absent, il me maudit, et présent, il m'obsède;
Il me laisse à regret la santé qu'il n'a pas;
S'il reste, il faut rester; s'il part, suivre ses pas,
Sous un plus dur fardeau baissant ma tête altière
Que les obscurs varlets courbés sous sa litière.
Confiné près de lui dans ce triste séjour,
Quand je vois sa raison décroître avec le jour,
Quand de ce triple pont qui le rassure à peine,

J'entends crier la herse et retomber la chaîne.
C'est moi qu'il fait asseoir au pied du lit royal
Où l'insomnie ardente irrite encor son mal;
Moi, que d'un faux aveu sa voix flatteuse abuse
S'il craint qu'en sommeillant un rêve ne l'accuse;
Moi, que dans ses fureurs il chasse avec dédain;
Moi, que dans ses tourments il rappelle soudain;
Toujours moi, dont le nom s'échappe de sa bouche,
Lorsqu'un remords vengeur vient secouer sa couche.
Mais s'il charge mes jours du poids de ses ennuis,
Du cri de ses douleurs s'il fatigue mes nuits,
Quand ce spectre imposteur, maître de sa souffrance,
De la vie en mourant affecte l'apparence,
Je raille sans pitié ses efforts superflus
Pour jouer à mes yeux la force qu'il n'a plus.
Misérable par lui, je le fais misérable;
Je lui rends en horreur l'ennui dont il m'accable;
Et pour souffrir tous deux nous vivrons réunis.
L'un de l'autre tyrans, l'un par l'autre punis,
Toujours prêts à briser le nœud qui nous rassemble,
Et toujours condamnés au malheur d'être ensemble,
Jusqu'à ce que la mort qui rompra nos liens,
Lui reprenant mes jours dont il a fait les siens,
Se lève entre nous deux, nous désunisse et vienne
S'emparer de sa vie et me rendre la mienne.

Mais voici Marie, la fille de l'historiographe; elle vient raconter à son père l'arrivée de François de Paule. Le saint homme fait des miracles: on l'a vu rendre la raison à une folle, la parole à un muet:

Et s'il parle aux tombeaux, ils s'ouvrent pour nous rendre
Les morts qu'il ressuscite en soufflant sur leur cendre.

Pourra-t-il quelque chose pour la santé du vieux roi?... Coitier est sceptique. Néanmoins, il va prévenir son maître. — Coitier parti, Marie annonce à son père une heureuse nouvelle; l'envoyé du duc de Bourgogne, si impatiemment attendu par Louis XI, il est là, dans le village, avec toute sa suite. C'est un brillant cavalier, le comte de Rethel. Marie se réjouit car elle pense que le comte aura pour elle une lettre du duc de Nemours. — Tous deux rentrent au

château. — C'est alors l'arrivée de deux cortèges, celui de François de Paule et celui de l'envoyé du duc de Bourgogne... Le peuple implore le saint :

UNE PAYSANNE

De ma sœur apaisez les tourments,
Mon père !

MARCEL.

Laissez-moi toucher vos vêtements.

DIDIER.

La santé !

MARTHE

De longs jours !

RICHARD.

Entrez dans ma chaumière,
Homme de Dieu, mon fils reverra la lumière.

Puis, suit une scène entre François de Paule et Nemours, car le comte de Rethel n'est autre que le fils de la grande victime de Louis XI qui vient, à la faveur d'une ambassade, venger son père.

ACTE II

La salle du trône au Plessis-lès-Tours. — Au lever du rideau, Marie est seule; elle arrange des fleurs. Le dauphin entre doucement. Il aime Marie, il le lui fait très tendrement entendre, mais la jeune fille qui pense à Nemours, se montre prudente et réservée. Le dauphin lui donne une bague et lui fait serment de lui accorder la faveur ou la grâce qu'elle pourra désirer, si jamais il règne.

Cependant le roi va donner audience à l'envoyé de Bourgogne; Nemours, malgré les exhortations de Commine, avec lequel il a eu un dramatique entretien, viendra devant le bourreau de sa race.

NEMOURS

Je sens mon corps trembler d'une horreur convulsive ;
C'est lui, c'est lui, mon père ! et Dieu souffre qu'il vive !

Et, surmontant mal son trouble et sa colère, parlant au nom du duc Charles, il formule avec violence les griefs

de son maître. Dépassant toute mesure, il va même jusqu'à jeter son gant à terre, défiant quiconque osera le relever. Mais Louis XI, qui a ses desseins cachés, pardonne à ces emportements et promet de faire justice aux réclamations du Téméraire.

SCÈNE XIII

LOUIS, TRISTAN

LOUIS

Viens !

TRISTAN

Me voici !

LOUIS

Plus près.

TRISTAN

Là, sire ?

LOUIS

Encore un pas.

TRISTAN

J'écouterai des yeux, vous pouvez parler bas.

LOUIS

Eh bien ! de ce vassal j'ai pardonné l'outrage.

TRISTAN

Vous l'avez dit.

LOUIS

C'est vrai.

TRISTAN

J'en conclus que c'est sage.

LOUIS

Je traite avec lui.

TRISTAN

Vous !

LOUIS

Ce mot te surprend ?

TRISTAN

Non :

Quoi que fasse mon maître, il a toujours raison.

LOUIS

Pourtant, à mon cousin si l'avenir réserve
Un revers décisif... que le ciel l'en préserve!

TRISTAN

Moi, le vœu que je fais, c'est qu'il n'y manque rien.

LOUIS

Tu n'es pas bon, Tristan : ton vœu n'est pas chrétien.
Mais, si Dieu l'accomplit, tout change alors.

TRISTAN

Sans doute.

LOUIS

Laisser aux mains du comte un traité qui me coûte,
Est-ce prudent?

TRISTAN

Tous deux sont à votre merci.

LOUIS

Respect au droit des gens! Non pas; non, rien ici.

TRISTAN

Comment anéantir un acte qu'il emporte?

LOUIS

Je lui donne au départ une brillante escorte.

TRISTAN

Pour lui faire honneur?

LOUIS

Oui, moi, son hôte et seigneur,
Comme tu dis, Tristan, je veux lui faire honneur.

TRISTAN

Qui doit la commander?

LOUIS

Toi, jusqu'à la frontière.

TRISTAN

Ah! moi.

LOUIS

Compose-la.

TRISTAN

Comment?

LOUIS

A ta manière.

TRISTAN

D'hommes que je connais?

LOUIS

D'accord.

TRISTAN

Intelligents?

LOUIS

D'hommes à toi.

TRISTAN

Nombreux?

LOUIS

Plus nombreux que ses gens:
Pour lui faire honneur.

TRISTAN

Certes.

LOUIS

Et qui sait?... Mais écoute:
C'est l'Angelus?

TRISTAN

Oui, sire.

(Louis retire son chapeau pour faire une prière, et Tristan l'imite.)

LOUIS *(se rapprochant de Tristan après avoir prié.)*

Et qui sait? sur la route...
Il est fier.

TRISTAN

Arrogant.

LOUIS

Dans un bois écarté,
Par les siens ou par lui tu peux être insulté.

TRISTAN

Je le suis.

LOUIS

Défends-toi.

TRISTAN

Comptez sur moi.

LOUIS

J'y compte...

Tu reprends le traité.

TRISTAN

C'est fait.

LOUIS

Bien !

TRISTAN

Mais le comte?...

LOUIS

Tu ne me comprends pas.

TRISTAN

Il faut donc...

LOUIS

Tu souris ;

Adieu, compère, adieu, tu comprends.

TRISTAN

J'ai compris.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

Une forêt : d'un côté, la chapelle de Notre-Dame-des-Bois, dont le portrait rustique s'avance, élevé de quelques degrés ; de l'autre, un banc au pied d'un arbre.

Au lever du rideau, le tableau animé d'une fête de village : on danse en rond sur le devant de la scène.

MARCEL, RICHARD, DIDIER, MARTHE

PAYSANS, SOLDATS, MARCHANDS

MARCEL *(chantant.)*

Quel plaisir!... Jusqu'à demain
Sautons au bruit du tambourin ;
Pour étourdir le chagrin,
Fillettes,
Musettes,
Répétez mon refrain !

A la gaîté ce beau jour nous convie ;
L'esprit libre et le cœur content,
Demandons tous bonheur et longue vie
Pour le roi que nous aimons tant...

MARTHE *(qui s'approche de Marcel.)*
Va-t-il mieux?

MARCEL
Je le crois, mais qui le sait ? personne.

MARTHE
Qu'un roi traîne longtemps, Marcel !

MARCEL
La place est bonne ;
On y tient tant qu'on peut.

RICHARD
La santé vaut de l'or :
Et la sienne, dit-on, coûte cher au Trésor.

DIDIER
Témoin les collecteurs dont nous sommes la proie.

MARCEL
Oui ; des impôts sur tout, même sur notre joie !
J'aime à me divertir ; mais doit-on m'y forcer?

MARTHE
Quand on danse pour soi, c'est plaisir de danser ;
Mais pour autrui !

RICHARD
Par ordre !

DIDIER
Et quand la peur vous glace,
La corvée est moins rude.

MARCEL
On peut venir : en place !...

....

DIDIER
Quand les verrons-nous donc mourir jusqu'au dernier,
Eux, et quelqu'un encor?

MARCEL
Chut ! messire Olivier !

En place : le voici !

Quel plaisir !... Jusqu'à demain
Sautons au bruit du tambourin !
Pour étourdir le chagrin,
Fillettes,
Musettes,
Répétez mon refrain !

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, OLIVIER

OLIVIER
Bien ! mes amis, courage.
C'est signe de bonheur quand on chante au village.

MARCEL
Vous voyez, monseigneur, si nous sommes joyeux.

OLIVIER
Je venais ici même en juger par mes yeux.
J'aime le peuple, moi.

MARCEL
Grand merci.

OLIVIER
Je l'estime.

MARCEL (*bas à Marthe.*)
Il en était.

MARTHE
Tais-toi.

OLIVIER
Que la fête s'anime :
Allons ! riez, dansez ! le roi le veut ainsi ;
Il fait de vos plaisirs son unique souci.

MARTHE
Au frais, sous la feuillée, on s'est mis en cadence ;
Nous n'avions garde au moins de manquer à la danse,
Vu que le grand prévôt nous a fait avertir
D'avoir, midi sonnant, à nous bien divertir.

RICHARD

Et sous peine sévère !

MARCEL

Il n'admet pas d'excuse,
Le bon seigneur Tristan, quand il veut qu'on s'amuse.
Aussi vous concevez qu'on est venu gaîment,
Et nous nous amusons de premier mouvement.

OLIVIER

C'est bien fait.

MARTHE

De tout cœur.

OLIVIER

Je vous en félicite.
Il se peut que le roi de ce beau jour profite.

DIDIER

Le roi !

OLIVIER

Qu'il vienne ici.

MARCEL

Parmi nous ?

OLIVIER

Oui, vraiment.
Qu'as-tu donc ?

MARCEL

C'est la joie et... le saisissement,
Le roi !

OLIVIER

Que direz-vous à cet excellent maître ?
Vous allez lui parler, mais sans le reconnaître.

MARCEL

Je ne l'ai jamais vu qu'à travers les barreaux,
Un soir que nous dansions là-bas, sous les créneaux.
Quand je dis, je l'ai vu, j'explique mal la chose :
J'ai voulu regarder ; mais un roi vous impose.

OLIVIER

Avais-tu peur ?

MARCEL

Moi, peur ! non ; mais, en y pensant,
J'avais comme un respect qui me glaçait le sang.
Richard, tu vas parler.

RICHARD *(à Didier.)*

Toi !

MARTHE

J'en fais mon affaire ;
Moi, si l'on veut.

OLIVIER

Vous tous. Il faudra le distraire,
Lui réjouir le cœur par quelque vieux refrain,
Par quelque bon propos.

MARCEL

Il a donc du chagrin ?

OLIVIER

Non pas ! lui répéter qu'il se porte à merveille.

MARTHE

Il va donc mal ?

OLIVIER

Eh non ! lui conter à l'oreille
Tout ce que vous pensez.

MARCEL

Comment, tout ?

OLIVIER

Pourquoi non ?

MARCEL

Bien ! moi je me plaindrai des gens de sa maison.

MARTHE

Moi, de ses Ecossais.

DIDIER

Moi, de la vénerie.

RICHARD

Moi, de la taille.

UN PAYSAN

Et moi...

OLIVIER

Halte-là, je vous prie

D'où vous vient cette audace?

MARTHE

Excusez, monseigneur.

Nous pensons...

OLIVIER

Vous pensez qu'il fait votre bonheur.

MARCEL

C'est vrai.

OLIVIER

Que vous l'aimez.

MARCEL

C'est juste.

OLIVIER

Comme un père.

MARCEL

Sans doute.

OLIVIER

Il m'est prouvé par cet aveu sincère

Que vous pensez ainsi?

MARCEL

D'accord.

MARTHE

Pas autrement.

OLIVIER

Eh bien! dites-le-donc, et parlez franchement.

MARCEL

Sans détour.

OLIVIER

Le voilà qui sort de l'ermitage.

MARCEL

Ah! ce vieillard si pâle!

OLIVIER

Il a très bon visage.

MARCEL

Oui, monseigneur.

OLIVIER
Chantez !

MARCEL *(d'une voix éteinte.)*

Quel plaisir !... Jusqu'à demain...
Sautons...

OLIVIER *(avec colère.)*
Ferme ! soutiens ta voix ;
De la gaîté, morbleu !... Chantez tous à la fois.

MARCEL ET LE CHŒUR

Quel plaisir !... Jusqu'à demain
Sautons au bruit du tambourin !
Pour étourdir le chagrin,
Fillettes,
Musettes,
Répétez mon refrain

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, LOUIS, QUELQUES ÉCOSSAIS

(Tristan est dans le fond, et semble veiller sur le roi.)
LOUIS *(qui arrive à pas lents, et tombe épuisé sur le banc.)*
Le soleil m'éblouit, et sa chaleur m'oppresse :
L'air était moins pesant, plus pur dans ma jeunesse ;
Les climats ont changé.

OLIVIER *(lui montrant les paysans.)*
Mêlez-vous à leurs jeux :
Vous êtes inconnu ; parlez-leur.

LOUIS
Tu le veux !

OLIVIER *(aux paysans.)*
Ce seigneur de la cour a deux mots à vous dire ;
Venez. (*Les paysans se rapprochent du roi.*)

LOUIS *(à Marthe.)*
Vous, la fermière.

MARTHE
A vos ordres, messire.

LOUIS

Comment faites-vous donc pour vous porter si bien?

MARTHE

Comment?

LOUIS

Dites-le moi.

MARTHE

Pour cela fait-on rien?
On y perdrait son temps; aussi, mauvaise ou bonne,
Nous prenons la santé comme Dieu nous la donne.
C'est chose naturelle, et qui vient, que je crois,
Ni plus ni moins que l'herbe et le gland dans les bois.
Pour m'en troubler la tête ai-je un instant de reste?
Que nenni! le coq chante, et chacun, d'un pas leste,
Court s'acquitter des soins qu'exige la saison:
Le mari fait ses blés: la femme, à la maison,
Gouverne de son mieux la grange et le ménage.
L'appétit qui s'éveille et qu'on gagne à l'ouvrage,
Change en morceau de roi le mets le plus frugal.
Jamais un lit n'est dur quand on fut matinal;
Le somme commencé jusqu'au jour on l'achève:
Qui n'a pas fait de mal n'a pas de mauvais rêve.
Puis revient le dimanche, et pour se ranimer,
On a par-ci par-là quelque saint à chômer,
Travail, bon appétit, et bonne conscience,
Sommeil à l'avenant, voilà notre science
Pour avoir l'âme en paix et le corps en santé;
L'année arrive au bout, et l'on s'est bien porté.

LOUIS

Quoi! jamais de chagrin?

MARCEL

Dame! la vie humaine
N'a qu'un beau jour sur trois, c'est comme la semaine:
La pluie et le beau temps, la peine et le plaisir;
C'est à prendre ou laisser; on ne peut pas choisir.

LOUIS

Pour vous est le plaisir, pour nous la peine.

MARTHE

A d'autres.
Pensez à nos soucis, vous oublierez les vôtres.
Quand le pain se vend cher, vous vous en troublez peu ;
Tout en filant mon lin, j'y rêve au coin du feu.
Pourtant je chante encor : bonne humeur vaut richesse,
Et qui souffre gaiement a de moins la tristesse.
Quel que soit notre lot, nous nous en plaignons tous ;
Mais le plus mécontent fait encor des jaloux.
Il n'est pauvre ici-bas qu'un plus pauvre n'envie ;
Et quand j'ai par malheur des chagrins dans ma vie,
Le sort d'un moins heureux me console du mien :
J'en vois qui sont si mal que je me trouve bien.

MARCEL

Maillard, notre cousin, doit un an sur sa ferme.
Donc, je bénis le ciel, moi qui ne dois qu'un terme.

LOUIS *(à Olivier.)*

Ces misérables-là font du bonheur de tout !

OLIVIER *(au roi.)*

Bonheur qui sent le peuple.

MARTHE

Il est de notre goût.
Qui nous dit qu'un plus grand nous plairaît davantage?

OLIVIER *(qui fait signe à Marthe.)*

Mais chacun, dans ce monde, a ses maux en partage ;
Vous aussi.

LOUIS

Répondez : N'avez-vous pas vos maux,
Partant des médecins ?

MARCEL

Oui-dà ! pour nos troupeaux ;
Mais pour nous, que non pas !

LOUIS

La raison ?

MARCEL

Elle est claire ;
Ils prennent votre argent souvent sans vous rien faire.
Leur bailler mes écus, pas si simple ! il vaut mieux

Acheter au voisin un quartaud de vin vieux,
Et pour m'administrer ce remède, que j'aime,
N'avoir de médecin que le chantre et moi-même :
Vu qu'on paie à grands frais tous ces donneurs d'espoir,
On croit en revenir, et puis crac ! un beau soir
Plus personne ?

LOUIS

Je souffre.

MARCEL

Au jour de l'échéance
Force est bien, malgré soi, d'acquitter sa créance.
Quel homme avec la mort a gagné son procès ?

LOUIS *(se levant.)*

Tu ne la crains donc pas, la mort ?

MARCEL

Si j'y pensais,
J'aurais peur comme un autre, encor plus j'imagine ;
Mais pourquoi donc penser à ce qui vous chagrine ?
Pour peu que le curé nous en parle au sermon,
Moi je pense vignoble et je rêve moisson ;
Ou je me dis tout bas ceci, qui me console :
Notre petit Marcel est beau que j'en raffole.
Tous les ans il grandit : moi, mon temps, lui, le sien.
Amassons pour qu'un jour il ne manque de rien ;
Que l'enfant nous regrette. Aussi bien, quoi qu'on fasse,
Il faut que tôt ou tard votre fils vous remplace.

LOUIS

Mais le plus tard possible.

MARCEL

Ah ! c'est mieux.

OLIVIER

Ignorant.

MARCEL

J'ai tort.

OLIVIER

Des médecins le savoir est si grand !

MARCEL

Je parle du barbier de notre voisinage.
Et l'on sait ce que c'est qu'un barbier de village.

LOUIS *(qui frappe sur l'épaule d'Olivier en riant.)*

Par Dieu ! voici quelqu'un qui le sait mieux que toi,
Tout ministre qu'il est.

OLIVIER *(à Marcel.)*

Pourquoi ris-tu ?

MARCEL

Qui, moi ?
Ce seigneur dit un mot qui me semble agréable :
J'en ris.

LOUIS

Vous l'appelez maître Olivier le Diable ;
Conviens-en.

MARCEL *(vivement.)*

Non.

LOUIS

Si fait.

MARTHE *(à Marcel.)*

Trop jaser nuit souvent :
Bouche close !

LOUIS

Entre amis.

MARTHE

Qu'on maudisse le vent,
Quand il abat les fruits ou découvre la grange ;
L'orage, quand trop d'eau fait couler la vendange,
L'orage ni le vent ne s'en fâcheront pas ;
Les grands, c'est autre chose : on a beau parler bas,
Tout ce qu'on dit sur eux leur revient à l'oreille,
Et l'on pleure le jour d'avoir trop ri la veille.

OLIVIER *(à Marthe.)*

Pourtant si quelqu'un d'eux disait du mal du roi,
Vous le dénonceriez ?

MARCEL

C'est bien chanceux...

LOUIS

Pourquoi ?

MARCEL

L'argent qu'on gagne ainsi vous porte préjudice.

OLIVIER

Rêves-tu ?

MARCEL

Vos moutons meurent par maléfice ;
Vos blés sèchent sur pied. Tenez, l'autre matin,
Le fermier du couvent dénonça son voisin ;
La grêle à ses vergers fit payer sa sottise,
Tout périt, et pourtant c'était du bien d'église.

OLIVIER

Maître fou !

MARCEL

Je l'ai vu : demandez à Richard.

RICHARD

C'est sûr.

LOUIS *(sévèrement.)*

Dieu l'a puni d'avoir parlé trop tard.

MARCEL

Je vous crois ; après tout, Dieu veuille avoir son âme !
Que vous sert votre argent, si l'enfer vous réclame ?
Aussi mon cœur s'en va quand je vois sur le soir
Le convoi d'un défunt, les cierges, le drap noir,
Et l'office des morts avec les chants funèbres ;
Je me dis : Les démons sont là, dans les ténèbres,
Ils vont le prendre ; et l'or, qu'il aimait à compter,
Des griffes de Satan ne peut le racheter.

LOUIS

Je me sens mal.

OLIVIER *(à Marcel.)*

Poltron !

MARCEL

J'en conviens, je frissonne ;
Pourtant j'ai bon espoir : je n'ai tué personne.

LOUIS *(avec violence.)*

Va-t'en... !

MARCEL

Je l'ai fâché, mais si je sais comment...

OLIVIER

Rustre !

LOUIS *(à lui-même.)*

La mort, l'enfer, un éternel tourment !
Notre-Dame d'Embrun, soyez-moi secourable :
(A Marcel.) *(Lui secouant le bras.)*
Va-t'en... Non, viens, réponds : qui t'a dit, misérable,
De me parler ainsi ?

MARCEL *(tombant à genoux.)*

Personne.

LOUIS

On t'a payé ;
Qui l'a fait ?

MARCEL

Si c'est vrai que je sois foudroyé !

MARTHE

Allez, méchant propos chez lui n'est pas malice,
C'est candeur.

MARCEL

C'est bêtise ; elle me rend justice.
Demandez-leur à tous, je suis connu.

LOUIS

J'ai ri ;
(A Marthe.)
Bien te prend d'être un sot. C'est donc là ton mari ?

MARTHE

Brave homme au demeurant et que j'aime.

LOUIS

Eh bien passe !
Je lui pardonnerai ; mais ne lui fais pas grâce ;
Nomme tes amoureux.

MARTHE

Chez nous rien de pareil !

LOUIS

Avec ces traits piquants, ces yeux, ce teint vermeil !
Quoi ! pas un ? réfléchis, car cela le regarde.

MARCEL

Marthe, nomme-les tous : je n'y prendrai pas garde.

MARTHE *(en souriant.)*

Je n'en ai qu'un.

LOUIS

Et c'est ?

MARTHE

Vous.

LOUIS *(la prenant à bras le corps.)*

Vraiment !

MARTHE

Finissez.

LOUIS

Que crains-tu d'un vieillard ?

MARTHE

Pas si vieux !

LOUIS

Mais assez

Pour se fier à lui.

MARTHE

Je ne me fierais guère ;

Vous avez l'œil vif.

OLIVIER *(bas à Marthe.)*

Bien !

MARTHE

L'air d'un joyeux compère.

LOUIS

Oui-dà ?

MARTHE

Fille avec vous pourrait courir gros jeu.

OLIVIER *(de même à Marthe.)*

A merveille !

LOUIS

Tu crois ?

MARTHE

Et si je forme un vœu,
C'est que, vous ressemblant d'humeur et de visage,
Le roi qui se fait vieux porte aussi bien son âge.

LOUIS

D'où vient?...

MARTHE

Nous et nos fils nous aurions du beau temps;
Car vous êtes robuste, et vous vivrez cent ans.

LOUIS

Cent ans! Tu l'aimes donc, le roi?

MARTHE *(à qui Olivier glisse dans la main une bourse qu'elle montre par derrière aux autres paysans.)*

Quelle demande.
Ne l'aimons-nous pas tous?

LES PAYSANS

Oui, tous,

MARTHE

La France est grande,
Et chacun, comme nous, y bénit sa bonté.

LOUIS *(attendri.)*

Tu l'entends?

OLIVIER

Et par eux vous n'êtes flatté!

LOUIS *(à Marthe.)*

Pâque-Dieu! mon enfant, c'est le roi qui t'embrasse!

MARTHE

Le roi!

LES PAYSANS

Vive le roi!

MARCEL

Lui, son fils et sa race,
A toute éternité!

LOUIS

Braves gens que voilà!
Leurs vœux me vont au cœur.

OLIVIER

C'est qu'ils partent de là.

LOUIS

Pour la France et pour moi, je vous en remercie.
(A Marthe.)
Ah! je vivrai cent ans! Eh bien! ta prophétie
Te vaudra des joyaux; prends ceci, prends encor.
(Aux paysans.)
Allez vous réjouir avec ces écus d'or;
Buvez à mes cent ans.

MARCEL

Et plutôt dix fois qu'une.
Je veux à tout venant montrer notre fortune,
La compter devant eux.

MARTHE

Et je leur dirai, moi,
Que j'ai reçu de plus deux gros baisers du roi.

Cependant Louis n'oublie pas le comte de Rethel, un vague pressentiment lui dit de se méfier de lui. D'autre part il crut deviner, à certain regard surpris, que la fille de Commine aime l'envoyé du duc de Bourgogne. Il mande la jeune fille près de lui; il cherchera à connaître son secret. Cela ne lui sera d'ailleurs pas difficile. Il use de tendresse, de bonhomie et, petit à petit, la naïve Marie s'abuse sur ses intentions et, le croyant plein de bonté pour elle, lui révèle toute la vérité: le nom véritable du comte de Rethel et comment Nemours en exil fut élevé par les soins de son père. Le roi ne laisse rien paraître de ses sentiments et la jeune fille reste persuadée de sa clémence. Aussi lorsqu'elle se trouve seule avec Nemours, elle le rassure, le roi n'est pas ce qu'il pense.

MARIE

Celui que vous allez nommer
Peut-être à la pitié n'est pas inaccessible;
Demain, dès ce jour même....

NEMOURS

Eh bien?

MARIE

Tout est possible;
Heureuse, je crois tout. Je ne puis rien prévoir,

Rien sentir, rien penser, sans m'enivrer d'espoir ;
Et, soit que Dieu m'éclaire, ou que l'amour m'inspire,
Je n'ai que du bonheur, Nemours, à vous prédire.

Hélas, un événement imprévu vient rompre toutes ces espérances. Le duc de Bourgogne est mort, un messager en apporte la nouvelle. Charles a été trahi; vaincu devant Nancy; il a été tué.

NEMOURS

Vaincu, mort ! non : quoiqu'on puisse écrire,
Moi, comte de Rethel, aux périls de mes jours,
Je maintiens que c'est faux !

LOUIS

C'est vrai, duc de Nemours.

Sur un ordre de Louis XI, on s'empare de lui.

LOUIS (*à voix basse.*)

Montjoie et Saint-Denis ! Dunois, à nous les chances !
Sur Péronne, au galop, cours avec six cents lances.
En Bourgogne, Torcy ! que le pays d'Artois,
Par ton fait, Baudricourt, soit France avant un mois.
A cheval, Dammartin ! main basse sur la Flandre !
Guerre au brave, un pont d'or à qui voudra se vendre.

(*Au Cardinal d'Alby.*)

Dans la nuit, cardinal, deux messages d'Etat ;
Avec six mille écus, une lettre au légat ;
Une autre, avec vingt mille, au pontife en personne.

(*Aux Chevaliers.*)

Vous prenez l'héritage avant qu'il me le donne :
En consacrant mes droits, il fera son devoir ;
Mais prenons : ce qu'on tient on est sûr de l'avoir.
La dépouille à nous tous, chevaliers ; en campagne !
Et, par la Pâque-Dieu ! des fiefs pour qui les gagne !

(*Haut et se tournant vers l'assemblée.*)

En brave qu'il était, le noble duc est mort,
Messieurs ; ce fut hasard quand on nous vit d'accord.
Il m'a voulu du mal, et m'a fait, à Péronne,
Passer trois de ces nuits qu'avec peine on pardonne ;
Mais tout ressentiment s'éteint sur un cercueil :
Il était mon cousin : la cour prendra le deuil.

ACTE IV

La chambre à coucher du roi: deux portes latérales; un prie-Dieu, et au-dessus une croix. Une fenêtre grillée; les rideaux à demi fermés qui cachent un lit placé dans un enfoncement. Une cheminée et du feu. — Coitier fait entrer Nemours. Au péril de sa liberté et même de sa vie, il veut sauver le duc qu'il aime comme un fils. Pour avoir son médecin toujours à sa disposition, Louis XI a fait installer les appartements de Coitier auprès des siens, et il lui a remis une clef qui lui permet d'entrer et de sortir du château quand il veut. Cette clef, Coitier la remet à Nemours.

NEMOURS

Mais vous,
Coitier, je vous expose.

COITIER

Il souffre.

NEMOURS

Sa colère...

COITIER

Il souffre; ne crains rien. Que ce flambeau t'éclaire;
Prends cette arme; descends: un passage voûté,
Une porte, et le ciel, les champs, la liberté!

Le duc sort par la porte que lui indique Coitier mais, quand celui-ci a lui-même quitté la scène, Nemours reparaît. La liberté, que lui importe. Ce qu'il veut c'est venger son père. Il se dissimule derrière les rideaux du lit. De cette cachette il va assister à l'entrevue de François de Paule avec le roi.

SCÈNE VI
LOUIS, FRANÇOIS DE PAULE

LOUIS

Nous voilà sans témoins.

FRANÇOIS DE PAULE
Que voulez-vous de moi ?

LOUIS (*prosterné.*)
Je tremble à vos genoux d'espérance et d'effroi.

FRANÇOIS DE PAULE
Relevez-vous mon fils !

LOUIS
J'y reste pour attendre
La faveur qui sur moi de vos mains va descendre,
Et veux, courbant mon front à la terre attaché,
Baiser jusqu'à la place où vos pieds ont touché.

FRANÇOIS DE PAULE
Devant sa créature, en me rendant hommage,
Ne prosternez pas Dieu dans sa royale image ;
Prince, relevez-vous.

LOUIS (*debout.*)
J'espère un bien si grand !
Comment m'abaisser trop, saint homme, en l'implorant ?

FRANÇOIS DE PAULE
Que puis-je ?

LOUIS
Tout, mon père ; oui, tout vous est possible :
Vous réchauffez d'un souffle une chair insensible

FRANÇOIS DE PAULE
Moi !

LOUIS
Vous dites aux morts : Sortez de vos tombeaux !
Ils en sortent.

FRANÇOIS DE PAULE
Qui ? moi ?

LOUIS
Vous dites à nos maux :
Guérissez ?...

FRANÇOIS DE PAULE
Moi, mon fils ?

LOUIS

Soudain nos maux guérissent.
Que votre voix l'ordonne, et les cieux s'éclaircissent;
Le vent gronde ou s'apaise à son commandement;
La foudre qui tombait remonte au firmament.
O vous, qui dans les airs retenez la rosée,
Ou versez sa fraîcheur à la plante épuisée,
Faites d'un corps vieilli reverdir la vigueur.
Voyez, je suis mourant ranimez ma langueur:
Tendez vers moi les bras; touchez ces traits livides,
Et vos mains en passant vont effacer mes rides.

FRANÇOIS DE PAULE

Que me demandez-vous, mon fils! vous m'étonnez.
Suis-je l'égal de Dieu? c'est vous qui m'apprenez
Que je vais par le monde en rendant des oracles,
Et qu'en ouvrant mes mains je sème les miracles.

LOUIS

Au moins dix ans, mon père? accordez-moi dix ans,
Et je vous comblerai d'honneurs et de présents,
Tenez, de tous les saints je porte ici les restes;
Si j'obtiens ces... vingt ans par vos secours célestes,
Rome, qui peut presser les rangs des bienheureux
Près d'eux vous placera, que dis-je! au-dessus d'eux,
Je veux sous votre nom fonder des basiliques,
Je veux de jaspe et d'or surcharger vos reliques;
Mais vingt ans, c'est trop peu pour tant d'or et d'encens,
Non: un miracle entier! De mes jours renaissants
Que la clarté sitôt ne me soit pas ravie;
Un miracle! la vie! ah! prolongez ma vie!

FRANÇOIS DE PAULE

Dieu n'a pas mis son œuvre au pouvoir d'un mortel.
Vous seul, quand tout périt, vous seriez éternel!
Roi, Dieu ne le veut pas. Sa faible créature
Ne peut changer pour vous l'ordre de la nature.
Ce qui grandit décroît, ce qui naît se détruit,
L'homme avec son ouvrage, et l'arbre avec son fruit.
Tout produit pour le temps, c'est la loi de ce monde,
Et pour l'éternité la mort seule est féconde.

LOUIS

Je me lasse à la fin : moine, fais ton devoir ;
Exerce en ma faveur ton merveilleux pouvoir
Ou j'aurai s'il le faut, recours à la contrainte.
Je suis roi : sur mon front j'ai reçu l'huile sainte...
Ah ! pardon ! mais aux rois, mais aux fronts couronnés
Ne devez-vous pas plus qu'à ces infortunés,
Ces affligés obscurs, que, sans votre prière,
Dieu n'eût pas de si haut cherchés dans leur poussière?

FRANÇOIS DE PAULE

Les rois et les sujets sont égaux devant lui :
Comme à tous ses enfants il vous doit son appui ;
Mais ces secours divins que votre voix réclame,
Plus juste envers vous-même, invoquez-les pour l'âme.

LOUIS (*vivement.*)

Non, c'est trop à la fois : demandons pour le corps ;
L'âme, j'y songerai.

FRANÇOIS DE PAULE

Roi, ce sont vos remords
C'est cette plaie ardente et par le crime ouverte
Qui traîne lentement votre corps à sa perte.

LOUIS

Les prêtres m'ont absout.

FRANÇOIS DE PAULE

Vain espoir ! vous sentez
Peser sur vos douleurs trente ans d'iniquités
Confessez votre honte, exposez vos blessures :
Qu'un repentir sincère en lave les souillures.

LOUIS

Je guérirai ?

FRANÇOIS DE PAULE

Peut-être.

LOUIS

Oui, vous le promettez :
Je vais tout dire.

FRANÇOIS DE PAULE

A moi?

LOUIS

Je le veux : écoutez.

FRANÇOIS DE PAULE (*qui s'assied, tandis que le roi reste debout les mains jointes.*)

Pécheur, qui m'appelez à ce saint ministère,
Parlez donc.

LOUIS (*après avoir mentalement dit son* Confiteor) :

Je ne puis et je n'ose me taire.

FRANÇOIS DE PAULE

Qu'avez-vous fait?

LOUIS

L'effroi qu'il conçut du dauphin
Fit mourir le feu roi de langueur et de faim.

FRANÇOIS DE PAULE

Un fils a de son père abrégé la vieillesse?

LOUIS

Le dauphin, c'était moi.

FRANÇOIS DE PAULE

Vous!

LOUIS

Mais tant de faiblesse
Perdait tout, livrait tout aux mains d'un favori :
La France périssait, si le roi n'eût péri.
Les intérêts d'Etat sont des raisons si hautes...

FRANÇOIS DE PAULE

Confessez, mauvais fils, n'excusez pas vos fautes!

LOUIS

J'avais un frère.

FRANÇOIS DE PAULE

Eh bien?

LOUIS

Qui fut empoisonné.

FRANÇOIS DE PAULE

Le fut-il par votre ordre?

LOUIS

Ils l'ont tous soupçonné.

FRANÇOIS DE PAULE

Dieu!

LOUIS

Si ceux qui l'ont dit tombaient en ma puissance!...

FRANÇOIS DE PAULE

Est-ce vrai?

LOUIS

Du cercueil son spectre qui s'élance
Peut seul m'en accuser avec impunité.

FRANÇOIS DE PAULE

C'est donc vrai?

LOUIS

Mais le traître, il l'avait mérité.

FRANÇOIS DE PAULE (*se levant.*)

Et contre ses remords ton cœur cherche un refuge?
Tremble! j'étais ton frère et je deviens ton juge.
Ecrasé sous ta faute au pied du tribunal,
Baisse donc maintenant, courbe ton front royal.
Rentre dans le néant majesté périssable!
Je ne vois plus le roi, j'écoute le coupable:
Fratricide, à genoux!

LOUIS (*tombant à genoux.*)

Je frémis!

FRANÇOIS DE PAULE

Repens-toi.

LOUIS (*se traînant jusqu'à lui et s'attachant à ses habits.*)

C'est ma faute, ma faute, ayez pitié de moi!

En frappant ma poitrine, à genoux je déplore,
Sans y chercher d'excuse, un autre crime encore.

FRANÇOIS DE PAULE (*qui retombe assis.*)
Ce n'est pas tout?

LOUIS
Nemours: il avait conspiré.
Mais sa mort... Son forfait du moins est avéré;
Trois fois contre son maître il avait pris les armes.
Mais sous son échafaud ses enfants dont les larmes...
Sa vie, en s'échappant, a rejailli sur eux
C'était juste.

FRANÇOIS DE PAULE
Ah! cruel!

LOUIS
Juste, mais rigoureux;
J'en conviens: j'ai puni... non, j'ai commis des crimes.
Dans l'air le nœud fatal étouffa mes victimes;
L'acier les déchira dans un puits meurtrier;
L'onde fut mon bourreau, la terre mon geôlier:
Ces captifs que ces tours couvrent de leurs murailles
Gémissent oubliés au fond de ses entrailles.

FRANÇOIS DE PAULE
Ah! puisqu'il est des maux que tu peux réparer,
Viens!

LOUIS (*debout.*)
Où donc?

FRANÇOIS DE PAULE
Ces captifs, allons les délivrer.

LOUIS
L'intérêt le défend.

FRANÇOIS DE PAULE (*aux pieds du roi.*)
La charité l'ordonne:
Viens, viens sauver ton âme.

LOUIS
En risquant ma couronne!
Roi, je ne le peux pas.

FRANÇOIS DE PAULE

Mais tu le dois, chrétien.

LOUIS

Je me suis repenti, c'est assez.

FRANÇOIS DE PAULE *(se relevant.)*

Ce n'est rien.

LOUIS

N'ai-je pas de mes torts fait un aveu sincère?

FRANÇOIS DE PAULE

Ils ne s'effacent pas tant qu'on y persévère.

LOUIS

L'Eglise a des pardons qu'un roi peut acheter.

FRANÇOIS DE PAULE

Dieu ne vend pas les siens : il faut les mériter

LOUIS *(avec désespoir.)*

Ils me sont dévolus, et par droit de misère!
Ah! si dans mes tourments vous descendiez, mon père.
Je vous arracherais des larmes de pitié!
Les angoisses du corps n'en sont qu'une moitié,
Poignante, intolérable, et la moindre peut-être.
Je ne me plais qu'aux lieux où je ne puis pas être.
En vain je sors de moi : fils rebelle jadis,
Je me vois dans mon père et me crains dans mon fils.
Je n'ai pas un ami : je hais ou je méprise;
L'effroi me tord le cœur sans jamais lâcher prise.
Il n'est point de retraite où j'échappe aux remords;
Je veux fuir les vivants, je suis avec les morts,
Ce sont des jours affreux : j'ai des nuits plus terribles :
L'ombre pour m'abuser prend des formes visibles;
Le silence me parle, et mon Sauveur me dit,
Quand je viens le prier : Que me veux-tu, maudit?
Un démon, si je dors, s'assied sur ma poitrine :
Je l'écarte; un fer nu s'y plonge et m'assassine :
Je me lève éperdu; des flots de sang humain
Viennent battre ma couche, elle y nage et ma main,

Que penche sur leur gouffre une main qui la glace,
Sent des lambeaux hideux monter à leur surface...

FRANÇOIS DE PAULE

Malheureux, que dis-tu?

LOUIS

Vous frémissez : eh bien!
Mes veilles, les voilà! ce sommeil, c'est le mien;
C'est ma vie; et mourant, j'en ai soif, je veux vivre;
Et ce calice amer, dont le poison m'enivre,
De toutes mes douleurs cet horrible aliment,
La peur de l'épuiser est mon plus grand tourment!

FRANÇOIS DE PAULE

Viens donc, en essayant du pardon des injures,
Viens de ton agonie apaiser les tortures.
Un acte de bonté te rendra le sommeil,
Et quelques voix du moins béniront ton réveil.
N'hésite pas.

LOUIS

Plus tard!

FRANÇOIS DE PAULE

Dieu voudra-t-il attendre?

LOUIS

Demain!

FRANÇOIS DE PAULE

Mais dès demain la mort peut te surprendre,
Ce soir, dans un instant.

LOUIS

Je suis bien enfermé,
Bien défendu.

FRANÇOIS DE PAULE

L'est-on quand on n'est pas aimé?
(En l'entraînant.)
Ah! viens.

LOUIS *(qui le repousse.)*

Non ! laissez-moi du temps pour m'y résoudre.

FRANÇOIS DE PAULE

Adieu donc, meurtrier, je ne saurais t'absoudre.

LOUIS *(avec terreur.)*

Quoi ! me condamnez-vous ?

FRANÇOIS DE PAULE

Dieu peut tout pardonner :
Lorsqu'il hésite encor, dois-je te condamner ?
Mais profite, ô mon fils, du répit qu'il t'accorde :
Pleure, conjure, obtiens de sa miséricorde
Qu'enfin ton cœur brisé s'ouvre à ces malheureux.
Pardonne, et que le jour recommence pour eux
Quand tu voulais fléchir la céleste vengeance,
Du sein de leurs cachots, du fond de leur souffrance,
A ta voix qu'ils couvraient leurs cris ont répondu ;
Fais-les taire, et de Dieu tu seras entendu.

SCÈNE VII

LOUIS, *pendant que François de Paule s'éloigne.*

Mon père !... Il m'abandonne et se croit charitable.
Cédons : non, c'est faiblesse... O doute insupportable !
Qui me tendra la main dans l'abîme où je suis ?
Prions, puisqu'il le veut, et pleurons, si je puis.

(Il s'agenouille sur son prie-Dieu, place son chapeau devant lui, et s'adressant à une des vierges de plomb qui y sont attachées.)

Notre-Dame d'Embrun, tu sais, vierge adorable,
Qu'à bonne intention je reste inexorable.
A Dieu fais comprendre aujourd'hui
Que, pour son plus grand avantage,
Je dois conserver sans partage
Un pouvoir qui me vient de lui.

La justice des rois veut être satisfaite ;
Ils ont, en punissant, droit à votre merci :
Que votre volonté soit faite,
Dieu clément, et la mienne aussi !

SCÈNE VIII

LOUIS, NEMOURS

NEMOURS (*le poignard à la main, entr'ouvre les rideaux.*)

Mon père, il vous laissa finir votre prière !

(*Ici, le hautbois fait entendre une ronde champêtre.*)

LOUIS (*se levant, après avoir fait le signe de la croix.*)
Qu'entends-je ? Après la danse, au fond de sa chaumière,
Le plus pauvre d'entre eux va rentrer en chantant ;
Ah ! l'heureux misérable ! un doux sommeil l'attend :
Il va dormir, et moi...

(*Le roi se retourne et se trouve vis-à-vis de Nemours, qui s'élance sur lui.*)

Que vois-je, ô ciel !

NEMOURS

Silence !

LOUIS

Je me tais.

NEMOURS

Pas un cri !

LOUIS

Non.

NEMOURS

Par leur vigilance
Es-tu bien défendu ?

LOUIS

Nemours, je t'appartiens.

NEMOURS

Qui veut risquer ses jours est donc maître des tiens?

LOUIS

Que veux-tu?

NEMOURS

Te punir.

LOUIS

Juge-moi sans colère.

NEMOURS

Je ne suis pas ton juge.

LOUIS

Eh! qui l'est donc?

NEMOURS

Mon père.

LOUIS

Toi.

NEMOURS

Mon père.

LOUIS

Toi seul.

NEMOURS

Mon père.

LOUIS

Il me tuerait.

NEMOURS

Tu viens de te juger.

LOUIS

N'accomplis pas l'arrêt;
Sois clément.

NEMOURS

Je suis juste.

LOUIS

Ecoute ma prière.

NEMOURS

Rappelle-toi la sienne et sa lettre dernière.

LOUIS

Je n'en ai pas reçu.

NEMOURS

Cet écrit déchirant

Que tu lui renvoyas...

LOUIS

Moi, Nemours !

NEMOURS

Qu'en mourant.

Il portait sur son cœur, c'est tout mon héritage ;

Le voilà : contre toi qu'il rende témoignage ;

Imposteur, le voilà : regarde, lis.

LOUIS

Pitié !

NEMOURS

Lis, lis sous ce poignard, si tu l'as oublié.

LOUIS

Je ne puis.

NEMOURS

Sous le glaive il pouvait bien écrire :

Lis comme il écrivait.

LOUIS

Non : je ne puis, j'expire.

Ce poignard, que j'écarte et dont tu me poursuis,

Il m'éblouit, m'aveugle ; oh ! non, non, je ne puis.

NEMOURS

Il faut l'entendre au moins.

LOUIS

Miséricorde !

NEMOURS

Ecoute :

Tu répondras.

(Il lit.)

« Mon très redouté et souverain seigneur, tant et si « humblement que faire je peux, me recommande à votre « grâce et miséricorde » (1).

Eh bien ?

LOUIS

Je fus cruel sans doute ;
Mais je veux, à ton père, à toi, Nemours, aux tiens,
Faire amende honorable en te rendant tes biens.
Je veux tout expier ; mets mon cœur à l'épreuve,
Et de mon repentir mes dons seront la preuve.

NEMOURS

Ecoute :

« Je vous servirai si bien et si loyalement que vous « connaîtrez que je suis vrai repentant, et qu'à force « de bien faire je veux amender mes défauts. »

Eh bien ?

LOUIS

Mon fils ! il a besoin d'appui :
Ah ! laissez-lui son père.

NEMOURS

Ecoute :

« Faites-moi grâce et à mes pauvres enfants ! Ne « souffrez pas que pour mes péchés je meure à honte et « à confusion, et qu'ils vivent en déshonneur et à quérir « leur pain. Pour Dieu, sire, ayez pitié de moi et de mes « enfants ! »

Réponds-lui :
Qu'as-tu fait pour ses fils ?

LOUIS

Sur l'honneur je m'engage
A vous livrer Tristan, dont vos maux sont l'ouvrage.

---

(1) Dernière lettre de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, à Louis XI.

NEMOURS *(lisant.)*

« Ecrit en la cage de la Bastille, le dernier de
« janvier. »
Et lorsqu'il en sortit...

LOUIS

Oh ! ne t'en souviens pas !

NEMOURS

Le puis-je ? vois toi-même.

LOUIS *(égaré.)*

Où donc, Nemours ?

NEMOURS *(lui montrant la lettre avec la pointe du poignard.)*

Plus bas ;
Lis, cette fois.

LOUIS *(lisant.)*

« Votre pauvre Jacques d'Armagnac. »

NEMOURS

Le nom de ton ami d'enfance,
Et là... son sang !

LOUIS

Nemours, tu pleures.

NEMOURS

Ma vengeance
Te vendra cher ces pleurs.

LOUIS

Grand Dieu ! c'en est donc fait ?

NEMOURS

Pour que le châtiment soit égal au forfait,
Par quel supplice affreux peut-elle être assouvie ?

LOUIS *(se traînant à ses pieds.)*

Grâce !

NEMOURS

Il n'en est qu'un seul.

LOUIS *(qui se renverse frappé de terreur.)*
C'est ma mort !

NEMOURS *(après avoir levé le poignard qu'il jette loin de lui.)*
C'est ta vie.
Qui ? moi, t'en délivrer ! je t'ai vu trop souffrir.
Achève donc de vivre ou plutôt de mourir.
Meurs encor, meurs longtemps, pour que tes artifices,
Pour que tes cruautés t'amassent des supplices ;
Pour qu'à tes tristes jours chaque jour ajouté
Soit un avant-coureur de ton éternité.
Attends-la ; que, plus juste et plus impitoyable,
Elle vienne à pas lents, te saisir plus coupable.
Dieu, je connais ses maux, j'ai reçu ses aveux ;
Pour me venger de lui, je m'unis à ses vœux :
Satisfaites, mon Dieu, son effroyable envie ;
Un miracle ! la vie ! ah ! prolongez sa vie !
(Il s'élance par la porte de l'appartement de Coitier.)

SCENE IX

LOUIS, *puis* TRISTAN, ÉCOSSAIS, CHEVALIERS
SUITE DU ROI

LOUIS *(Il pousse quelques sons articulés et revenant à lui.)*

A l'aide ! à moi, Tristan ! au meurtre ! du secours !
Des flambeaux ! accourez... il en veut à mes jours ;
Il lève son poignard : de ses mains qu'on l'arrache !
Lui, qu'on le tue !... il fuit ; mais c'est là qu'il se cache.

(Montrant l'appartement de Coitier, où Tristan court avec ses gardes.)

Un assassin ! là, là !... partout ! j'en vois partout.

(Aux Ecossais.)

Entourez-moi. Non, non : je vous crains, je crains tout.
Au pied de cette croix, quelle est l'ombre qui passe ?

Cherchez sous ces rideaux : on s'y parle à voix basse.
Je vous dis qu'une voix a prononcé mon nom :
Un d'eux s'est sous mon lit glissé par trahison.
Quoi ! pour les découvrir votre recherche est vaine !
Je les vois cependant ; cette chambre en est pleine :
Je ne puis si j'y reste, échapper au trépas...
Place ! faites-moi place, et ne me quittez pas.

(Il s'élance hors de la chambre, et tout le monde se précipite en désordre après lui.)

ACTE V

Une salle du château. Au lever du rideau, les courtisans causent à voix basse; le plus grand nombre entoure le dauphin qui pleure. Par la conversation des uns et des autres, on apprend que Nemours a été arrêté. Coitier a été jeté en prison lui aussi. Ce qu'il adviendra des prisonniers?... Tout dépendra des événements. Pour l'instant le roi est au plus mal, il vient de recevoir les derniers sacrements. Déjà les courtisans font leur cour au futur monarque. Cependant Louis a recouvré un peu de force, on espère le voir revenir à la vie.

SCÈNE III

LE DAUPHIN, LE COMTE DE LUDE, LE DUC DE CRAON, CRAWFORD. COMMINE, LE CARDINAL D'ALBY

qui sort de la chambre du roi.

LE DAUPHIN *(au cardinal)*

Le roi, comment va-t-il ? parlez.

LE CARDINAL

Toujours bien mal,
Toujours inanimé, sans voix, sans connaissance ;
Mais nos pieux pardons l'avaient absous d'avance.
Ce qui doit consoler, prince, dans ce revers,
C'est que, par ses bienfaits, les cieux lui sont ouverts ;
Il a beaucoup donné : quelle âme que la sienne !
Souhaitons pour nous tous une fin si chrétienne.

LE DAUPHIN

C'en est fait ! plus d'espoir !

LE COMTE DE LUDE

Il vous faut résigner
Au chagrin de survivre.

LE CARDINAL

Au malheur de régner.
Comptez sur notre appui.

LE DAUPHIN

Dieu voudra-t-il qu'il meure
Sans m'avoir embrassé même à sa dernière heure ?

COMMINE

Prince, que je vous plains !

LE COMTE DE LUDE

C'est de la cruauté :
Mais il vous a toujours si durement traité !

LE DAUPHIN

Non, non, quoi qu'il ait fait, messieurs, je le révère.

LE CARDINAL

C'est à nous qu'il convient de le trouver sévère ;
Il l'était.

COMMINE

Au hasard de perdre mon crédit,
Que de fois à lui-même en secret je l'ai dit !

LE DAUPHIN

Commine, vos conseils me sont bien nécessaires.

LE CARDINAL *(bas au duc de Craon)*

Le seigneur d'Argenton veut rester aux affaires.

LE DUC DE CRAON

Il sait changer de maître.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, OLIVIER

OLIVIER

Enfin il est sauvé !
Le roi respire.

LE DAUPHIN

O Dieu !

OLIVIER

Nos soins l'ont conservé.

LE DAUPHIN

Se peut-il ?

LE COMTE DE LUDE

O bonheur !

LE CARDINAL

Le ciel a vu nos larmes.

LE DUC DE CRAON

Cher messire Olivier !

OLIVIER

Oui, messieurs, plus d'alarmes :
Il a repris ses sens ; appuyé sur mon bras,
Il vient de se lever, il a fait quelques pas :
On espère beaucoup ; mais l'ennui le tourmente.
Il veut, pour essayer sa force qui s'augmente,
Changer de lieu lui-même, et passer sans appui
Sur ce lit que nos mains ont préparé pour lui.
Prince, qu'on se retire ; il l'exige, il l'ordonne :
Hors Commine et Tristan, il ne verra personne.

LE DAUPHIN

Quoi ! pas même son fils ?

OLIVIER

Par mes soins, monseigneur,
De l'embrasser bientôt vous aurez le bonheur.

LE DAUPHIN

Quels droits n'avez-vous pas à ma reconnaissance !

COMMINE

A la mienne !

PLUSIEURS COURTISANS

A la nôtre !

LE CARDINAL

A celle de la France !

UN OFFICIER DU CHATEAU

Messieurs du parlement !

LE DAUPHIN

Allons les recevoir.

LE CARDINAL *(qui suit le dauphin)*

Des sacrements, mon prince, admirons le pouvoir.

LE DAUPHIN

Jamais je n'éprouvai d'ivresse plus profonde.

LE COMTE DE LUDE *(qui sort avec le duc de Craon)*

Un roi qui flotte ainsi compromet tout le monde.

SCENE V

COMMINE, OLIVIER, TRISTAN

OLIVIER

Nous voilà seuls.

COMMINE

Eh bien ?

TRISTAN

Il vivra ?

OLIVIER

Devant eux

J'ai cru devoir le dire.

TRISTAN

Est-ce faux ?

OLIVIER

C'est douteux.
S'il retombe, il n'est plus : son existence éteinte
Ne pourra supporter une seconde atteinte.
Il demande Coitier.

TRISTAN

Lorsque je l'arrêtai,
L'ordre qu'il m'en donna fut trois fois répété.

COMMINE

Que dit-il de Nemours?

OLIVIER

Rien.

COMMINE

Ah ! que la mort vienne
Lui ravir le pouvoir avant qu'il s'en souvienne !

OLIVIER

Mais il veut voir Coitier.

TRISTAN

Qu'avez-vous répondu ?

OLIVIER

Pour sortir d'embarras je n'ai pas entendu.
Sa pensée est changeante et sa tête affaiblie ;
Il parle et se dément, se souvient, puis oublie.
Pour se prouver qu'il règne il veut tenir conseil :
Il croit tromper la mort à force d'appareil :
La couronne du sacre et le manteau d'hermine
Chargent son front qui tremble et son corps qui s'incline.
Pâle, l'œil sans regard, et, d'un pas inégal,
Se traînant sous les plis de son linceul royal,
Il prétend marcher seul ; mais il l'essaie à peine,
Qu'épuisé par l'effort, sans chaleur, sans haleine,
Il succombe, et murmure en refermant les yeux :
Jamais, depuis vingt ans, je ne me portai mieux.

TRISTAN

Il faut penser à nous.

OLIVIER

Faisons cause commune.

COMMINE

Faites, messieurs; pour moi, je plains votre infortune.
La cour va vous juger avec sévérité.

OLIVIER *(à Tristan.)*

Le seigneur d'Argenton vous dit la vérité.

TRISTAN

Mais comme à vous je crois.

OLIVIER

Votre main fut trop prompte;
De bien du sang versé vous allez rendre compte.

TRISTAN

A cette œuvre de sang d'autres ont travaillé.

OLIVIER

Je n'exécutais rien.

TRISTAN

Je n'ai rien conseillé.

OLIVIER

Tous mes actes, à moi, me semblent légitimes.

TRISTAN

Mais le sont-ils?

OLIVIER

Du moins ce ne sont pas des crimes.

TRISTAN

Des crimes!

COMMINE

Eh! messieurs!

TRISTAN

Un complaisant!

COMMINE

Plus bas!

OLIVIER

Un bourreau !

COMMINE

Par prudence, ajournez ces débats.

TRISTAN

Au reste, c'est le roi qu'on doit charger du blâme :
Le roi seul a tout fait.

COMMINE

Tristan !

OLIVIER

Je le proclame.

COMMINE

Olivier !

TRISTAN

Je serais bien fou de le cacher.

COMMINE

Attendez qu'il soit mort pour le lui reprocher.
Regardez, le voici.

TRISTAN

Ce n'est plus qu'un fantôme.

OLIVIER

Que le ciel nous le rende, et sauve le royaume !

Louis XI a réclamé Coitier et Tristan est allé le délivrer, enfin il arrive :

LOUIS

C'est Coitier ; d'où viens-tu ?

COITIER

D'où je viens ? Sur mon âme il faut de la vertu
Pour répondre avec calme à cette raillerie.
D'où je viens !

LOUIS

Parle donc.

COITIER

Mais cette main meurtrie
Par les durs traitements qu'aujourd'hui j'ai soufferts,
Cette main porte encor l'empreinte de mes fers....

Louis qui a oublié la scène avec Nemours ne comprend toujours pas, mais bientôt il se souvient et, alors, sa colère renaît.

COMMINE (*à Coitier.*)

Qu'avez-vous fait ! il l'avait oublié.

COITIER

Qu'entends-je ?

LOUIS

Ah ! c'est agir en ami véritable
Que de me rappeler le crime et le coupable.
(*A Tristan.*)
Est-il mort ?

Non, Nemours n'est pas mort. Commine avait su intéresser le dauphin au sort du malheureux et Tristan, pour complaire à son maître de demain, avait retardé l'exécution. Maintenant l'ordre est formel, malgré les supplications et les exhortations de Coitier qui ne craint pas de dire au roi que ses derniers moments sont arrivés, Nemours mourra. Cependant Louis agonise. On a été chercher le dauphin qui a ordonné aux courtisans et aux ministres de le laisser seul avec son père qu'il croit mort.

SCÈNE XIII

LOUIS, LE DAUPHIN

LE DAUPHIN (*à genoux, auprès du lit.*)

O mon père, ô mon roi, me voici devant vous,
Recueillez dans les cieux, d'où vous pouvez m'entendre,
Les regrets de ce cœur qui pour vous fut si tendre.
Respectant vos rigueurs, votre fils méconnu
Jamais, pour les blâmer, ne s'en est souvenu ;

Loin, bien loin d'accuser votre sagesse auguste,
Je me cherchais des torts pour vous trouver plus juste.
Je n'ai pu vous fléchir, et cette froide main,
Que je couvre de pleurs, que je réchauffe en vain,
Hélas ! c'est donc la mort, et non votre tendresse,
Qui permet aujourd'hui que ma bouche la presse,
Et pour que votre fils ne fût pas repoussé,
Mon père, il a fallu que ce bras fût glacé !
(Se relevant.)
Moi ! sur la royauté lever un œil avide !
Elle seule a flétri ce visage livide ;
Comme un présent fatal de vous je la reçois.
(Il prend la couronne.)
Puissé-je la porter sans fléchir sous son poids.
Que j'en sois digne un jour !

SCÈNE XIV

LOUIS, LE DAUPHIN, MARIE

MARIE *(se jetant aux pieds du dauphin, et lui présentant l'anneau qu'elle a reçu de lui.)*

Sire ! pitié, clémence !
Tristan l'a condamné ; révoquez sa sentence.
Sire, vous pouvez tout : reconnaissez ce don ;
Ah ! qu'il soit pour Nemours un gage de pardon !
Nemours ! il va périr, et sa vie est la mienne :
Le dauphin a promis ; que le roi s'en souvienne !

LE DAUPHIN

Rassure-toi, Marie ! il s'en souvient, va, cours ;
(Plaçant la couronne sur sa tête.)
Le roi tient sa parole et pardonne à Nemours.

A la fin de la scène précédente et pendant celle-ci, Louis, qui se ranime par degrés, fait quelques mouvements. Il allonge son bras pour chercher la couronne; puis il se soulève et promène ses regards autour de lui. Appuyé sur la table, il se traine jusqu'au dauphin, et lui pose la main

sur l'épaule: celui-ci jette un cri, et tombe à côté de Marie.

LOUIS (*au dauphin qui veut lui rendre la couronne.*)
Gardez-la, gardez-la; mon heure est arrivée.
J'accepte la douleur qui m'était réservée;
Je l'offre à Dieu: mon père est vengé par mon fils!

SCÈNE XV

LOUIS, LE DAUPHIN, MARIE, FRANÇOIS DE PAULE, COMMINE, OLIVIER, LE CARDINAL D'ALBY, LE DUC DE CRAON, LE COMTE DE LUDE, LE CLERGÉ, LA COUR, LE PARLEMENT.

LOUIS
Apprenez tous: à lui le royaume des lis!
A moi celui du ciel; c'est le seul où j'aspire
(*Au Dauphin.*)
Vous, écoutez ma voix au moment qu'elle expire (1).
Faites ce que je dis et non ce que j'ai fait:
J'ai voulu m'agrandir, je me suis satisfait.
La France a payé cher cette gloire onéreuse:
Vous la trouvez puissante, il faut la rendre heureuse.
Ne séparez jamais votre intérêt du sien;
(*Bas.*)
Honorez beaucoup Rome, et ne lui cédez rien.
Si fort que vous soyez, si grand qu'on vous proclame,
Aimez qui vous résiste et croyez qui vous blâme.
Quand vous devez punir, laissez agir la loi;
Quand on peut pardonner, faites parler le roi.

MARIE (*avec désespoir.*)
Qu'il parle pour Nemours!

FRANÇOIS DE PAULE
Sire, Dieu vous contemple:
Donnez donc une fois le précepte et l'exemple.

(1) Dernières instructions de Louis XI à son fils.

LE DAUPHIN

Laissez-vous attendrir.

LOUIS (*à François de Paule.*)

Et si je suis clément,
Ce Dieu m'en tiendra compte au jour du jugement?

FRANÇOIS DE PAULE

Mais vous lui répondrez de chaque instant qui passe,

LOUIS

Je pardonne.

MARIE

C'est moi qui lui porte sa grâce;
Moi, moi, j'y cours... Tristan!

SCÈNE XVI

LES PRÉCÉDENTS, TRISTAN

TRISTAN

L'ordre est exécuté.

MARIE (*tombant sur un siège.*)

Il est mort!

LOUIS

Ce bourreau s'est toujours trop hâté.
(*Montrant Olivier.*)
Qu'il en porte la peine, ainsi que cet infâme
Dont les mauvais conseils empoisonnaient mon âme.
A leur juge ici-bas je les livre tous deux
(*Joignant les mains.*)
Pour que le mien s'apaise et soit moins rigoureux.
(*A François de Paule, en s'agenouillant.*)
Hâtez-vous de m'absoudre; il m'attend... il m'appelle;
Priez pour le salut de mon âme immortelle:
Sauvez-la de l'enfer!... Je me repens de tout:
Humble de cœur, j'ai pris la puissance en dégoût;
Voyez... je n'en veux plus. Qu'est-ce que la couronne?
(*En se levant.*)

Fausse grandeur... néant?... Priez... je veux, j'ordonne...
(*Il chancelle et tombe mort au pied du lit.*)

COITIER (*qui met un genou à terre et lui pose la main sur le cœur.*)
Commine, c'en est fait.

COMMINE (*quittant le fauteuil où il donnait des soins à sa fille, s'incline et dit au dauphin:*)
Sire, il n'est plus!

UN HÉRAUT (*d'une voix solennelle:*)
« Le roi est mort, le roi est mort. »

TOUTE LA COUR (*en se précipitant vers le dauphin:*)
« Vive le roi! »

FRANÇOIS DE PAULE
Mon fils,
Considérez sa fin, méditez ses avis;
Et n'oubliez jamais sous votre diadème
Qu'on est roi pour son peuple et non pas pour soi-même.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Imp. Art. L.-Marcel Fortin=Rocoffort et Cie, Srs,
6, Chaussée d'Antin, Paris.

Imp. Art. L.-Marcel Fortin = Rocoffort et Cie, Srs, 6, Chaussée d'Antin, I

